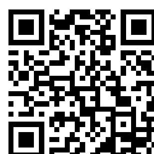
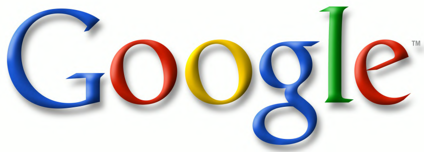






MONSEIGNEUR DELAPLACE



MONSEIGNEUR LOUIS-GABRIEL DELAPLACE

1820-1884

VIE ET APOSTOLAT

DE MONSEIGNEUR

LOUIS-GABRIEL DELAPLACE

ÉVÊQUE TITULAIRE D'ANDRINOPLE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE PÉKING

Décédé à Péking

LE 24 MAI 1884



AUXERRE

OCTAVE CHAMBON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE DU COLLÈGE, 8

1892

CONGRÉGATION DE LA MISSION

dite des Lazaristes

FONDÉE PAR S. VINCENT DE PAUL

MAISON-MÈRE

95, rue de Sèvres, 95



Paris, le 24 août 1891.

MONSIEUR,

La Vie de Monseigneur Delaplace avait été écrite pour les deux familles de saint Vincent de Paul.

Mais sur le désir qui nous a été exprimé que cette Vie si édifiante soit mise à la disposition du public chrétien, je verrai avec plaisir que vous en prépariez une édition.

En parcourant ce récit d'un intérêt toujours croissant, le lecteur verra avec un vif sentiment d'admiration ce que fut, dans Monseigneur Delaplace, l'élève du sanctuaire, le prêtre, l'homme de communauté, le missionnaire.

Pour résumer en deux mots cette Vie où l'on sent le souffle de Dieu, Monseigneur Delaplace est un caractère; Dieu l'avait trempé pour les grandes choses; il sut se montrer constamment l'homme du devoir. Sa vie est celle d'un apôtre; son nom restera parmi nous, comme l'honneur du sacerdoce.

Je bénis votre œuvre, et lui souhaite plein succès, pour le plus grand bien des âmes.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

A. FIAT,

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION.

A Monsieur OCTAVE CHAMBON, Imprimeur,
Directeur du journal *La Bourgogne*, à Auxerre.

INTRODUCTION

L'homme, le prêtre, l'Evêque dont nous rééditons la vie est certainement une des gloires les plus pures de la ville d'Auxerre. Et pourtant parmi nos compatriotes, sauf quelques-uns, qui le connaît? Dans vingt ans, on ne saurait même plus son nom.

Or il est de ceux qu'il faut sauver de l'oubli; c'est pourquoi nous n'avons pas hésité à répondre au désir du vénérable supérieur du Grand Séminaire de Sens et de ses nombreux frères en religion qui nous ont demandé de rééditer cette belle vie de M[gr] Delaplace que nous tirons tout entière des Annales de la Congrégation de la Mission.

Nous avons la ferme conviction qu'au fur et à mesure que cet ouvrage sera connu, prêtres, religieux et laïcs chrétiens voudront le répandre,car la vie de ce glorieux pontife est remplie de pages plus instructives et plus émouvantes les unes que les autres. Il appartient à la France, comme tous ces missionnaires qui ne séparent pas le drapeau de la France du drapeau de Dieu. De quoi ne sont pas capables, en effet, ceux qui ont inscrit dans leur devise ces deux noms réunis : Dieu et la France? M[gr] Delaplace leur a consacré sa vie, et c'est pour eux qu'il est mort.

Toutefois, Mgr Delaplace appartient à Auxerre, et nous avons voulu dans ces quelques pages combler une lacune qui devait nécessairement se trouver dans la première édition.

MM. les Lazaristes écrivent pour leurs Communautés ; ils cherchent à tirer de la vie de ceux qui meurent un sujet d'édification et un motif d'encouragement pour ceux qui survivent ; ils envisagent surtout le côté religieux, et tous les autres détails, si intéressants qu'ils soient pour quelques-uns, disparaissent dans l'ensemble.

Ce sont ces détails que nous voulons retenir ici, au moins en abrégé. Nous voulons montrer l'enfant d'Auxerre, chez qui ni l'absence, ni l'âge, ni l'éloignement n'ont affaibli le culte du pays natal : « Est-il un » Auxerrois qui ne tressaille à la pensée d'Auxerre? » écrivait-il du fond de la Chine au vénérable M. Fortin, curé de la Cathédrale, quarante ans après l'avoir quitté.

Ses amis, ses condisciples, ses maîtres, ce Petit Séminaire aujourd'hui disparu, cette belle cathédrale dont il reproduira plus tard, autant que possible, les formes gracieuses et les harmonieuses proportions en plein pays chinois, Saint-Germain surtout et Saint-Pélerin, autant de souvenirs qui ne l'ont jamais quitté, autant de noms qui se trouvent chaque jour sur ses lèvres et font tressaillir son cœur aimant et dévoué.

Les laïcisations dont trois ou quatre sectaires nous ont infligé à Auxerre le déshonorant spectacle, avaient leur contre-coup jusqu'au plus intime de son âme et lui arrachaient ce cri : « Pauvre France, qui ferme les maisons » de Dieu ! Ici, nous en ouvrons tant que nous pouvons, » et le diable a beau faire ; mais au moins c'est en » Chine, tandis que, en France, à Auxerre !!! »

Aussi, quelle ne fut pas sa douleur quand il apprit que le sanctuaire de notre premier évêque, abandonné depuis la Révolution, venait d'être en partie vendu aux protestants! A ce sujet, il écrivait à son frère le 8 août 1866 : « Que me dis-tu, mon pauvre Auguste? Quoi, » notre église Saint-Pélerin entre les mains des protes- » tants! Et le quartier ne se soulève pas! et la ville » laisse faire ! »

« ..... Souvent j'ai regretté de n'avoir pas d'argent » pour acheter cette vieille église, je l'aurais rendue au » culte. Avec quelques sapèques, on aurait fait une pe- » tite fondation pour un prêtre... si un jour...

» ..... Vois-tu, mon cher Auguste, comme je me pré- » occupais de cet antique souvenir... et apprendre cela » maintenant. Les larmes m'en sont venues aux yeux. » Oh ! vraiment, si j'étais dans mon pays, je m'en irais » mendier comme font en Chine les bonzes qui veulent » réparer des pagodes, je ferais des pieds et des mains » pour empêcher une profanation si sacrilège... Quoi! » tandis que nous nous épuisons à donner des églises » aux païens, il sera dit qu'en plein pays catholique, à » Auxerre, l'église de son vieil apôtre sera devenue un » temple protestant. Où en êtes-vous donc, vieux chré- » tiens de France? »

Dès lors, ce souvenir ne le quitte plus et du fond de la Chine, il met tout en œuvre pour que la seconde moitié de l'église Saint-Pélerin soit achetée par les catholiques d'Auxerre, et soustraite ainsi à une vente possible qui aurait rendu le sacrilège plus complet.

Il s'en ouvre à M. le curé de Saint-Pierre, sur la paroisse duquel se trouve cet antique sanctuaire, le berceau de la foi dans l'Auxerrois ; il le presse de décider

son conseil de fabrique à s'en rendre acquéreur au prix de tous les sacrifices. On parlait de cinq mille francs, et cette somme paraissait faire réfléchir les fabriciens. A quoi Monseigneur répond le 10 mars 1875 : « Donner » cinq mille francs ! si je les avais à moi en propre, je » n'hésiterais pas. Malheureusement, tout ce que j'ai est » soumis à certaines conditions. Mais j'avancerais bien » dix à douze mille francs, pourvu qu'on me garantisse » un revenu. Car je ne puis disposer de cet argent en » vrai propriétaire, il faut qu'il fructifie pour la Mission, » selon les intentions des bienfaiteurs. »

Hélas ! il faut croire qu'Auxerre n'a pas su garantir au prélat, ami de nos gloires religieuses, la modique somme annuelle de deux cent cinquante francs, puisqu'aucune suite n'a été donnée à ce projet, et que l'église Saint-Pélerin reste là, sans prestige, se détériorant de jour en jour, quand au contraire chaque pierre devrait nous être sacrée.

Cependant, ses souvenirs d'Auxerre ne sont pas tous aussi tristes ; quand l'occasion s'en présente, sa plume devient enjouée, et le prélat se croit volontiers à Auxerre, son pays de prédilection. C'est ainsi qu'il écrit le 6 mai 1882 à M. Ansault (1), de Kin-gan, province du Kiang-si :

« Kin-gan, oh ! mais ce n'est pas un pays ordi- » naire. D'abord on parle de Toucy et de l'oncle Chau- » veau. On y mange des châtaignes, non pas qu'il en » pousse ici. Mais par une rude journée d'hiver, comme » je cheminais près de la grande-muraille, je vis un » homme accroupi derrière une corbeille, sur le bord de

(1) M. l'abbé Ansault, de Toucy, avait été au Petit Séminaire d'Auxerre le professeur de Mgr Delaplace.

» la route..... il vendait des châtaignes *toutes chaudes.*
» J'en achetai. Nos chrétiens de là-haut s'aperçurent que
» j'aime les châtaignes, ils m'en envoyèrent. Au moment
» où j'allais partir pour le Kiang-si, j'en reçus un petit
» sac. Quelques centaines furent choisies que j'appor-
» tais à M. Rouger, souvenir de Pourrain.

» ..... *Parvi Simoentis ad undam.*

» Me voici donc avec ce brave M. Rouger, *un bon*
» *chrétien*, je vous assure, un missionnaire de bon ca-
» libre, il ressuscitera ce Kiang-si méridional (1), il le
» fera foisonner en conversions... *Ostium magnum,* il ne
» se passera pas du « *cum persecutionibus* » ; huile de la
» grâce divine, vinaigre des contradictions humaines,
» voilà l'assaisonnement de la vie apostolique. Elle est
» belle ici, elle est fructueuse, nous l'aimons ; nous
» nous y animons, nous prions ensemble durant ces
» quelques jours. »

On le voit par ces quelques lignes qu'il nous faut abréger, Mgr Delaplace était un Auxerrois pur sang. Il continue la chaîne de ces glorieux pontifes qui ont fait d'Auxerre *la ville des Saints,* et, hâtons-nous de le dire, le vieux sol auxerrois n'est pas épuisé. Nous avons encore aujourd'hui un de nos compatriotes, archevêque missionnaire dans la Nouvelle-Guinée, Mgr Navarre, né dans le quartier Saint-Amatre, et fils d'un vigneron, comme Mgr Delaplace aimait à rappeler qu'il était fils d'un simple tisserand.

« Votre charité m'invite encore à faire un tour du côté

(1) M. Rouger, devenu évêque de ce Kiang-si méridional, vint mourir à Paris, des suites des coups et de la persécution qu'il subit pour la foi Sa dépouille vénérée repose dans le cimetière, à Pourrain. son pays natal, situé entre Auxerre et Toucy, et célèbre par ses châtaignes.

» d'Auxerre, écrivait-il de Paris le 27 septembre 1869, et
» vous me dites à ce propos-là des choses incroyables.
» Je sais qu'on a été très indulgent pour moi. *On n'a plus*
» *vu le fils d'un pauvre tisserand, tel que je suis*; on n'a
» pas fait attention à la grossièreté de ma première édu-
» cation, grossièreté renforcée par plus de vingt ans
» d'habitudes chinoises. La bienveillance et la foi ont
» appelé ma rudesse simplicité, rondeur. Des yeux très
» bons ont vu de la bonté en moi. J'ai admiré cela plus
» d'une fois, et c'est à cette marque que j'ai principale-
» ment reconnu des cœurs vraiment chrétiens. *Il fallait*
» *tant de foi pour couvrir tant de misère.* »

Et nous n'avons levé qu'un coin du voile qui cachait aux yeux et la tendre simplicité et l'exquise noblesse de cette grande âme; il faut savoir nous borner, et nous n'avons pas l'intention de faire une vie dans sa vie ; ce que nous avons dit jusqu'ici suffit pour montrer à nos compatriotes combien ils doivent être fiers d'un tel concitoyen.

Déjà plusieurs journaux du département ont à différentes reprises cité des lettres de M[gr] Delaplace, et parlé de ses actes apostoliques ; à sa mort, la Société des Sciences de l'Yonne lui a payé un juste tribut d'admiration en publiant, sous la plume de M. Aug. Nicolas, alors curé de Tronchoy, un travail qui le représente sous les couleurs les plus patriotiques. Néanmoins tout cela était insuffisant ; il nous fallait sa vie complète, et cette vie, la voici.

A défaut d'autre souvenir, il revivra dans ces pages si pleines d'intérêt, car nous ne pouvons demander aux maîtres du jour de lui faire les honneurs d'un bronze ou d'un marbre quelconque.

Le bronze et le marbre ne sont pas pour les cléricaux de la taille de Mgr Delaplace dans un pays où saint Germain n'a pas de statue, mais en revanche où Paul Bert a la sienne.

Paul Bert a vécu *deux ans* en Chine, largement rétribué, entouré de tout le confortable, comblé d'honneurs, et ayant avec lui sa famille et tout un train de maison princier. Il y est mort, et si la France n'a pas gagné grand chose à son séjour là-bas, sa famille du moins en a rapporté du crédit, une formidable pension et de beaux et nombreux écus sonnants.

Mgr Delaplace, au contraire, y a vécu *quarante ans* dans le dénûment, les épreuves et la persécution. Pendant ce long espace de temps il servit Dieu et la France ; longtemps encore on parlera de lui là-bas, non seulement parmi nos consuls et nos marins, parmi les mandarins et les hauts fonctionnaires de la cour de Pékin, mais encore parmi les vaillants missionnaires et les peuplades qui dormaient à l'ombre de la mort et qu'il a rappelées à la Vérité et à la Vie.

A la mort de Paul Bert, les pouvoirs publics ont pris le deuil bruyamment, les fleurs de rhétorique et autres ont couvert son cercueil ; et quand Mgr Delaplace vint à mourir, la nouvelle de ce malheur passa inaperçue, même à Auxerre. Sempiternelle et lamentable histoire de l'ingratitude humaine.

Du moins, il y aura dans l'apparition de cet ouvrage, comme une réparation, une compensation à une sorte d'ingratitude dont sa mémoire a eu à souffrir.

Puissent ces pages faire connaître l'enfant d'Auxerre, l'apôtre, le Français, comme il mérite de l'être ! Et Dieu veuille susciter encore, sur ce sol fertile en gloires na-

tionales, quelques-uns de ces braves enfants du peuple qui, à l'exemple de Mgr Delaplace, par la vigueur de leur sang, la générosité de leurs sentiments et l'héroïsme de leur vie, sachent honorer et défendre comme lui l'Eglise et la Patrie.

OCT. CHAMBON.

Auxerre, jour de la Fête-Dieu, 16 juin 1892.

Monseigneur
LOUIS-GABRIEL DELAPLACE

Évêque titulaire d'Andrinople, Vicaire apostolique de Péking

1820-1884

I

1820-1832

Naissance de M. Delaplace. — Sa famille. — Il entre à l'école des Frères. — Enfant de chœur à la cathédrale d'Auxerre. — Élève de la maîtrise à la Métropole de Sens. — Sa première communion.

La nouvelle de la mort de Mgr Delaplace, en 1884, produisit parmi nous l'effet d'un coup de foudre dans un ciel serein ; elle jeta la consternation dans la Congrégation, ainsi que dans le diocèse d'origine du vénérable prélat. Le gouvernement français lui-même ressentit vivement la perte causée par la mort de ce valeureux champion des intérêts de l'Église et de la France. La Congrégation s'attendait si peu à ce douloureux événement, que de Paris on télégraphia immédiatement à Péking, pensant qu'il y avait sans doute erreur ou confusion de nom ; mais, hélas ! la nouvelle n'était que trop vraie.

Dans le diocèse de Sens, où Mgr Delaplace comptait de nombreux amis, ce fut un deuil profond. Voici en quels termes la *Semaine religieuse* exprimait les regrets que lui inspirait cette mort si inattendue : « L'Église de

Chine vient de perdre un de ses plus zélés apôtres, MM. les Lazaristes un de leurs frères les plus dévoués, le diocèse de Sens un prélat qui était une de ses gloires : Mgr Delaplace n'est plus ! Il est mort prématurément, usé par un apostolat de quarante ans. »

Louis-Gabriel Delaplace naquit le 21 janvier 1820, à Auxerre, chef-lieu du département de l'Yonne, diocèse de Sens, sur la paroisse Saint-Étienne. Ses parents étaient de modestes artisans, vivant du travail de leurs mains ; mais tout pauvres qu'ils étaient, leur réputation bien établie d'honnêteté et de loyauté leur avait concilié l'estime et les sympathies de toute la ville.

Son père, François-Joseph Delaplace, exerçait l'état peu rémunérateur de tisserand ; et sa mère, Germaine Prévost, celui de teinturière-dégraisseuse.

La Providence, on doit le reconnaître, a une prédilection marquée pour les petits et les humbles ; c'est dans l'obscurité qu'elle se plaît à recruter les hommes de sa droite : *De stercore erigens pauperem ut collocet eum cum principibus.*

Les époux Delaplace n'eurent que deux enfants. L'aîné, Auguste, précéda de quelques années dans la tombe son frère puîné ; sa fin toute chrétienne apporta une bien douce consolation au cœur du pieux évêque, qui aimait tendrement son aîné.

Gabriel Delaplace reçut le baptême le 1er février, dix jours après sa naissance, des mains du second vicaire, l'abbé Collinot, dans la cathédrale des anciens évêques d'Auxerre, son église paroissiale. Le parrain, Gabriel Pinard, et la marraine, Marie Tavin, ayant déclaré ne savoir signer, le père de l'enfant signa seul au registre paroissial avec le vicaire.

La naissance spirituelle de cet enfant de bénédiction ressemble à sa naissance selon la chair : l'une et l'autre eurent pour cortège l'humilité et la pauvreté. Notre vertueux confrère ne l'oublia jamais ; de là cette horreur bien prononcée pour tout ce qui pouvait ressentir le faste, et ce religieux respect qu'il a toujours professé pour la sainte pauvreté.

Mgr Delaplace conserva toute sa vie un souvenir reconnaissant pour le prêtre vénérable qui l'avait fait enfant de Dieu et de l'Église. De son côté, l'abbé Collinot se plaisait à donner à celui qu'il appelait son fils spirituel des marques d'une tendresse toute paternelle. Ayant été nommé plus tard archiprêtre de la Métropole, quand arrivait son tour de chanter la grand'messe, le dimanche, il fallait que l'abbé Delaplace, alors élève du Grand Séminaire, exerçât près de lui les fonctions de son ordre. Sur ses vieux jours, il se montrait heureux d'avoir engendré à la vie spirituelle un prince de l'Eglise ; au seul nom de Mgr Delaplace, ses traits abattus et fatigués par des accès d'asthme, qui le tourmentaient nuit et jour, prenaient une expression de joie juvénile qui le transfigurait.

Les premières années de l'enfant que Dieu prédestinait à la glorieuse mission d'apôtre chez les nations infidèles, s'écoulent paisiblement et sans incident remarquable, entre la sollicitude d'une mère, qui semblait concentrer sur son jeune fils toute sa tendresse maternelle, et les caresses d'un père dont il était l'orgueil.

L'heureuse mère s'extasiait sur la précoce intelligence de son petit Gabriel. Dès ses plus jeunes années, en effet, on voyait déjà se dessiner en lui cet esprit prompt

à la répartie, qui fut un des traits distinctifs de son caractère. Le père était fier de son fils : « il lui trouvait de l'esprit, un commencement de malice » ; il souriait avec un sensible plaisir à ses saillies enfantines ; souvent même il les provoquait, en présence de ses voisins et amis, pour leur faire partager son bonheur. Il affirmait « que son Gabriel serait un homme » ; et tandis que sa main chassait la navette, son esprit poursuivait des rêves de félicité « qui le faisaient pleurer de tendresse ». Son fils ne serait pas un vulgaire tisserand, un gagne-petit comme son père, « il aurait une position » ; et déjà il le voyait parvenir aux honneurs et voguer à pleines voiles vers les rivages tant désirés de la fortune.

Dans ses projets d'avenir, Joseph Delaplace méditait de donner à son fils une éducation en rapport avec les espérances qu'il nourrissait au fond de son cœur. Les circonstances le servirent à souhait, ou plutôt la Providence, dont les voies mystérieuses semblent se plaire à déjouer les conceptions humaines, va elle-même prendre en main l'éducation du jeune Gabriel, mais dans des desseins que la famille Delaplace était loin de soupçonner.

Le Ciel allait doter la ville d'Auxerre d'un bienfait inappréciable. La France venait de traverser des jours néfastes, qui laisseront dans son histoire une tache que les siècles ne parviendront pas à effacer, et dont aujourd'hui encore, après un siècle écoulé, nous subissons les tristes conséquences. On a pu croire pendant un temps que la Révolution française n'était qu'un événement ; c'est une époque, et cette époque, elle ne paraît pas près de finir. Au temps où se place ce récit, la Révolution n'est plus dans la rue, répandant la terreur et le sang ;

mais elle est encore dans les esprits, où elle a laissé des germes de destruction et fait table rase de tous les principes d'ordre moral.

Or, dans leurs préoccupations de l'avenir, les hommes clairvoyants s'inquiétaient de cet état des esprits en France et tournaient leurs regards vers la religion, qui peut, seule, donner à une société une base solide et durable ; de toutes parts on faisait appel aux Frères des écoles chrétiennes, dont l'enseignement répondait parfaitement aux besoins de l'époque. La ville d'Auxerre suivit le mouvement ; elle voulut avoir son école de Frères.

A peine installés, les bons Frères virent les enfants riches et pauvres accourir à leurs leçons. Le jeune Delaplace fut du nombre : c'est là que la grâce l'attendait ; elle allait poser les premières assises du travail mystérieux qui devait s'accomplir avec le temps dans l'âme de cet enfant, auquel Dieu réservait de si glorieuses destinées.

Dès les premiers jours, l'œil exercé du Frère Augustin, directeur de l'école, devina dans son jeune élève une nature riche des dons du ciel : ses manières polies et aisées, son regard plein d'intelligence, sa physionomie d'une finesse remarquable, donnaient à cet enfant de huit ans un petit air de distinction où se révélait déjà un esprit supérieur.

« L'homme moral, a dit M. de Maistre, est peut-être formé à dix ans. » Cet adage se vérifia pleinement dans le jeune Delaplace. A dix ans il portait déjà en germe les qualités brillantes qu'il déploya, soit comme humaniste au petit séminaire d'Auxerre, soit comme missionnaire sur la terre de Chine, et qui forment comme une

auréole à son glorieux apostolat. Il était venu au monde avec les plus heureuses facultés pour acquérir les connaissances qui sont l'ornement de l'intelligence ; et à ces dons précieux il joignait celui, plus précieux encore, d'un cœur droit et honnête, et d'une conscience dont l'austère délicatesse ne transigea jamais avec le devoir. Il ne s'agissait plus que de développer ces heureux germes et d'en favoriser l'épanouissement par la double culture, sagement combinée, de l'esprit et du cœur. Les bons Frères y mirent tous leurs soins et tout leur dévouement.

En matière d'éducation, tout l'art du maître consiste à s'emparer de l'âme de son élève, pour lui infuser ses idées, ses principes, ses convictions, et le créer à son image ; c'est par là que commença le Frère directeur. De plus, il sut inspirer à son élève une de ces affections qui s'identifient en quelque sorte avec l'âme elle-même ; et une fois maître de son cœur il résolut d'en faire un homme qui serait un jour la gloire de son école.

L'action du Frère directeur sur le cœur du jeune Delaplace a été, on peut le dire, le point de départ de l'heureuse transformation qui devait s'opérer en lui ; c'était du moins la conviction intime de M. Delaplace, comme l'atteste le fait suivant :

Le jour de son départ pour Saint-Lazare, avant d'embrasser pour la dernière fois l'ami dévoué qui l'avait accompagné sur la route de Paris, il lui dit : « Vous irez dans ma chambre, au Séminaire, vous y trouverez un petit souvenir pour vous ; ce souvenir, objet de toutes mes affections, vous dira à qui je dois tout ce que je suis. » Ce souvenir était un petit cadre, d'une valeur insignifiante, appendu à un mur de la

chambre ; dans le cadre se trouvait une image d'une exécution plus que commune ; elle représentait un Frère des Ecoles chrétiennes dans l'attitude de la réprimande et de la correction, l'air sévère et le geste menaçant ; et à ses pieds un enfant à genoux, dans l'attitude humiliée et repentante, semble demander pardon. Ce rapprochement, entre le souvenir d'enfance et le jour du départ, a une signification qui n'échappera à personne : le bon Frère Augustin se proposait de donner un homme à la société ; Dieu voulut qu'il donnât un apôtre à l'Eglise.

Il faut bien dire aussi que l'action du Frère directeur trouvait un solide point d'appui dans l'éducation que son jeune élève recevait au sein de la famille. Sans être foncièrement chrétienne, elle avait néanmoins un caractère de fermeté bien propre à former la vie morale de l'enfant. Mme Delaplace, qui s'était réservé le soin d'élever elle-même son petit Gabriel, était une femme de valeur et d'un esprit bien supérieur à sa condition. Sa parole brève, incisive et autoritaire avertissait les intéressés qu'il fallait se bien tenir en sa présence ; souvent même « elle n'avait besoin que d'un regard pour remettre son homme en place ».

On conçoit que dans ces conditions le jeune Gabriel pouvait facilement prendre un bon pli ; grâce aux soins dont fut environnée son éducation première, il apprit, dès ses plus jeunes années, à bien gouverner sa vie. Entre les mains des Frères, son esprit et son cœur se formaient ; ses pensées prenaient insensiblement le chemin du bien, et, sous l'austère regard de sa mère, dont chaque parole laissait une empreinte dans son âme, son caractère prenait peu à peu cette trempe virile qui fait l'homme sans peur et sans reproche.

Mais, nous devons le dire, cette heureuse transformation ne se fit ni tout d'un coup, ni sans peine ; il fallut du temps, de la patience, et surtout de la vigilance. Nature bonne, droite, franche, et qui semblait n'avoir jamais ressenti la morsure du vice, le jeune Delaplace était d'une légèreté d'esprit et d'une exubérance d'imagination qui exigeaient une surveillance de tous les instants. « Personne, raconte un de ses anciens camarades, ne s'entendait mieux que lui à faire une bonne farce ; en fait d'espiègleries, son esprit inventif n'était jamais à court de ressources. — Né rieur, et d'une gaieté communicative, lorsqu'il voulait amuser la galerie, le moyen était vite trouvé ; et si le bon Frère avait le malheur de s'absenter, ne fût-ce qu'une minute, Gabriel Delaplace, d'un seul mot, mettait toute la classe en ébullition. »

Mais, disons-le à la louange de son bon cœur, ses espiègleries, toujours spirituelles, ne renfermèrent jamais la moindre arrière-pensée de méchanceté ou de mauvais esprit ; il n'avait qu'un but : rire et faire rire. D'ordinaire, il y réussissait si bien, que souvent ses maîtres n'avaient pas le courage de le punir ; plus d'une fois le vénérable Frère directeur lui-même, tout en sévissant, pour que force restât au réglement, risqua de perdre sa magistrale gravité.

Toutefois, ces petits défauts du premier âge, si répréhensibles qu'ils fussent, avaient un bon côté : ils mettaient en lumière les riches qualités du cœur de notre jeune dissipé. Etait-il soupçonné d'être l'auteur de quelque nouveau méfait, il avait le courage de s'avouer franchement coupable ; il ne sut jamais déguiser une faute, ni l'imputer à autrui. Lui infligeait-on une puni-

tion, un verbe à copier pendant la récréation, il se mettait à l'œuvre de la meilleure grâce du monde, puis, la faute expiée, il allait rejoindre ses petits camarades pour partager leurs jeux ; et pas un sentiment d'amertume dans le cœur, ni une parole de mécontentement sur les lèvres.

A part ces légers écarts, dont la gaieté naturelle de notre écolier faisait tous les frais, le jeune Delaplace était bon camarade. Toujours prêt à obliger, s'il voyait un voisin d'étude dans l'embarras, vite il faisait le devoir de son jeune ami, pour lui éviter une retenue ou une humiliation. Élève studieux et intelligent, doué d'une délicatesse de cœur exquise, il avait l'affection de ses camarades et de ses maîtres. Les Frères n'avaient point dans toute l'école d'enfant plus respectueux ; malgré ses défauts, il était la joie et la consolation de ses maîtres, qui voyaient s'ouvrir devant lui un brillant avenir.

La grâce poursuivait lentement, mais sûrement, son œuvre dans le cœur de Gabriel Delaplace ; ce travail mystérieux va recevoir une impulsion nouvelle par le zèle intelligent et actif de M. l'abbé Fortin, premier vicaire de la cathédrale.

Le vénérable archiprêtre, qui se trouvait alors à la tête de la paroisse Saint-Etienne, vieillard octogénaire, était M. l'abbé Viard, ancien chanoine et vicaire général administrateur du diocèse d'Auxerre, pendant l'émigration en Allemagne du dernier évêque, Mgr de Cicé, au moment où éclatait la grande Révolution. Ses infirmités et son grand âge l'obligeant à un repos forcé, il mettait largement à contribution l'activité de son premier vicaire, sur qui retombait par là même tout le poids de l'administration paroissiale.

M. l'abbé Fortin était l'homme choisi de Dieu pour être l'instrument de la Providence dans la vocation du jeune Delaplace. C'est lui qui, au nom de l'Archiprêtre, avait négocié l'établissement des Frères à Auxerre; cette école était son œuvre de prédilection, œuvre sur laquelle il fondait les plus douces espérances, comme moyen de régénération sociale. Il ne se passait pas de semaine qu'il n'allât faire une apparition au milieu « de cette intéressante jeunesse », dont il était heureux d'être le père. Sa visite d'ailleurs était toujours bien accueillie « de ses chers enfants », car la bonté était peinte sur sa figure, et son arrivée à l'école signifiait invariablement : *levée de toutes les punitions,* faveur dont bénéficiait souvent et largement, on peut le croire, l'élève Delaplace.

Un jour, l'abbé Fortin arrive à l'école et dit : « Aujourd'hui ma visite est intéressée; j'ai besoin d'un enfant de chœur; qui vais-je choisir? » Aussitôt, de divers points de la salle, trente voix lui répondent avec ensemble : « Gabriel! » Ce choix, le vicaire le ratifia d'autant plus volontiers qu'il était aussi le sien. Dans ses visites aux enfants de l'école, la mine avenante et éveillée du jeune Delaplace avait attiré son attention, et il avait jeté sur lui son dévolu pour la fonction d'enfant de chœur à la Cathédrale.

Cette vieille Cathédrale, qui avait laissé de si profonds souvenirs dans le cœur de Mgr Delaplace, et dont il parle si souvent dans sa correspondance avec le vénérable Archiprêtre d'Auxerre, est un de nos beaux monuments gothiques, dont la petite cité bourguignonne peut être justement fière; ses harmonieuses splendeurs firent l'admiration de Louis XIV, lors de son passage à

Auxerre, en allant commander le siège de Besançon; il appelait la Cathédrale d'Auxerre « la plus belle chapelle de son royaume ».

Mais le plus beau titre de gloire de l'Eglise d'Auxerre est de compter au catalogue des saints « une multitude innombrable de martyrs et de saints personnages[1] », dont les restes vénérés ont été conservés, pendant de longs siècles, dans les catacombes de l'église abbatiale de Saint-Germain. Si ce sanctuaire, le plus vénérable de toute la contrée, n'eût pas subi à diverses époques les outrages des Normands, des huguenots et du vandalisme révolutionnaire de 1793, il serait aujourd'hui un des plus riches reliquaires de l'Église de France.

Mais revenons à notre sujet. A la Cathédrale, comme sur les bancs de l'école, personne ne s'en étonnera, Gabriel était toujours Gabriel, c'est-à-dire l'enfant rieur et espiègle. Souvent l'abbé Fortin dut faire entendre sa grosse voix pour rappeler le jeune dissipé à l'ordre; mais « chassez le naturel par la porte, il rentre par la fenêtre ». Disons cependant qu'ici le coupable pourrait peut-être avoir quelque droit au bénéfice des circonstances atténuantes. Il faut savoir, en effet, que le maître de chapelle, bien connu de toute la ville sous le nom de « Père Naudot », était une continuelle pierre d'achoppement pour la gravité des enfants de chœur.

De plus, nous aimons à le reconnaître, l'enfant rieur et dissipé savait racheter ces échappées passagères par des qualités qui avaient leur prix. Comme tous ceux qui naissent marqués du doigt de Dieu, pour la sublime dignité du sacerdoce, c'est vers les choses de l'Église

(1) Martyrol. rom.

qu'il dirigea ses premières pensées. Tout enfant qu'il était, il montrait un attrait prononcé pour les cérémonies religieuses. Il servait la messe avec un respect plein de dignité et de prévoyance; son regard observateur remarquait tout; aucun détail ne lui échappait; d'un seul coup d'œil il avait tout vu, et si d'aventure le sacristain avait fait un oubli, sans rien dire et prompt comme la pensée, le petit servant l'avait réparé.

A voir l'aisance parfaite avec laquelle il portait son gracieux vêtement d'enfant de chœur, chacun disait : « Il sera prêtre un jour. » Chaque dimanche, il faisait les délices de la pieuse assistance par sa voix claire et mélodieuse. Le Père Naudot surtout était épris de sa belle voix, et lorsque son jeune élève devait exécuter un répons-bref, il se faisait une fête de l'accompagner de son violoncelle.

De son côté, le bon vicaire ne pouvait assez se féliciter de son choix ; du haut de sa stalle, il considérait avec une joie attendrie son jeune Samuel au milieu des saints offices; « souvent, à son insu, son regard se détachait de son bréviaire pour suivre les mouvements du petit enfant de chœur » ; il se sentait attiré vers lui par une force mystérieuse.

Tandis qu'il donnait libre cours aux sentiments de son cœur, il était absorbé en de graves méditations; l'ensemble des qualités de ce jeune enfant était une révélation pour lui; dans sa pensée, Dieu appelait Gabriel Delaplace au sacerdoce.

Il ne voyait qu'un obstacle aux desseins de Dieu : la pauvreté de la famille, qui ne pourrait pas supporter les frais considérables qu'entraîne une éducation ecclésiastique. Mais cette difficulté fut promptement résolue;

lorsque l'amour de Dieu et de l'Église est dans un cœur, on a l'esprit ingénieux ; M. Fortin fit admettre le jeune Delaplace comme élève de la maîtrise, à la métropole de Sens, faveur qui devait plus tard lui ouvrir gratuitement les portes du petit et du grand Séminaire.

Cependant Mme Delaplace ne pouvait se résigner à se séparer de son petit Gabriel, « pour le confier à des mains étrangères, à vingt lieues de son berceau. » Mais grâce à l'ascendant de sa parole sympathique et persuasive, le vicaire finit par triompher de ses hésitations, et le 1er octobre 1829, muni du léger trousseau que sa mère, les larmes aux yeux, lui avait préparé, Gabriel Delaplace s'installait dans la diligence, sous la garde spéciale d'un ami de la famille, que ses affaires appelaient à Sens.

On ne saurait en douter, c'était la main de Dieu qui dirigeait l'éducation de cet enfant ; en le confiant à la conduite vigilante des bons Frères, elle lui avait offert un abri tutélaire contre les dangers de la rue, qui n'est que trop souvent une école de perversité et de vice pour l'enfance ; en le conduisant à la maîtrise, elle allait continuer l'œuvre si heureusement commencée à l'école des Frères.

Gabriel Delaplace apportait donc, on peut le croire, dans le milieu où va s'épanouir sa jeunesse, un cœur pur, une innocence bien conservée, une âme que le souffle du vice n'avait jamais flétrie : trésor incomparable qui rachetait avantageusement ses inoffensives légèretés d'esprit. C'est à ces âmes privilégiées que la grâce aime à se communiquer. Dieu cherche les cœurs purs pour leur confier ses secrets desseins ; c'est de ce riche fonds qu'il fait germer les grandes âmes destinées à être les instruments de ses volontés.

Ce n'est pas sans un certain serrement de cœur que le jeune Delaplace se vit obligé de se séparer de ses chers parents, et du bon vicaire qui avait été pour lui comme un second père ; et cette vieille Cathédrale qu'il aimait comme si elle eût été sa maison paternelle, elle aussi eut sa part de regrets. Cette affection pour l'antique église où il avait reçu le saint baptême, et dont les échos avaient tant de fois répété les accents mélodieux de sa voix d'enfant de chœur, le missionnaire, le vicaire apostolique, la conserva jusqu'au dernier soupir. Mgr Delaplace avait le culte des souvenirs ; sa ville natale avait laissé dans son cœur une ineffaçable empreinte. Vingt ans après, il aimait à reporter ses pensées vers ces deux si belles années qu'il avait passées sous le regard paternel du bon abbé Fortin, « et dont la poésie répandait comme un parfum de jeunesse sur ses douze lustres bien comptés ». Il se rappelait aussi « cette petite chapelle de la Sainte-Vierge, cachée derrière le maître-autel, et qui avait entendu sa première prière. » Sa mémoire était comme un livre toujours ouvert devant ses yeux, où il revoyait toute sa vie passée. « Souvent, dans ses oraisons, il se surprenait agenouillé sur le prie-Dieu, devant l'autel de Marie, sur lequel, la veille de son départ pour Saint-Lazare, il laissa tomber tant de larmes » ; et cette vieille tour de Saint-Etienne, qu'il salua pour la dernière fois du haut de la montagne Saint-Siméon, en se rendant à Paris, elle aussi avait sa place dans ses souvenirs ».

De la Cathédrale d'Auxerre, où il a laissé un nom aimé, suivons maintenant le jeune Gabriel à la Métropole de Sens. La maîtrise de Sens jouit d'un renom justement mérité ; on peut la citer comme une maîtrise

modèle, soit au point de vue des éléments de choix qui la composent, soit au point de vue de la direction.

Les enfants y sont admis au concours, après un examen sérieux devant un jury d'hommes compétents et experts, désignés par le chapitre.

On choisit parmi les plus intelligents et les plus belles voix ; un chanoine en a la haute direction ; un vicaire, en qualité de sous-directeur, exerce les enfants aux cérémonies et au chant ; et en dehors des offices capitulaires, il préside des cours de français et de latin, qui donnent plus tard de bons élèves au Petit Séminaire.

L'arrivée du jeune Delaplace à la maîtrise marque un changement notable dans sa conduite ; étranger au milieu de ses jeunes camarades, il perd quelque peu de son assurance ; il se montre plus réservé, presque timide ; les espiègleries de l'enfance semblent vouloir céder la place à un esprit plus sérieux.

Peut-être faut-il attribuer cet heureux changement à une circonstance que, dans la suite, il se plaisait à rappeler à ses amis, et qu'il nommait « sa bévue d'enfant de chœur ». C'est une réponse faite de travers à Mgr l'Archevêque, devant tous les enfants de la maîtrise, et qui le couvrit de confusion.

Mais à quelque chose malheur est bon ; cet incident eut pour effet d'étouffer dans son germe l'orgueil, qui aurait pu mettre obstacle aux desseins de Dieu sur cet enfant de bénédiction. Dans la suite, en rappelant son étourderie, il avouait « que cette humiliation avait été pour lui le commencement de la sagesse ; par cette large brèche faite à l'amour-propre, la grâce était entrée de plein-pied dans son cœur. »

Gabriel Delaplace demeura deux ans à la maîtrise de

la Métropole : années précieuses pendant lesquelles se manifestèrent les premiers germes de sa vocation ecclésiastique. Les vérités de la foi laissaient dans son âme des impressions vives et profondes ; son cœur, naturellement docile, s'ouvrait doucement aux effusions de la grâce ; on voyait se dessiner lentement et graduellement les qualités qui le désignaient à la sublime dignité du sacerdoce ; dans cet enfant de dix ans, on pouvait déjà entrevoir le futur séminariste, le lévite, le ministre des autels.

Mais une préoccupation vint s'emparer de son esprit et absorba bientôt toutes ses pensées. Le temps de la première communion approchait ; il comprit l'importance de cette grande action et voulut s'y préparer sérieusement.

Le vicaire chargé de la maîtrise, pressentant les desseins du Ciel sur ce jeune enfant, lui consacra ses soins les plus dévoués ; il eut la consolation de voir son œuvre bénie de Dieu ; le jour de la première communion, on pouvait remarquer un enfant dont l'attitude pieuse et pénétrée révélait une foi vive et profonde : c'était le jeune Delaplace. La première communion mit le sceau à tant de grâces prévenantes dont sa première enfance avait été environnée ; elle le fit entrer dans la voie qu'il devait suivre le reste de ses jours. Gabriel fit sa première communion le 18 juillet 1832 ; il avait douze ans et demi. Au mois de septembre suivant, il revenait content et joyeux à la maison paternelle, et, le 1er octobre, il entrait au Petit Séminaire d'Auxerre.

II

LE PETIT SÉMINAIRE

1832-1837

Conduite providentielle de Dieu sur le jeune Delaplace. — Son entrée au Petit Séminaire d'Auxerre. — Régularité de sa conduite. — Traits principaux de son caractère. — Application à l'étude. — Succès.

De retour à Auxerre, le jeune Gabriel trouva la situation de sa famille sensiblement améliorée. En partant pour Sens, il avait laissé ses parents dans une maison d'assez chétive apparence, et dont ils n'étaient que locataires, sur un des quais de l'Yonne ; mais à force de travail, d'ordre et d'économie, leurs affaires ayant prospéré, ils avaient acheté, au centre de la ville, une maisonnette, dans une rue assez étroite, qui portait le nom de rue Bérault : c'était l'aisance qui commençait à sourire à l'honnête ouvrier. Après cette installation dans un centre plus populeux, Mme Delaplace crut devoir ajouter à son métier un petit commerce d'étoffes ; les légers profits qu'elle retira de cette modeste industrie permirent au jeune ménage d'acheter une vigne sur un des coteaux qui environnent la ville ; cette fois c'était le bien-être qui venait s'asseoir au foyer de la famille Delaplace : pour l'ouvrier des villes, en Bourgogne, avoir sa maison et une vigne n'est pas encore la richesse, mais c'est une heureuse aisance.

Nous notons ces détails, parce que Dieu avait ses desseins dans ce changement de domicile. Cette petite rue Bérault avait eu autrefois son jour de célébrité ; elle fut le berceau du christianisme dans le pays auxerrois. La maison Delaplace faisait face à l'ancienne église Saint-Pélerin, devenue en 1793 une propriété privée, mais parfaitement reconnaissable dans ses principales lignes. De sa chambrette, notre jeune séminariste avait vue sur cet antique sanctuaire ; c'était là que saint Pélerin, premier apôtre de l'Auxerrois, était venu planter sa tente et arborer l'étendard du christianisme ; là qu'il avait élevé le premier autel au vrai Dieu, au cœur même de la vieille cité gallo-romaine, vouée au culte de sa rivière, *Dea Ycauna*, l'*Yonne*, dont elle avait fait une divinité ; c'était de ce lieu béni qu'étaient parties les premières prédications apostoliques qui donnèrent naissance à l'Eglise d'Auxerre.

Dans la pensée de Dieu, le voisinage de l'église Saint-Pélerin devait-il éveiller dans l'esprit du jeune Delaplace l'idée de l'apostolat chez les nations infidèles ? Cette supposition n'aurait rien d'invraisemblable ; elle trouve même sa justification dans les voies ordinaires de la Providence. Nous sommes d'autant plus porté à le croire que, toute sa vie, le zélé missionnaire se montra saintement fier des glorieuses origines de l'Eglise d'Auxerre : il professait une religieuse admiration pour saint Pélerin et ses compagnons martyrs. Simple humaniste, au Petit Séminaire, sa jeune et brillante imagination aimait à exalter leurs combats et leur généreuse intrépidité ; missionnaire et évêque, « le souvenir de Pélerin et de ses compagnons l'accompagnait dans toutes ses courses apostoliques à travers la Chine » ; il puisait dans leurs

nobles exemples ce courage indomptable, ce magnanime dédain de la mort, qui furent toujours le trait distinctif de son apostolat.

Le 2 octobre 1832, Gabriel Delaplace quittait de nouveau ses parents pour aller continuer, au Petit Séminaire d'Auxerre, ses études commencées à la Métropole ; il avait près de treize ans ; mais, à sa petite taille mince et fluette, on lui eût à peine donné dix ans. Entré sous les auspices d'un ami d'enfance qui l'avait précédé de quelques années au Petit Séminaire, il prit vite son aplomb au milieu de ses nouveaux condisciples, et sut de bonne heure se concilier leur sympathie par sa franche gaieté et ses réparties vives et spirituelles, où perçait déjà cette pointe d'originalité qui fut comme la note dominante de son tempérament moral.

Il eut, dès les premiers jours, l'occasion de donner un échantillon de sa bonne humeur. Le lendemain de la rentrée, un grand rhétoricien, qui occupe aujourd'hui un poste important dans le diocèse de Sens, le rencontrant dans le cloître, l'arrête et lui dit : « Comment t'appelles-tu, petit ! — Je m'appelle Delaplace. — Tu es donc noble ? — Oui, noble gueux ! » Là-dessus, il part comme un trait, en riant aux éclats. A cette réponse, à laquelle il ne s'attendait pas de la part d'un aussi petit enfant, notre rhétoricien demeura tout ahuri, et pensa que le nouveau venu promettait pour l'avenir. Il était prophète sans le savoir ; et le Petit Séminaire d'Auxerre peut être justement fier de compter parmi ses anciens élèves un prélat tel que Mgr Delaplace ; il restera une de ses gloires, et son nom mérite d'être écrit en lettres d'or au tableau d'honneur, parmi ceux qui ont jeté le plus d'éclat sur l'établissement.

Dans les âmes bien nées, la piété marche toujours de pair avec l'intelligence ; elle en suit graduellement les développements, elle revêt des formes de plus en plus viriles, à mesure que la raison s'affermit. C'est ce que nous remarquons dans le jeune Delaplace ; chez lui la piété se montra toujours à la hauteur de l'intelligence.

Depuis sa première communion, qui avait fait naître dans son cœur ce germe divin, la vertu avait jeté, dans ce sol généreux et merveilleusement fécondé par la grâce, des racines profondes ; elle y puisait des sucs abondants et d'une grande richesse, et dans cette douce et pure atmosphère du Petit Séminaire, sous l'habile et sage direction de maîtres aussi pieux qu'expérimentés, elle prenait des développements qui présageaient les plus consolantes espérances.

Dès la fin de la première année, la nature avait pris son pli ; Gabriel Delaplace se signalait parmi les élèves les plus exemplaires ; et, en considération de sa conduite sérieuse et digne, le 2 juillet, en la fête de la Visitation, il était admis dans la Congrégation de la Sainte-Vierge. Son entrée dans cette pieuse association est sa plus belle louange, car elle n'admettait dans son sein que les élèves modèles. Nous savons d'ailleurs que le nouvel élu tint à honneur de justifier la confiance qu'il avait inspirée à ses jeunes condisciples ; dans cet élève de cinquième on pouvait déjà entrevoir cette élévation et cette noblesse de sentiments qui jetèrent un si vif éclat sur son apostolat ; il eût cru forfaire à l'honneur, avilir sa conscience et trahir la confiance de ses maîtres s'il ne se fût montré un élève modèle.

Chez Gabriel Delaplace, nous devons le dire, la piété revêtait un caractère particulier, qui était un effet de

son esprit positif et réfléchi : elle procédait de la maturité du jugement, plutôt que du sentiment ; à quinze ans il montrait la piété d'un homme mûr.

La piété, en effet, s'accommode aux qualités de notre nature ; la grâce la moule, pour ainsi dire, sur notre tempérament moral : elle sera tendre ou forte, selon que le sujet sera doué de tendresse ou de force morale. Nature énergique, caractère solidement trempé, âme virile, Gabriel Delaplace continuait d'être lui-même dans sa piété ; elle était raisonnée et réfléchie, mâle et vigoureuse, faite de conviction, d'énergie et de volonté. Elle ne se manifestait par aucun signe extraordinaire qui eût tranché sur le commun ; il savait se montrer exemplaire sans se distinguer en rien de la masse de ses condisciples. Chez ce jeune étudiant de quinze ans, c'était la tête qui dirigeait le cœur ; plus solide que sentimentale, sa piété était une piété d'homme ; elle se traduisait par une exacte fidélité au devoir ; à cette franche gaieté qui faisait les délices de ses condisciples, il savait unir une piété réelle et bien entendue ; sous un extérieur plein d'enjouement s'abritait une vertu austère.

Au point de vue du caractère, ce qui frappait en lui tout d'abord, c'était le cachet d'originalité qui fait qu'un homme est lui-même, et rien que lui-même. Il avait une manière à lui de concevoir, de penser, de juger, de parler ; il avait le trait vif, piquant, spirituel, original ; c'était une parole à emporte-pièce. Par sa physionomie morale, Gabriel Delaplace ne ressemblait à personne, et personne ne lui ressemblait : c'était un caractère unique et *sui generis*.

Mais le trait le plus saillant de ce caractère extraordi-

naire, ce qui donnait à ses rapports sociaux un attrait irrésistible, un charme inexprimable, c'était son inaltérable gaieté. Gabriel Delaplace était un homme, comme on disait en ce temps-là, « avec lequel il était impossible de s'ennuyer. » En récréation, ses condisciples se le disputaient; tous auraient voulu le posséder. « Il semait la joie dans les cœurs à pleines mains », assure un de ses anciens amis; il a laissé des traits d'esprit inoubliables, que ses condisciples aiment à se rappeler lorsqu'ils se rencontrent.

Tout en reconnaissant à notre vénéré confrère une intelligence hors ligne et des qualités supérieures, on pourrait peut-être lui reprocher d'avoir quelquefois abusé de son esprit. On a dit d'un vénérable prélat, aussi savant que pieux, « qu'il avait tant d'esprit qu'il ne le jetait pas partout »; nous croyons que M. Delaplace jetait trop facilement son esprit partout.

A part ce défaut, si c'est un défaut que d'avoir trop d'esprit, Gabriel Delaplace était une nature heureusement douée; il sut se créer des amitiés qui ne périrent qu'avec la vie.

D'ailleurs, notre jeune homme savait racheter cette légère imperfection par des qualités qui ne manquaient pas de prix. Dieu s'était plu à réunir dans ce cœur d'adolescent tous les éléments propres à constituer un cœur d'apôtre. A peine âgé de dix-huit ans, il révélait déjà ces qualités maîtresses qui sont l'indice d'une âme forte et d'une volonté qui sait vouloir.

Gabriel Delaplace savait se dominer. En récréation, il s'amusait avec un entrain plein de fougue; il dévorait l'espace, franchissait les obstacles et grimpait au besoin avec une agilité qui défiait toute concurrence; mais dès

que la cloche avait parlé, il retournait à ses livres, avec la sérénité grave d'un homme en pleine possession de lui-même et de toutes ses facultés : il se retrouvait l'homme du devoir.

Dans cette âme élevée, il n'y eut jamais de place pour la mollesse ; dur à lui-même jusqu'à l'intrépidité, il suivait à la lettre le conseil du poète au jeune homme qui prélude aux grandes luttes de la vie : *Sudavit et alsit.* Il bravait fièrement toutes les intempéries de l'air, comme s'il eût été insensible à la chaleur et au froid. Si, pendant les jours les plus rigoureux de l'hiver, à la récréation de midi, ses condisciples paraissaient hésiter à sortir pour se livrer à leurs jeux habituels, Gabriel Delaplace, nu-tête, nu-bras, se campait bravement au beau milieu de la cour; et là, les bras croisés, et dans une attitude qui semblait les accuser de mollesse, il attendait que ses camarades vinssent engager la partie; on eût dit que, mû par un secret pressentiment de ses futures destinées, il voulait tremper vigoureusement son âme et son corps pour les durs labeurs de l'apostolat.

Le courage ardent de notre jeune séminariste ne pouvait manquer d'exciter l'admiration de ses condisciples ; ils l'admiraient jusqu'à l'enthousiasme. Tel était l'ascendant qu'il exerçait sur eux, soit par le prestige de sa parole qui trahissait une éloquence toute militaire, soit par l'intrépidité de son caractère, que sa seule volonté faisait loi, en toute circonstance; on voyait déjà se dessiner en lui l'homme fait pour commander. Durant les récréations, s'il survenait un différend, ou si une discussion s'engageait entre plusieurs condisciples, c'était lui encore qu'on choisissait pour arbitre, et tou-

jours on se soumettait à sa décision, comme à la chose jugée.

Au Petit Séminaire d'Auxerre, chaque élève avait un surnom, à peu d'exceptions près; ce surnom, c'était la photographie morale de l'individu, aussi ressemblante que possible; Gabriel Delaplace dut subir la loi comme tout le monde : sa fonction « d'arbitre expert sur tous les cas » lui valut le surnom de *Juge de paix;* il en prit joyeusement son parti.

Homme de caractère, Gabriel Delaplace était aussi un homme d'étude; c'était un sujet distingué et brillant. Entré en cinquième au Petit Séminaire, son étonnante facilité, son intelligence hors ligne, fécondée par un travail consciencieux, lui assurèrent constamment le premier rang dans ses classes, bien que la palme lui fût disputée par de redoutables émules.

Il voulait être avant tout un bon prêtre, et il travaillait sérieusement à acquérir les vertus qui constituent la sainteté sacerdotale; mais il savait aussi que la science est un des ornements et une nécessité du sacerdoce : *labia enim sacerdotis custodient scientiam*, et il voulait être aussi un prêtre savant et instruit; c'est dire avec quelle ardeur il embrassa l'étude des diverses branches des connaissances humaines, qui pouvaient rehausser en lui l'éclat du sacerdoce.

Gabriel Delaplace était un élève studieux; et, ce qui fait honneur à son caractère autant qu'à sa vertu, il était studieux par devoir. C'était sa conscience qui le dirigeait; et, sous le regard de ce témoin toujours présent, l'emploi du temps était pour lui une chose sacrée, il ne transigea jamais avec le devoir.

Sur ce point, d'ailleurs, la nature était en lui d'accord

avec la grâce ; il était travailleur par tempérament ; son esprit, d'une activité dévorante, avait plus besoin de frein que d'aiguillon. Comme toutes les natures d'élite, il était avide de savoir ; l'étude avait pour son intelligence un attrait irrésistible ; le désir d'apprendre et de s'instruire était plus qu'un besoin pour lui, c'était une passion.

Tout était-il de Dieu dans cette ardeur juvénile pour le travail ? Nous n'oserions l'affirmer. Dans cette passion pour l'étude, on peut, sans porter atteinte à sa vertu, faire la part de l'amour-propre, comme élément d'émulation et de progrès ; mais lorsqu'on considère jusqu'à quelle hauteur Mgr Delaplace missionnaire porta le désintéressement pendant sa carrière apostolique, il est permis de penser que M. Delaplace, simple humaniste, étudiait dans des vues très élevées. Nul doute qu'il ne fût dès lors bien résolu à mettre un jour tout son talent au service de Dieu et de l'Eglise. Il voulait le sacerdoce grand, honoré dans le monde, et tout rayonnant de l'auréole de la science, afin d'accomplir dignement sa divine mission ; le jeune humaniste ne cherchait point la gloire de l'homme, il cherchait la gloire du prêtre ; sur les bancs du Petit Séminaire d'Auxerre, l'homme se proposait, par son travail, de dresser un piédestal au prêtre. — Rien ne lui manquait pour atteindre ce but ; il paraissait né pour la science. Ses maîtres et ses condisciples n'avaient qu'une voix pour reconnaître sa facilité au travail ; il accomplissait ses devoirs comme en se jouant ; et, tandis que les voisins pâlissaient des heures entières sur un texte, dont le sens demeurait obstinément caché à leurs yeux, une simple lecture attentive et réfléchie lui découvrait le nœud de la difficulté.

Cette facilité extraordinaire était un don de Dieu; notre jeune séminariste n'eut garde, comme le serviteur paresseux de l'Evangile, de l'enfouir dans la terre; il résolut de le faire valoir et de l'employer à élargir le cadre de ses études classiques. En écolier vertueux, le temps dont il pouvait disposer après avoir accompli consciencieusement ses devoirs de classe, il le consacrait à la lecture. Ce qu'il cherchait dans les livres, ce n'était pas une vaine satisfaction ou curiosité; ce n'était pas un agréable passe-temps pour tromper les ennuis des longues heures d'étude, il voulait se compléter et orner son intelligence, afin de n'être pas trop indigne de porter le noble et redoutable fardeau du sacerdoce; ce qu'il cherchait, c'étaient des questions à approfondir, des problèmes à résoudre, des points obscurs à éclaircir. Du reste, le choix de ses auteurs nous dit assez quels goûts sérieux présidaient à ses lectures. Le *Voyage du jeune Anacharsis,* les ouvrages de Rollin, son *Traité des études,* son *Histoire ancienne,* son *Histoire romaine,* étaient ses livres favoris; Athènes et Rome, ces reines de la science, qui, pendant tant de siècles, ont gardé dans le monde le sceptre de l'intelligence : tel était le champ immense de ses explorations scientifiques.

Le temps qu'il donnait à la lecture n'était pas un temps perdu; car, pour notre jeune et brillant humaniste, lire, c'était savoir; il n'oubliait rien de ce qu'il lisait. « Il lisait, nous assure un de ses amis intimes, le confident de ses pensées, il lisait d'une manière réfléchie; approfondie et méthodique; classant, par une intelligente synthèse, ses idées et ses notions scientifiques, à leur place naturelle, remontant de l'effet à la cause, saisissant, avec une merveilleuse justesse

d'observation, les rapports des événements entre eux » ; et heureusement doué de cette faculté que Platon appelait *la grande et puissante déesse*, toutes ses lectures se gravaient en son esprit, dans un ordre parfait, pour n'en plus sortir. Aussi la correspondance de notre regretté vicaire apostolique révèle un esprit cultivé, des connaissances variées, une instruction solide, un homme complet et très versé dans les sciences divines et humaines. Ses connaissances historiques et géographiques étaient très étendues ; les classiques anciens et modernes lui étaient familiers, on voit qu'il a vécu longtemps dans leur intimité, qu'il s'est approprié leurs pensées, leur langage. La littérature sacrée et profane était entre ses mains une mine féconde, où il puisait abondamment ; ses lettres sont richement émaillées de citations bien choisies et amenées avec un à-propos rare ; souvent il commence sa phrase en français et il la termine par un texte de la sainte Ecriture ou par un hémistiche emprunté aux poètes latins, pour lesquels il semblait avoir une prédilection marquée. Les Pères eux-mêmes n'étaient pas des étrangers pour notre brillant humaniste ; latiniste et helléniste distingué, il lisait couramment les Pères grecs et latins ; il aimait passionnément saint Jean Chrysostome ; et « il était fou de saint Cyprien ; Dieu sans doute voulait le préparer, comme l'illustre évêque de Carthage, à consoler les martyrs et les confesseurs de la foi ».

Le talent d'écrivain de M. Delaplace commença à se révéler à partir de la troisième : nourri dès ses premières années de lectures saines et substantielles ; familiarisé de bonne heure avec les bons auteurs ; formé par des maîtres d'un goût sévère et éprouvé, il a laissé au Petit

Séminaire d'Auxerre une réputation de littérateur distingué. Sans parler de la poésie latine, dont il sut cueillir les palmes, il excellait dans la narration, où la richesse du fond ne le cédait en rien à la beauté originale du style. M. Laureau, professeur de seconde, était fier de son élève ; longtemps après, il aimait à offrir aux élèves de seconde les narrations de M. Delaplace, comme productions littéraires remarquables, Sous le charme de cette lecture, d'un intérêt saisissant, par les aperçus nouveaux autant que par l'originalité de la forme, les élèves étaient suspendus aux lèvres du professeur.

Mais la vie de Gabriel Delaplace va entrer dans une phase nouvelle. La vocation à l'état ecclésiastique avait germé de bonne heure dans son cœur ; pendant les cinq années passées au Petit Séminaire, elle s'est affirmée divine par des marques non équivoques ; et maintenant elle s'annonce riche d'espérances. Le sacerdoce, avec ses austères devoirs et les sublimes prérogatives qui en sont l'apanage, avait des attraits irrésistibles pour cette âme qu'éclairait une foi élevée ; il répondait admirablement aux aspirations de sa nature généreuse ; les nobles ambitions, le dévouement, l'amour du sacrifice, commençaient à fleurir dans son cœur sous le rayon fécond de la grâce : il paraissait né pour servir la sainte cause de Dieu et des âmes. Le sacerdoce, il en avait la conviction intime, était le but suprême de sa vie ; la voix de la grâce le lui disait, et son cœur y inclinait, par cette attraction mystérieuse qui semble venir du ciel. « Une voix qui constamment se faisait entendre au fond de son âme, et qui était la voix de Dieu même, lui disait avec une puissance d'autorité qui portait la conviction

jusqu'au plus profond de son être : Tu seras prêtre pour toute l'éternité, *tu es sacerdos in æternum.* » Le jour de la sortie, et ses humanités terminées, Gabriel Delaplace embrassait ses amis et ses condisciples en leur donnant rendez-vous au Grand Séminaire de Sens.

III

GABRIEL DELAPLACE AU GRAND SÉMINAIRE DE SENS

1837-1840

Triste état du Séminaire. — Comment M. Delaplace accepte cette situation pénible. — Retour des Lazaristes. — M. Delaplace se fait remarquer par son bon esprit. — Progrès sensibles dans la piété et la vertu. — Son admiration pour saint Vincent de Paul.

En 1837, au mois d'octobre, nous retrouvons M. Delaplace au Grand Séminaire de Sens ; c'est toujours le même fonds de franche gaieté ; mais on voit qu'il travaille à modifier son caractere et à le mettre en harmonie avec le saint habit dont il est revêtu ; c'est aussi la même ardeur au travail : « *il creuse* les questions de philosophie, comme auparavant il *bûchait* le grec et le latin. »

A l'époque de la grande Révolution, le Grand Séminaire de Sens, que les Lazaristes dirigeaient depuis 1675, occupait un magnifique emplacement, sur un des boulevards extérieurs de la ville ; mais cet immeuble, dont la situation, la disposition et les dépendances répondaient si bien à sa destination primitive, avait subi le sort de bien d'autres : il était devenu la propriété communale. La ville l'avait trouvé à sa convenance, et à la faveur de l'anarchie qui régnait en France, sans autre forme de procès, elle s'en était emparée pour y établir un collège. Par suite de cette odieuse spoliation, les élèves

ecclésiastiques durent s'installer, tant bien que mal, dans un local aussi incommode que peu convenable : c'était un assemblage de trois vieux bâtiments, d'un aspect délabré et misérable, où les séminaristes ne trouvaient pas toujours un abri sûr contre la pluie et autres intempéries. Mais, disons-le à la louange de ces bons jeunes gens, que l'amour de la vocation élevait à la hauteur de tous les sacrifices, ils en prirent gaiement leur parti et se montrèrent joyeux au sein de leur misérable habitation : au lieu de se plaindre, ils s'amusèrent à donner à ces vieilles masures les noms pompeux de nos résidences royales : ici c'était *le Louvre ;* à côté, *les Tuileries ;* un peu plus loin *Versailles.*

On devine facilement que, dans ces conditions, le futur missionnaire dut rencontrer plus d'une fois l'occasion de faire son apprentissage de la vie apostolique ; mais les privations, les incommodités de la vie, les caprices du temps, étaient le moindre de ses soucis ; toujours semblable à lui-même, il savait mettre un petit grain de gaieté partout ; il n'était jamais plus joyeux que les jours « où assis devant son bureau, il apprenait sa leçon de philosophie, en tenant son parapluie d'une main et son livre de l'autre ».

Le vaillant séminariste aimait par tempérament ces situations critiques ; elles avaient le don de décupler sa bonne humeur. Faisant un jour allusion, du fond de la Chine, à ces commencements si durs du Grand Séminaire, il écrivait à un professeur qui lui vantait les splendeurs du séminaire actuel : « Parlez-moi du Grand Séminaire de Sens en 1837, c'était le bon temps celui-là. »

Lorsque M. Delaplace arriva au Grand Séminaire, il

trouva à la tête de cet établissement les prêtres du diocèse, qui le dirigeaient depuis 1821, époque où la Métropole fut rendue à elle-même, par l'avènement du cardinal de La Fare sur le siège de Sens ; mais les temps approchaient où les Prêtres de la Mission allaient reprendre la direction de ce Séminaire ; tout le clergé désirait les voir continuer les traditions de piété et de science ecclésiastique qu'ils y avaient laissées.

Une ordonnance royale, du 19 avril 1830, signée du roi Charles X, transférait Mgr de Cosnac de l'évêché de Meaux à l'archevêché de Sens. — Qu'il nous soit permis, à cette occasion, de citer en passant un trait héroïque de ce vénéré prélat ; le rappel des Prêtres de la Mission dans son Grand Séminaire n'en aura que plus de prix aux yeux de la Compagnie. — Mgr de Cosnac appartenait à une très ancienne famille du Limousin, renommée pour son attachement à la branche aînée des Bourbons ; lui-même était un légitimiste militant des plus en vue dans le parti. Grâce à la vivacité de ses opinions, il avait été convoqué personnellement au sacre de Charles X, à Reims ; plus tard, dans le but d'empêcher la chute de la dynastie, que l'esprit révolutionnaire battait en brèche, il se jeta dans la mêlée, avec une ardeur qui faillit lui coûter la vie. Or, le jour même où la chancellerie romaine expédiait ses bulles pour le siège de Sens[1], le trône de Charles X était emporté par la révolution de Juillet ; et, par un de ces coups de la Providence qui semble se jouer des prévisions humaines, Mgr de Cosnac fut le premier évêque français qui dut prêter serment entre les mains de Louis-Philippe. C'était le plus cruel sacrifice qui pût être imposé à sa foi politique, mais sa vertu se trouva à la hauteur des circonstances ; n'écou-

tant que son amour pour l'Eglise et son grand cœur d'évêque, il se résigna au serment exigé par la loi ; et le 4 novembre, il faisait son entrée dans sa ville métropolitaine.

Pendant son fructueux épiscopat sur le siège de Meaux, ce prélat d'un rare mérite avait déployé un zèle des plus touchants, jusqu'à se faire « frère quêteur » pour le relèvement de l'Œuvre des Séminaires. Il ne pouvait manquer de montrer la même sollicitude dans le diocèse de Sens, où les besoins étaient immenses. Comprenant la nécessité de ramener les populations aux pratiques religieuses, par la régénération du clergé, dont la piété avait subi de graves atteintes pendant les temps si troublés que la France venait de traverser, il fit appel au dévouement des prêtres de la Mission, pour diriger son Grand Séminaire. Au mois de septembre 1839 les Lazaristes reprenaient pied dans le diocèse de Sens, où les attendait un accueil des plus sympathiques.

L'abbé Delaplace demeura deux ans sous la direction des prêtres du diocèse. Ces deux années se passent sans incident important ; mais l'arrivée des Prêtres de la Mission marqua une date mémorable dans la vie du jeune lévite.

Pendant la retraite qui suivit la rentrée, retraite prêchée par les nouveaux directeurs, il fut saisi par une de ces grâces qui décident des destinées d'un homme. La bonté qu'il rencontra de la part de ses nouveaux maîtres le frappa si vivement, qu'il leur donna d'emblée toute sa confiance et tout son cœur ; et, la retraite terminée, faisant part de ses impressions à un de ses amis, vicaire à la Cathédrale d'Auxerre (1), il lui disait : « Un si

(1) M. l'abbé Choudey, aujourd'hui archiprêtre de la Métropole de Sens.

bon supérieur; des directeurs, la pâte des hommes, comment ne pas les aimer? comment ne pas embrasser de tout cœur leurs conseils et leurs exemples? »

Le jeune séminariste sut mettre sa conduite d'accord avec son langage. En changeant de directeurs, le Grand Séminaire de Sens, on le conçoit facilement, dut subir des modifications, dans les études, dans la discipline et la direction spirituelle. Œuvre délicate, qui demandait, pour être conduite à bonne fin, sans engendrer aucun ferment de mauvais esprit, de l'habileté, de la modération, et surtout une grande prudence. Le nouveau supérieur, M. Flagel, savait que ce n'est jamais en vain qu'on fait appel au cœur de jeunes gens bien nés; c'est en parlant au cœur qu'il assujettit les esprits au devoir.

Nous sommes heureux de le constater, M. Delaplace fut un des premiers qui comprirent ce langage du cœur; avec la sûreté de jugement qui le distinguait, doué d'un bon sens et d'une finesse de tact remarquables, il pensa qu'il était de son devoir, et qu'il y allait de l'honneur du Grand Séminaire, de donner une entière et complète adhésion aux réglements nouveaux; et dès les premiers jours on le vit entrer résolument dans les intentions de ses directeurs. Ceux-ci pouvaient bien lui en savoir gré, car son exemple leur fut d'un grand secours, dans l'accomplissement de l'œuvre qu'ils poursuivaient avec autant de prudence que de dévouement.

Le bon esprit dont le jeune abbé Delaplace venait de donner une preuve si éclatante, par l'élan spontané d'une soumission aussi cordiale que respectueuse à ses nouveaux directeurs, le désignait naturellement à leur attention bienveillante, et faisait naître dans leur cœur les plus douces espérances pour l'avenir; tous se plai-

saient à voir en lui un sujet d'élite, destiné à être un jour l'honneur du sacerdoce.

Le supérieur notamment considérait avec une admiration attendrie les rares qualités de M. Delaplace : la générosité de ses sentiments, la noble droiture de son cœur, ce caractère décidé et tout d'une pièce, lui révélaient, dans ce jeune lévite de vingt ans, une âme marquée au doigt de Dieu pour accomplir de grandes choses, et prête à se lever au premier appel du Ciel.

Il ne se trompait point; c'était bien Dieu qui l'inspirait. L'abbé Delaplace était un cœur généreux, qui n'attendait qu'une bonne direction pour prendre une détermination héroïque.

La Providence, qui dirige toute chose et conduit chaque être à sa fin avec nombre, poids et mesure, ne pouvait refuser son assistance à l'élu de sa droite. A l'âge où l'homme, en pleine floraison de ses facultés, est capable d'orienter sa vie, l'abbé Delaplace trouvait sur son chemin le guide suscité de Dieu, pour le mettre dans sa voie et le conduire à ses futures destinées.

La rencontre du vénéré supérieur du Grand Séminaire de Sens fut un coup de Providence pour M. Delaplace; c'est à lui, après Dieu, qu'il se crut redevable de sa vocation. Aussi, lorsque du fond de sa province du Ho-nan il épanchait son cœur dans le sein d'un ami de France, par de brûlantes effusions de reconnaissance envers Dieu, qui avait daigné abaisser les yeux sur lui pour l'associer aux ouvriers évangéliques de la Chine, il confondait dans un seul et même amour sa chère vocation et son bien-aimé supérieur. « Jamais, écrivait-il, jamais rien n'arrachera de mon cœur tout ce que je lui

ai voué d'affection et tout ce que je lui dois de reconnaissance. »

Lorsqu'on a trouvé un guide sûr, il est de la sagesse de se laisser conduire ; c'est ce que fit notre jeune séminariste, et il n'eut pas à se repentir d'être entré dans cette voie.

En présence de cette nature franche et ouverte comme un livre sous ses yeux, le digne supérieur n'eut aucune peine à découvrir le point vers lequel il devait porter son attention. Une chose importante manquait à ce cœur, pourtant si bien doué, savoir l'onction de la piété ; d'autre part, on pouvait regretter qu'une certaine raideur de volonté ne laissât que trop peu de place à la douceur dans ce caractère si généreux ; enfin, on eût voulu voir dans ce jeune élève du sanctuaire un peu moins de confiance en lui-même : c'est à combler cette lacune regrettable que le bon supérieur consacra tous ses soins ; et grâce aux bonnes dispositions qu'il rencontra de la part de son jeune pénitent, il eut tout le succès que son zèle put désirer.

Entre les mains de son nouveau directeur, l'abbé Delaplace devint un autre homme ; sa piété, où jusque-là le raisonnement avait eu plus de part que le cœur, prenait chaque jour des formes plus suaves ; elle se traduisait, à la grande édification de ses condisciples, par des actes émanant visiblement d'un cœur touché par la grâce ; aux accents d'une parole qui connaissait si bien le chemin du cœur, son âme s'échauffait, se dilatait, s'ouvrait aux douces impressions de l'Esprit sanctificateur ; au solide de la vertu on voyait s'ajouter l'onction de la piété, ce rayonnement divin qui est la physionomie des saints et qui atteste la présence de Dieu dans un cœur.

Ses progrès dans la douceur n'étaient pas moins consolants. Cette vertu, nous devons l'avouer, n'était pas née avec lui ; esprit vif, caractère entier et absolu, il était prompt à la riposte ; et parfois il avait une certaine rondeur de langage qui tranchait du docteur. Mais Dieu ne pouvait laisser inachevée l'œuvre qu'il avait si heureusement commencée ; et bientôt des manières plus humbles et empreintes de douce modestie, un ton de voix plein d'affabilité et de bienveillance, une aimable condescendance qui se faisait toute à tous, annonçaient que la divine semence de la grâce n'était pas tombée inutilement dans son cœur.

Maîtres et élèves ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'heureuse transformation qui s'accomplissait de jour en jour dans M. Delaplace ; on eût dit qu'il renaissait à une vie nouvelle ; on voyait qu'il était sous l'influence d'une grâce extraordinaire, on sentait que c'était Dieu qui le dirigeait ; on croyait voir un vase d'élection que Dieu préparait à recevoir cette abondance de grâces qu'il réserve à ses amis privilégiés.

C'est que la voix de Dieu ne manquait pas d'écho dans cette âme faite de générosité et d'héroïsme. M. Delaplace était un homme de résolution ; et lorsqu'il avait pris une détermination, il s'y maintenait avec d'autant plus de ténacité qu'elle lui coûtait davantage. Dans cette lutte contre lui-même pour triompher de sa raideur naturelle, il alla droit au but : il frappa juste et fort ; le matin, à l'oraison, il fixait le nombre de victoires qu'il remporterait sur lui dans le cours de la journée ; et chaque défaite devait être suivie d'une pénitence.

Une résolution aussi généreuse et si visiblement inspirée de Dieu, ne pouvait manquer d'être efficace. Le

directeur de la maîtrise étant tombé malade, on dut adjoindre au sous-directeur un élève du Grand Séminaire, en qualité de professeur suppléant. C'est M. Delaplace qui fut désigné pour cet emploi. Il s'en acquitta avec une patience qu'on était loin de soupçonner dans une nature aussi ardente. « On nous avait mis au grec prématurément, raconte notre confrère M. Houssin, alors élève de la maîtrise ; nous n'y entendions absolument rien : ce que le nouveau professeur dut dépenser de patience et de condescendance, pour nous initier à cette langue et nous en donner le mécanisme, tient véritablement du prodige ; rien ne le fatiguait, rien ne le rebutait ; et lorsqu'il nous donnait une explication pour la vingtième fois, c'était avec la même amabilité et la même bonne grâce que la première fois. Nous sentions nous-mêmes que le sang devait lui bouillir dans les veines ; mais du commencement à la fin de la classe, c'était toujours la même sérénité de visage, toujours le même sourire. A cinquante ans de distance je me rappelle encore sa douceur et ses bonnes leçons. »

Mais la vertu du jeune lévite aurait manqué de base si elle n'avait pas été enracinée dans l'humilité. Sur ce terrain le triomphe de la grâce fut complet ; on peut dire qu'elle créa une nouvelle terre et des cieux nouveaux dans l'âme de l'abbé Delaplace.

Son obéissance où éclatait une soumission pleine de respect, des égards empreints de la plus cordiale fraternité envers ses condisciples plus jeunes que lui, une religieuse attention à se conformer à tous les petits règlements de la maison, un ensemble de manières qui étaient comme un heureux mélange de douce modestie et d'humble défiance de soi-même, attestaient haute-

ment que c'était l'humilité qui donnait le ton à toute sa conduite.

A ces traits on peut deviner à quelle école le jeune lévite apprenait l'art de devenir bon et vertueux. Depuis quelque temps toutes ses pensées se tournaient vers saint Vincent ; il était épris de cette grande et belle vie. Chaque matin, à l'oraison, il se mettait en contemplation devant notre bienheureux Père ; il pénétrait avec un saint respect dans ce cœur de prêtre si riche en vertus et en sainteté sacerdotales ; il s'y renfermait comme l'abeille dans le calice d'une fleur, et il en sortait enrichi de pieuses pensées, de généreux désirs et de nobles inspirations dont il composait le miel de sa vertu.

Une chose surtout le ravissait dans saint Vincent, c'était cette douce et aimable simplicité qui allait à Dieu d'un cœur si droit et si sincère ; c'était cette humilité pleine de candeur qui accomplissait de véritables merveilles dans le monde, tout en croyant ne rien faire de bien. Formé à cette école, M. Delaplace montrait une attention continuelle à s'effacer, à passer inaperçu au milieu de ses condisciples ; il évitait tout ce qui aurait pu paraître extraordinaire et le mettre en évidence ; il mettait autant d'habileté à se dérober aux louanges, que l'homme vaniteux à se les attirer.

Le directeur du catéchisme de persévérance, à la Cathédrale de Sens, M. l'abbé Bravard, qui devint plus tard évêque de Coutances, avait donné à M. Delaplace, alors simple clerc minoré, une preuve éclatante de la haute estime que lui inspirait son talent hors ligne et la sûreté de son jugement.

Ne pouvant suffire par lui-même à l'appréciation et à la correction des rédigés d'instructions religieuses qu'il

avait à revoir chaque semaine, le vénérable ecclésiastique lui avait confié ce soin.

Cette distinction était bien faite pour flatter la vanité d'un jeune homme de vingt ans; l'occasion était belle pour se faire valoir et se donner du relief. L'abbé Delaplace aima mieux garder le silence sur cette nouvelle fonction si honorable pour lui; il ne dit mot à personne de la haute confiance dont il avait été l'objet; il accepta le travail pour lui et en laissa tout l'honneur à Dieu.

On peut dire que son séjour au Séminaire de Sens est l'histoire d'un cœur d'élite; la grâce semblait préparer en lui l'homme des grands dévouements et des sacrifices héroïques. Tous ses actes annonçaient une nature maîtresse d'elle-même et soumise à l'inspiration de la grâce. Pour le définir en deux mots, le jeune abbé Delaplace était un esprit élevé et un cœur généreux.

IV

VOCATION A LA VIE DE COMMUNAUTÉ

1840-1842

Comment Dieu lui manifesta sa volonté. — Influence du martyre du vénérable Perboyre sur la vocation de M. Delaplace. — Travail de la grâce. — Rapprochement providentiel. — Dans quelles dispositions il reçut le sous-diaconat. — Il est nommé professeur au Petit Séminaire d'Auxerre. — Sa préparation aux missions de la Chine. — Son départ précipité pour Saint-Lazare.

Cependant un travail profond se faisait dans l'esprit de notre pieux lévite. En entrant au Grand Séminaire, il ne se proposait vraisemblablement d'autre dessein que de devenir un bon prêtre, soit comme curé dans une paroisse du diocèse, soit comme professeur dans une chaire d'humanités. Le Ciel en avait décidé autrement ; l'homme s'agite, mais c'est Dieu qui le mène. De nouveaux horizons allaient bientôt s'ouvrir devant cette âme affamée de sacrifices et de dévouements.

M. Delaplace avait la pieuse habitude de célébrer chaque année l'anniversaire de sa première communion par une fervente communion d'action de grâces. Dieu avait pris possession de son cœur pour la première fois le 18 juillet 1832 ; c'est le jour où Saint-Lazare commence la fête de saint Vincent de Paul par le chant solennel des premières vêpres. Cette date, qui avait passé ina-

perçue pour l'enfant de chœur de la maîtrise, apparut au jeune élève en théologie comme un point lumineux qui éclairait sa vie tout entière ; en se rapportant vers le jour de sa première communion, il était absorbé dans de profondes réflexions qui s'imposaient à son esprit, comme malgré lui. Là où beaucoup d'autres n'auraient vu qu'un simple concours de circonstances dû au hasard, sa foi élevée lui montrait l'action tendrement prévoyante de la Providence, *disponens omnia suaviter*. « Il lui sembla qu'en venant prendre possession de son cœur, la veille de la fête de saint Vincent, Notre-Seigneur lui montrait la porte de Saint-Lazare tout ouverte pour le recevoir. »

Vivement impressionné par ce souvenir, fruit sans doute d'une première communion faite avec toute la ferveur d'un cœur innocent et pur, le jeune lévite n'eut bientôt plus qu'une seule préoccupation, qui était le tourment de sa vie : chercher la voix de Dieu au fond de son cœur. La pensée de saint Vincent s'était comme identifiée avec son esprit ; à l'oraison, à la sainte messe, pendant l'action de grâces qui suivait la sainte communion, dans ses visites au Saint-Sacrement, partout la douce figure de notre bienheureux Père venait se placer devant lui, en lui souriant tendrement ; « cette suave et sainte image était comme collée sur son esprit et sur son cœur. »

M. Delaplace se trouvait dans ces dispositions d'esprit lorsque arriva de la Chine la nouvelle du martyre du vénérable Perboyre, qui produisit partout une si douloureuse émotion. Cette nouvelle parcourut toute la France en un clin d'œil, comme un courant électrique, excitant dans tous les cœurs un frémissement d'admiration et de zèle. On se disputait le numéro des *Annales*

de la Propagation de la Foi où se trouvait la relation de ce glorieux martyre ; nous nous rappelons encore l'ardeur avec laquelle on se passionnait pour ce récit ; le soir, dans la famille, on en faisait la lecture sous le manteau de la cheminée ; au catéchisme, le curé de la paroisse redisait ces pages émouvantes devant son jeune auditoire fondant en larmes ; au Petit Séminaire d'Auxerre, où la grande nouvelle avait produit une sensation profonde, l'élève, abrité derrière son pupitre, sacrifiait ses leçons aux tendres émotions d'une lecture qui remuait puissamment toutes les fibres de son âme.

Mais personne, nous ne craignons pas de l'affirmer, ne fut plus fortement remué que M. Delaplace. Pour lui, c'était le Ciel qui se prononçait, il n'en douta pas un instant ; c'était un rayon de la lumière divine qui arrivait dans son âme et lui montrait la voie ; « c'était Dieu qui l'appelait à l'apostolat ». Désormais il n'y avait plus à hésiter ni à réfléchir ; la cause était instruite, la lumière était faite, sa vocation était décidée : Dieu l'appelait aux missions de la Chine.

Dire ce que le vaillant séminariste, à partir de ce moment, ressentit d'admiration et d'enthousiasme pour le généreux martyr du Hou-pé, serait chose impossible. A la seule pensée de Gabriel Perboyre, il se transfigurait et se sentait emporté par un mouvement irrésistible de tout son être vers ces lointaines et périlleuses missions ; le Hou-pé l'absorbait tout entier : c'était vers cette contrée, qui avait bu le sang du martyr, que s'envolaient malgré lui toutes ses pensées, toutes ses aspirations ; « une voix intérieure semblait lui dire que Dieu avait choisi *Gabriel Delaplace* pour aller arroser de ses

sueurs cette terre que *Gabriel Perboyre* avait si noblement fécondée de son sang. »

En récréation avec ses condisciples, les entretiens roulaient invariablement sur la Chine et sur le martyre de M. Perboyre ; il ne pouvait parler ni entendre parler d'autre chose ; tout autre sujet de conversation le laissait inattentif, distrait et rêveur ; il était présent de corps, mais son esprit et son cœur étaient bien loin.

Il n'avait révélé à aucun de ses amis le secret de son cœur et ses projets d'avenir ; mais sa conversation et le cours bien tranché de ses idées et de ses aspirations ne permettaient pas le moindre doute à ce sujet. Un de ses amis les plus intimes se plaisait à lui faire d'aimables plaisanteries sur la Chine ; souvent, en arrivant en récréation, il l'abordait en saluant l'habitant du Céleste-Empire » ; d'autres fois il lui demandait, par manière de taquinerie, « des nouvelles de sa future patrie » ; mais tout ce qu'on pouvait lui dire ne faisait qu'aviver la flamme sacrée dont son âme était dévorée. Un jour que ce même ami lui faisait observer, d'un air quelque peu malicieux, que son admiration pour le martyr Perboyre « atteignait les hauteurs du lyrisme », il laissa échapper de son cœur cette exclamation enthousiaste où l'on crut voir passer son âme tout entière : « Oh ! voyez-vous, avec une simple planche et la protection du vénérable Perboyre, je me charge de traverser les mers. »

Les promenades elles-mêmes n'apportaient aucune interruption au cours de ses conversations favorites. D'ordinaire, il partait pour la promenade muni d'un numéro des *Annales de la Propagation de la Foi* ou de *la Congrégation de la Mission ;* et, tandis que ses condisciples prenaient joyeusement leurs ébats sur les pelouses

verdoyantes qui environnent le monastère de Sainte-Colombe, sur les rives fleuries de l'Yonne, ou sur le plateau aride que couronne l'ermitage Saint-Bond, lui, les *Annales* à la main, parcourait soucieux, par la pensée, les malheureuses contrées tristement assises à l'ombre de la mort, auxquelles Dieu l'envoyait porter la lumière de l'Evangile et le flambeau de la foi.

Comme s'il eût éprouvé le besoin de faire passer dans le cœur de ses amis les saintes ardeurs dont le sien était embrasé, assez souvent il les conviait à partager ses lectures. A ce sujet, M. Delaplace rappelait un jour, au condisciple qui connaissait le fond de ses pensées, un incident vraiment extraordinaire ayant trait à leurs promenades sentimentales. « Vous rappelez-vous, lui dit-il, une certaine promenade à Sainte-Colombe, au printemps de 1840 ? Déjà je couvais des yeux la Chine ; nous lisions ensemble dans les *Annales de la Congrégation de la Mission* la conversion de deux lamas de Mongolie, qui furent nommés au baptême Pierre et Paul. Tandis que nous lisions, je priais intérieurement pour ce Pierre et ce Paul que je ne connaissais pas ; eh bien ! mon cher ami, aujourd'hui je les connais ; et, chose extraordinaire, Pierre Fong est mon compagnon d'apostolat, et nous sommes attelés ensemble, *itinere uno*. Comme il y a des rapprochements dans la vie ! »

La noble ardeur du jeune lévite ne devait pas être attribuée à l'effervescence d'une imagination de vingt ans ; elle avait sa source en Dieu. M. Delaplace était sous l'influence d'une grâce extraordinaire ; Dieu, dans sa prescience divine, voyait à quelle dure épreuve il allait soumettre son fidèle serviteur, et il voulait le fortifier d'avance contre son propre cœur. Mais l'action

de la grâce va se manifester d'une manière plus étonnante encore sur l'élu du Seigneur, à l'occasion de son ordination au sous-diaconat.

M. Delaplace avait reçu la tonsure à la Trinité de 1838, et les ordres mineurs à la Trinité de 1839, des mains de Mgr de Cosnac, dans la Cathédrale de Sens. En 1840, n'ayant pas l'âge canonique pour être promu au sous-diaconat, il fut nommé professeur suppléant à la maîtrise et exerça cette fonction une année entière ; et à la Trinité de 1841 il fut ordonné sous-diacre.

Nous renonçons à dire la joie que lui apporta le jour tant désiré du sous-diaconat, qui le rapprochait de la réalisation du plus ardent de ses vœux ; mais nous ne saurions passer sous silence le sentiment vraiment étrange qu'il éprouva pendant cette cérémonie mémorable, où allaient se décider ses propres destinées et celles de tant d'autres âmes. Voici ce qu'il raconte lui-même : « Du commencement à la fin de l'ordination, j'éprouvai comme une sensation indéfinissable ; il me semblait qu'un Chinois pesait de tout son poids sur mes épaules, et j'acceptai de bon cœur ce fardeau comme un joug qui m'était imposé par Dieu lui-même. »

C'est par de telles grâces, qui sont comme des témoignages sensibles de Dieu dans l'âme, que bien souvent le Ciel prépare ses élus aux grandes luttes de la vie, aux sacrifices héroïques et à ces déchirements intimes qui arrachent parfois des larmes de sang : Dieu voulait que le jeune sous-diacre sentît son action divine sur son cœur, parce qu'il le voulait fort dans la lutte qu'il allait soutenir contre ses plus chères affections.

Ses études théologiques terminées, le nouveau sous-diacre se sépare, mais non sans regret, de « son si bon

supérieur et de ses chers directeurs », et revient dans sa ville natale. Ses succès à la maîtrise de la Métropole le désignaient naturellement à une chaire d'humanités; c'est pourquoi, le 2 juillet, tandis que les élèves de son cours se dispersaient sur tous les points du diocèse, pour aller cultiver la partie de la vigne du Seigneur confiée à leurs soins, l'abbé Delaplace se rendait au Petit Séminaire d'Auxerre pour aller se délasser dans le professorat du rudiment ; il était nommé professeur de septième.

Ce que fut le nouveau professeur au Petit Séminaire d'Auxerre, les liens de sainte amitié qui s'établirent bientôt entre lui et les élèves de cet établissement nous le diront plus éloquemment que nul autre témoignage. Jamais professeur ne fut ni plus sincèrement ni plus unanimement aimé de ses élèves; il n'eut qu'à se montrer pour conquérir cette popularité de bon aloi qui s'attache invinciblement aux caractères nobles et généreux, aux beaux talents et aux grands cœurs. Aussi nous ne craignons pas de blesser la vérité en affirmant que son départ pour Saint-Lazare prit les proportions d'un deuil public dans les rangs du clergé sénonais; ses nombreux amis ne pouvaient se consoler d'une détermination qui l'avait ravi pour toujours à leur affection. Nous en connaissons plusieurs à qui cette séparation fit verser bien des larmes.

M. Delaplace possédait le secret de s'attacher les cœurs et de se faire des amis; il aimait à rendre service et savait se dévouer; il se faisait le serviteur de tout le monde. En dehors des heures de classe, sa porte était ouverte à quiconque pouvait avoir besoin de ses bons offices. Les séminaristes le savaient et connaissaient le

chemin de sa chambre ; « il possédait, dit la chronique, des spécifiques d'une remarquable efficacité contre la nostalgie, et lorsqu'un nouveau s'était laissé désarçonner par le mal du pays, d'un seul mot M. Delaplace remettait son homme en selle ». Toujours prêt à obliger, et ne calculant ni avec le travail, ni avec la peine, il savait trouver du temps, grâce à sa prodigieuse facilité, pour donner des répétitions particulières aux élèves retardataires qui avaient besoin de rattraper les années perdues ; nous pourrions en nommer plusieurs, aujourd'hui curés dans le diocèse de Sens, qui, dans une même année, par les soins de cet intelligent répétiteur, ont doublé l'étape.

Le jeune professeur était universellement goûté et apprécié de la société auxerroise ; on voyait en lui un beau talent au service d'un beau caractère, et telle était l'opinion que l'on avait de sa haute compétence comme latiniste, que plusieurs élèves externes du collège allaient, entre les classes, prendre des leçons auprès de lui. En un mot, M. Delaplace était en train, comme on dit vulgairement, de faire son chemin ; selon toute apparence, il était destiné aux premiers postes du diocèse : chacun se plaisait à dire qu'il serait un jour l'honneur de sa ville natale.

Mais le fervent sous-diacre nourrissait dans le secret de son cœur de bien autres desseins ; le poste qu'il convoitait, avec une ardeur qui allait quelquefois jusqu'à l'exaltation, c'était celui d'apôtre de la Chine. Plein de cette idée, raconte un de ses amis et collaborateurs au Petit Séminaire, il avait tapissé les murs de sa chambre de cartes géographiques représentant les diverses provinces de l'empire chinois ; et lorsqu'on entrait chez lui,

dans ses moments de loisir, on le trouvait debout devant ces cartes, suivant de son doigt le parcours des missionnaires dont il avait lu le récit dans les *Annales*.

M. Delaplace n'était pas homme à s'attarder dans de vaporeux et stériles rêves d'imagination ; il se préparait à sa mission d'une manière pratique ; ce qu'il voulait, c'était donner des âmes à Dieu et étendre le règne de Jésus-Christ sur la terre ; or, pour atteindre ce but et élargir dans la mesure du possible sa sphère d'activité sur le théâtre de son zèle, il s'appliquait sérieusement à l'étude des langues étrangères. Il se jeta, comme il le dit lui-même, « avec une véritable furie, sur l'italien et l'anglais », et les livres dont il fit usage rendent hautement témoignage à sa parole. Ils lui avaient été prêtés par un de ses amis et compatriotes, alors maître d'étude au collège Stanislas, à Paris ; en les renvoyant à leur légitime propriétaire, il lui écrivait : « Ces chers livres italiens et anglais, je les avais reçus en fort bon état, mais, hélas ! dans quel état je vous les renvoie ! *habe me excusatum ;* dans quelques jours je serai près de vous, et je vous embrasserai de si bon cœur que vous n'aurez pas le courage de me gronder. »

Cependant l'année scolaire était sur son déclin, et, bien que doué d'une force morale capable de défier les plus rudes assauts, le futur missionnaire ne voyait pas sans effroi s'approcher l'heure de la séparation ; heure terrible, qui pouvait amener une catastrophe dans sa famille. Promu au diaconat à l'ordination de la Trinité 1842, son départ pour Saint-Lazare n'était plus qu'une question de jours, ou de semaines tout au plus.

En attendant, pour que ses parents ne pussent pas attribuer sa détermination à un sentiment d'indifférence

à leur égard, chaque jour, après la classe du soir, il allait leur faire une petite visite, où il leur prodiguait tous les témoignages d'affection d'un bon fils ; et il ne manquait jamais, soit en allant, soit en revenant, d'entrer à la Cathédrale, pour s'agenouiller devant l'autel de la Sainte Vierge, et prier cette tendre et compatissante Consolatrice des affligés d'adoucir et de guérir la cruelle blessure qu'allait recevoir le cœur de ses pauvres parents.

Ces visites apportaient une grande joie, on peut le croire, au cœur de cette mère si aimante ; elle était fière de son Gabriel que les autres mères semblaient lui envier et qu'une ville entière environnait d'une admiration aussi sympathique que bien méritée ; elle n'avait pas d'expression pour dire le bonheur qu'elle ressentait en voyant ce cher fils, arrivé enfin au seuil du sacerdoce ; elle caressait l'avenir des plus doux rêves qui puissent naître dans le cœur d'une mère. Mais si, pendant ce temps-là, elle avait pu lire dans le cœur de son fils, comme il souffrait et se remplissait de tristesse ! Il écoutait en silence ces explosions de joie, ces rêves de bonheur ; et, l'âme brisée, refoulant sa peine au fond de son cœur, il reprenait tristement le chemin du Séminaire, où il lui tardait d'arriver, pour pouvoir, seul dans sa chambre, donner un libre cours à ses larmes.

Enfin, le 2 août, jour à jamais mémorable pour la famille Delaplace, jour de deuil et de larmes pour un père et une mère inconsolables, le futur missionnaire mettait à exécution le projet qui depuis deux ans faisait le tourment de sa vie.

Qu'on nous permette ici quelques détails d'un caractère tout intime, ils nous montreront, dans une saisis-

sante réalité, tout ce qu'il y avait d'héroïsme et de magnanime intrépidité dans cette nature d'apôtre ; ils nous révèleront tout ce que la grâce peut mettre de force d'âme dans un cœur qui a entendu la voix de Dieu. Dans ce départ, tout semble avoir été concerté pour rendre le sacrifice plus poignant de part et d'autre, et la séparation plus déchirante.

C'était le jour de la distribution des prix au Petit Séminaire ; alors que tous les fronts étaient rayonnants de joie et de bonheur, l'âme du jeune diacre était en proie à toutes les tortures d'une véritable agonie. La vue de ses chers élèves, sur le point de regagner leurs foyers, est comme un glaive qui perce son âme ; heureux enfants ! dans quelques heures ils seront entre les bras d'un père et d'une mère joyeux de les presser sur leur cœur ; et lui, dans quelques heures, il aura fait au cœur de ses pauvres parents une blessure qui ne guérira peut-être jamais !

Telles étaient les pensées qu'il roulait tristement dans son esprit, lorsque, vers la fin de la cérémonie, au moment où le corps des musiciens envoyait un dernier chant de triomphe aux heureux vainqueurs, Mme Delaplace apparaît soudain au bas de l'estrade. Tout entière à la joie de posséder son fils pendant deux mois, elle avait voulu inaugurer les vacances par un petit repas de famille, auquel elle avait convié l'ami de son fils, l'abbé Massé, également professeur, et aujourd'hui missionnaire à Pontigny. Dans sa pensée, l'arrivée des deux amis, c'était la joie qui allait rentrer dans sa maison, et elle venait, radieuse, les avertir que tout était prêt.

M. Delaplace, qui ne s'attendait pas à cette apparition,

en ressentit un coup violent, et si la pauvre mère eût été moins préoccupée de recevoir bien cordialement ses hôtes, elle eût pu remarquer qu'à son approche le visage de son fils avait pris subitement une teinte d'une pâleur extrême, accompagnée d'un vif saisissement aussitôt réprimé.

Après avoir répondu d'un signe de tête, le jeune diacre laisse partir sa mère, qui reprend d'un pas alerte le chemin de la petite rue Bérault. Mais c'en était trop pour son cœur; il étouffait. Il remonte en toute hâte à sa chambre pour laisser couler ses larmes; puis, redevenu lui-même, et la foi reprenant son empire sur son cœur, en quelques instants il a achevé ses préparatifs de départ.

L'abbé Massé, qui l'avait suivi, le supplie, au nom sacré de sa mère, de ne point partir sans faire ses adieux à ses parents. Le supérieur, les professeurs assiègent sa porte pour l'arrêter; ils lui font entrevoir que ce départ précipité peut causer dans sa famille un irréparable malheur; il demeure inflexible : « Dieu a parlé, et devant les ordres de Dieu tout doit céder. »

Cette lutte suprême entre la nature et la grâce dut jeter, on le conçoit, un trouble profond dans ce cœur qui aimait si tendrement ses parents; toutefois le courageux jeune homme ne perd point sa présence d'esprit. Son plan bien arrêté était de partir le soir même de la distribution des prix, par la diligence qui devait emporter les séminaristes appartenant à la région de Sens. Mais il connaissait le caractère résolu et intrépide de sa mère; si son départ venait à s'ébruiter en ville, elle était capable de courir à la voiture et de se jeter à la tête des chevaux, pour l'empêcher de partir. Dans cette appréhen-

sion, une personne sûre fut priée discrètement de retenir une place dans la voiture, « pour un monsieur qui se trouvera sur la route de Paris, à quelques kilomètres d'Auxerre »; et, pendant ce temps-là, M. Delaplace et son ami prennent les devants sur la route que devait suivre la diligence.

Grande fut la surprise des séminaristes lorsque, arrivés en haut de la côte Saint-Siméon, ils aperçoivent M. Delaplace, le regard abattu, les traits bouleversés, pâle comme un mort. Il embrasse son ami en lui confiant la douloureuse mission d'aller avertir ses parents de son départ et envoie un dernier adieu à sa ville natale : le sacrifice était consommé.

En voyant le professeur si aimé et si gai d'ordinaire, les séminaristes se réjouissaient sincèrement et se disaient à eux-mêmes : « Le voyage va être bien amusant. » Hélas! celui dont ils escomptaient d'avance la belle humeur ne devait guère amuser ses compagnons de voyage. En présence de cette tristesse noire qui était un mystère pour tout le monde, et qui révélait une profonde douleur, on observa une réserve respectueuse; le voyage se fit presque tout entier en silence. Mais à Sens le mystère s'éclaircit; on apprit que M. Delaplace partait pour Saint-Lazare.

Pendant que la diligence roulait dans la direction de Paris, M. Massé redescendait lentement et tristement la côte, en proie à une émotion facile à comprendre, pour aller s'acquitter de sa pénible et douloureuse mission. Ses pensées s'entrechoquaient dans son esprit : comment oser se présenter devant cette famille si cruellement éprouvée? Comment annoncer une pareille nouvelle? Mme Delaplace peut tomber foudroyée sous ce coup aussi

terrible qu'imprévu... Cependant il s'arme de courage ; il apparaît sur le seuil de la modeste demeure, encore pleine de joie, d'espérance et de bonheur, et qu'un mot tombé de ses lèvres va remplir de larmes et de désespoir.

En le voyant arriver seul, triste, abattu, l'air embarrassé et pouvant à peine parler, Mme Delaplace crut qu'un malheur était arrivé à son fils. « Qu'y a-t-il ? mon Dieu ! qu'y a-t-il ? Parlez donc ! » et elle attendait haletante. Au mot de départ, ce pauvre père et cette pauvre mère sont atterrés ; ils demeurent un instant comme anéantis et sans voix. Puis soudain, le sang affluant du cœur au cerveau, à ce silence de mort succède une scène d'une violence inouïe, pendant laquelle les qualifications d' « ingrat », de « mauvais fils » et de « sans cœur » retentissent jusque dans la rue.

En présence de cette explosion d'indignation, l'ami dévoué crut devoir se retirer pour laisser ces pauvres gens à leur légitime douleur. En sortant il déposa sur un meuble un petit sachet : c'était la preuve que les parents Delaplace calomniaient leur fils en le traitant de mauvais cœur. Ce sachet en effet supposait bien des privations : pour dédommager ses parents, dans la mesure du possible, des sacrifices qu'ils s'étaient imposés pour lui, M. Delaplace leur laissait une somme de 1,400 francs, fruit de plusieurs années de travail et de peine.

Ah ! qu'il en coûta cher à notre confrère de partir ainsi ! Mais agir autrement « eût été compromettre sa vocation, et mettre à néant les desseins de Dieu sur lui » ; ses parents eussent employé la force pour l'arrêter. Vingt ans après, ce souvenir pesait encore sur son cœur. Dans une lettre écrite de Ning-po en 1866, il s'ex-

prime ainsi : « On m'a dit insensible, je le sais, parce que je suis parti de cette façon-là, mais ceux qui ont ainsi pensé et parlé n'ont pas vu les angoisses de certaines nuits ; ils n'ont pas vu les larmes répandues, derrière le maître-autel de Saint-Étienne d'Auxerre, devant la chapelle de la sainte Vierge. »

Pendant de longs mois encore, le cœur désolé de cette mère, l'âme ulcérée de ce père, ne voulurent rien entendre, ni aux pensées de la foi, ni aux tendres exhortations de leur fils, qui, du séminaire interne, employait tous les moyens que son amour filial pouvait lui inspirer, pour adoucir ces deux grandes douleurs.

Un jour cependant, après avoir bien prié et fait prier, le jeune séminariste recevait une lettre plus consolante ; ses chers parents pleuraient encore ; mais ils priaient, et leurs larmes étaient moins amères ; et bientôt le Dieu de toute consolation, qui ne voulait pas laisser sans récompense un sacrifice dont il devait retirer tant de gloire, ramènera la paix avec la foi dans ces deux cœurs si cruellement éprouvés.

Le père de notre vénéré confrère devait aller le premier recevoir sa récompense ; au mois d'avril 1864, il rendait son âme à Dieu dans des sentiments de foi et de piété chrétienne qui apportèrent une bien grande consolation au pieux vicaire apostolique. Au reçu de cette nouvelle il écrivait à sa bonne mère : « J'aurais été inconsolable, si mon père, que j'aimais tant, n'était pas mort chrétien. Tous nos missionnaires ont dit la messe pour lui ; beaucoup de chrétiens et de chrétiennes ont fait la communion à son intention. Ce cher père, qui jadis n'épargnait rien pour nous, verra du haut du ciel que nous n'épargnons rien non plus pour son bonheur éternel. »

Mme Delaplace devait bientôt suivre son époux et quitter cette vallée de larmes par une sainte mort. Le commencement de l'année 1868 lui avait apporté une grande joie ; Mgr Delaplace avait reçu de Rome une lettre de convocation pour le Concile œcuménique du Vatican ; cette bonne mère allait avoir enfin le bonheur de revoir, après vingt-six ans d'absence, ce cher fils qu'elle avait tant pleuré ; elle allait le revoir évêque ; le vicaire apostolique se réjouissait à la pensée que bientôt il allait embrasser sa vieille mère. Mais Dieu voulait que le sacrifice fût complet de part et d'autre.

Parti de Ning-po le 21 novembre 1868, Mgr Delaplace débarquait à Alexandrie le 26 décembre suivant. Là, une douloureuse nouvelle l'attendait : il recevait une lettre lui annonçant que sa pauvre mère était morte le 1er décembre, pendant la traversée. On conçoit combien le pieux évêque dut être sensible au cruel sacrifice que Dieu lui imposait ; toutefois, sa douleur trouva un grand adoucissement dans les soins pieux et tendrement dévoués dont cette bonne mère se vit environnée à ses derniers moments. Assistée par un des amis intimes du prélat, qui était pour Mme Delaplace comme un second fils, M. l'abbé Boussard, aujourd'hui curé de Saint-Pierre d'Auxerre, elle renouvela de plein cœur le sacrifice qui lui avait coûté tant de larmes ; puis elle s'endormit pieusement dans le Seigneur.

V

M. DELAPLACE A LA MAISON-MÈRE

1842-1845

Réception de M. Delaplace. — Situation de notre Maison-Mère. — Conduite édifiante de M. Delaplace au Séminaire interne. — Il est chargé d'un cours de théologie à Saint-Lazare. — Son ministère à l'hospice des incurables. — Il est envoyé à la mission de Tours. — Heureux débuts au pénitencier de Fontevrault. — Mission de Chinon.

Après les pénibles émotions par lesquelles M. Delaplace venait de passer, et qui l'avaient fortement secoué, le jeune postulant avait besoin de se remettre et de reprendre ses sens. C'est « à son bon supérieur » qu'il alla demander la paix du cœur et les consolations qui lui étaient nécessaires : puis, après quelques jours d'un repos réparateur qui avait ramené le calme dans son âme, il prenait la route de Paris ; il avait hâte de voir cette chère maison-mère vers laquelle il se sentait attiré par une force irrésistible.

M. Delaplace fut reçu au séminaire interne le 9 août ; cette date souriait à son cœur d'apôtre ; admis le 9 août, il aurait le bonheur de prononcer ses vœux le 10, fête de saint Laurent, diacre et martyr ; « ce patronage était de bon augure ; il lui promettait le martyre, comme couronnement de son apostolat. »

La Congrégation était alors à une époque de transi-

tion ; à l'ère primitive, de formation difficile, allait bientôt succéder une ère de restauration et de renaissance. Les générations nouvelles semblaient donner la main aux générations anciennes dans la personne de MM. Billiet, Boulangier, Le Go, etc., derniers survivants de l'ancien Saint-Lazare, et dont la longévité attestait hautement les desseins miséricordieusement providentiels de Dieu sur la Compagnie.

On ne saurait en douter : dans la pensée de Dieu, ces vénérables patriarches, échappés miraculeusement aux hécatombes qui ensanglantèrent les prisons de Paris pendant la Terreur, devaient être comme des canaux de transmission entre les anciens et les nouveaux missionnaires. Dieu leur accordait longue vie, pour qu'ils pussent communiquer à la Congrégation, qui allait renaître de ses ruines, l'esprit primitif, les traditions de famille, les pieux usages dont ils avaient conservé précieusement le dépôt, comme un patrimoine sacré confié à leurs mains. D'ailleurs nous devons leur rendre ce témoignage, qu'ils s'acquittèrent fidèlement de cette noble mission qui intéressait à un si haut point l'avenir et les destinées de la Compagnie. Ceux qui les ont vus de près, qui ont vécu dans leur intimité, peuvent dire quel charme attachant accompagnait leurs récits. La mémoire de ces respectables vieillards était un répertoire d'une richesse inépuisable ; en faisant revivre le passé, ils reflétaient en quelque sorte sur la Congrégation renaissante l'image de la Congrégation telle que saint Vincent l'avait constituée.

Ces souvenirs ne pouvaient manquer de porter leurs fruits ; ils tombaient dans les cœurs comme des germes féconds, d'où devait sortir un jour cet arbre merveilleux

qui étend aujourd'hui ses rameaux sur toutes les parties du monde. En effet, à côté de ces vétérans de l'apostolat, à l'ombre de leurs souvenirs si riches d'enseignements, sous la douce influence de leurs vertus et de leurs exemples, on voyait croître et grandir des rejetons de grande espérance suscités de Dieu pour affermir la Compagnie et entretenir dans son sein une perpétuelle jeunesse; c'était M. Antoine Poussou, dont le nom restera un honneur pour notre Compagnie; c'était M. Jean Aladel, qui prit une part si active dans le relèvement de la Congrégation; c'était M. Jean-Baptiste Etienne, d'impérissable mémoire, que Dieu destinait à être le restaurateur de la Congrégation de la Mission.

Lorsque M. Delaplace arriva à Paris, pour des raisons que tout le monde connaît et qu'il serait oiseux de rappeler ici, c'était M. Poussou qui était à la tête de la Congrégation en qualité de Vicaire général; M. Etienne, dans toute la force de l'âge et dans toute la vigueur de son intelligence, remplissait les importantes fonctions de procureur général; M. Le Go, assistant de la Congrégation, était en même temps directeur du séminaire interne; mais son grand âge ne lui permettant pas de s'acquitter de cette dernière fonction, le directeur de fait était M. Martin Pierre, qui peu d'années auparavant avait succédé au vénérable Perboyre parti pour la Chine.

Il serait intéressant, si le cadre que nous nous sommes tracé le comportait, d'établir un rapprochement entre Saint-Lazare de ce temps-là et Saint-Lazare d'aujourd'hui : un établissement vaste et spacieux a remplacé cette pauvre étable de Bethléem, où la Congrégation devait recevoir une seconde naissance.

Mais nous devons le reconnaître, si la maison était pauvre et si le séminaire ne brillait pas par le nombre, on pouvait s'en consoler par les heureuses dispositions que montraient ceux qui en faisaient partie; M. Delaplace se faisait remarquer parmi les plus vertueux et les plus exemplaires.

M. Forestier, assistant de la Congrégation, a eu l'avantage de faire son séminaire interne avec M. Delaplace; nous sommes heureux de reproduire son appréciation, qui nous paraît caractériser bien exactement le futur missionnaire de la Chine.

« Lorsque je suis entré au séminaire interne, j'y ai trouvé M. Delaplace, et je n'ai pas tardé à apprécier ses qualités vraiment remarquables : caractère franc et loyal, piété solide et éclairée, régularité ne se démentant jamais et s'étendant aux petits détails de la ponctualité, esprit vif et judicieux, amour tendre et généreux pour la vocation, conversations intéressantes et toujours marquées au coin de l'esprit de foi : tels sont les traits qui dès cette époque caractérisaient ce vénéré confrère. Tous les séminaristes le considéraient comme un modèle à imiter, et ils étaient heureux de profiter de l'influence salutaire qu'il exerçait sur eux, à la grande satisfaction de M. le directeur, qui, de son côté, s'attachait à lui montrer une entière confiance. On aimait à entendre ses colloques, où l'on admirait la simplicité de la forme autant que la simplicité du fond. Je me rappelle encore avec édification les ingénieuses applications que je lui ai entendu faire de certains passages de l'Ecriture sainte, aux devoirs du missionnaire, sur le détachement des parents.

« Chargé de donner aux séminaristes des leçons de

lecture, M. Delaplace s'est acquitté de cet office avec intelligence et humilité ; quoiqu'il eût préparé sa classe dans les meilleurs auteurs, il avait une grande défiance de lui-même ; il ne posait pas comme professeur, il se montrait *primus inter pares*.

« M. Delaplace fut ordonné prêtre à la Trinité de 1843, dans l'église Saint-Sulpice, par Mgr Affre, archevêque de Paris ; je n'oublierai jamais l'impression de bonne édification que je ressentis à l'occasion de sa première messe ; sa vertu y apparut dans tout son éclat. De longues heures passées au pied du Saint-Sacrement, dans un profond anéantissement de lui-même devant la majesté infinie de Dieu, semblaient insuffisantes à sa ferveur, pour se préparer à célébrer sa première messe. Au saint autel, son visage enflammé, sa voix émue, son attitude grave et modeste, tout exprimait les sentiments qui débordaient de son cœur embrasé d'amour. En le voyant je n'ai pu m'empêcher de dire en moi-même : Voilà un digne enfant de saint Vincent ; voilà comment je désire monter au saint autel pour la première fois et tous les jours de ma vie.

« L'année qui a suivi son ordination sacerdotale, M. Delaplace a été chargé d'un cours élémentaire de théologie. J'ai eu l'avantage d'être du nombre de ses élèves. Son enseignement se faisait remarquer par la précision de sa doctrine et la clarté des explications. Son dévouement pour se mettre à la portée de toutes les intelligences était vraiment admirable ; ses élèves, tout en profitant de ses leçons, pouvaient à son école se former aussi à la vertu, car il s'attachait à les édifier. »

Nous compléterons cette esquisse par un trait qui fera voir que la piété ne nuit nullement à l'esprit. Pendant

ses années d'épreuves M. Delaplace faillit tomber un jour sous le coup de la réprimande, la seule probablement qu'il eût encourue pendant son séjour à notre maison-mère. La pensée de la Chine ne sortait point de son esprit; souvent, sous l'influence de cette pensée, sa démarche prenait des allures d'une vivacité extraordinaire; on eût dit qu'il ne touchait pas à la terre et que ses pieds avaient des ailes. Or en revenant un jour du parloir, il remontait l'escalier précipitamment pour retourner à sa chambre. Par malheur, arrivé au haut de l'escalier, il se trouve face à face avec M. le Supérieur général. M. Etienne, fronçant le sourcil, s'apprêtait à rappeler notre homme à la gravité; il n'en eut pas le temps : M. Delaplace avait remarqué ce froncement de sourcils; plus prompt que l'éclair, il dit à M. Etienne : « N'est-ce pas, mon Père, que j'escaladerai bien les montagnes de la Chine ? » M. Etienne, qui aimait qu'on sût se tirer d'affaire, lui répondit par ce bon sourire qui lui était familier et continua son chemin.

Si l'attrait et les aptitudes pour les œuvres de la Compagnie sont considérés, et à bon droit, comme une marque de vocation divine, comme le cachet de Dieu dans les âmes qu'il destine à continuer l'œuvre de Jésus-Christ et des apôtres dans la Congrégation de la Mission, nul doute que M. Delaplace n'eût été spécialement choisi de Dieu pour être incorporé à la famille de saint Vincent. Il réunissait, à un degré éminent, toutes les qualités qui constituent le vrai missionnaire; il était à sa place dans une chaire d'humanités ou de théologie, au milieu des pauvres gens des champs ou au sein d'une milice d'élite; c'était un homme complet.

Très goûté de ses élèves comme professeur, il eut

aussi comme prédicateur les succès les plus consolants. Outre l'enseignement de la théologie, il exerçait à Paris un petit ministère à l'hospice des Incurables, dont nous avions alors l'administration spirituelle.

Si disproportionnés que fussent, au point de vue de l'intelligence, le prédicateur et l'auditeur, il sut si bien se mettre à la portée de ces pauvres vieillards, il allait à ces braves gens avec tant de cœur, qu'eux-mêmes allaient à ses sermons comme à une fête; ils étaient avides de l'entendre. La ville d'Auxerre elle-même, quelques années auparavant, avait eu l'occasion d'apprécier le talent oratoire de notre cher confrère. N'étant encore que diacre et professeur au Petit Séminaire, il avait été invité en un jour solennel, à prêcher dans l'église Saint-Pierre devant un auditoire d'élite, il impressionna vivement ses nombreux auditeurs et se fit une réputation d'orateur.

Mais des succès autrement éclatants l'attendaient sur un autre théâtre, où Dieu lui réservait les plus douces consolations que puisse goûter un cœur qui a la passion des âmes. Ses deux années d'épreuves révolues, M. Delaplace avait eu le bonheur de prononcer ses vœux le 10 août 1844, à la messe de M. Etienne, récemment nommé Supérieur général, et, au mois d'octobre suivant, il partait pour la mission de Tours. M. Redon, supérieur de cette maison, interprétant les désirs de son nouveau confrère, et le jugeant suffisamment préparé, le mit à l'œuvre dès son arrivée : il l'envoya prêcher une mission aux jeunes détenus du pénitencier de Fontevrault, au diocèse d'Angers. Le pieux missionnaire accepta avec une véritable explosion de joie ce genre de ministère qui répondait si bien aux aspirations de son zèle.

M. Delaplace aimait les jeunes gens, et surtout il les connaissait bien; il excellait dans l'art de s'emparer de leur cœur. Son expérience lui avait appris ce qu'a de puissance, sur le cœur du jeune homme, une parole franchement et sincèrement amie; il vint donc à ces infortunés en ami et laissa parler son cœur; et les larmes que, dès les premiers jours, il voyait du haut de la chaire couler en abondance, lui disaient éloquemment qu'il avait conquis son auditoire. Sous le charme de cette parole enflammée, les cœurs s'ouvraient aux appels de la divine miséricorde, et la grâce descendait dans ces âmes ulcérées comme une huile bienfaisante qui guérit et console. Pauvres jeunes gens ! c'était la première fois peut-être qu'une parole aussi amie retentissait à leurs oreilles; le triomphe fut complet et le bien immense.

Ce succès fut suivi de bien d'autres; partout où se faisait entendre cette parole sympathique, où l'on sentait vibrer le souffle de Dieu, elle pénétrait profondément; mais nulle part elle ne produisit de plus heureux fruits que dans la ville de Chinon. M. Delaplace était parti pour cette mission le cœur plein d'allégresse; Chinon ! ce mot résonnait joyeusement à son oreille; « quelque chose lui disait que la Chine n'était pas loin. » Il ne se trompait pas; c'est pendant cette mission, la dernière qu'il prêcha dans le diocèse de Tours, qu'il reçut avis de sa destination pour la Chine. A cette nouvelle si ardemment désirée, si impatiemment attendue, sa joie ne connut plus de bornes; elle donna à sa parole des accents d'une véritable éloquence, qui attirèrent toute la ville à ses instructions: et le jour où, du haut de la chaire, il annonça à la pieuse assistance son prochain départ pour la Chine, il se surpassa lui-même. Ayant été amené

à intéresser ses auditeurs à l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, sa parole jaillissait de son cœur comme des traits enflammés qui électrisèrent l'auditoire tout entier; aujourd'hui encore, après plus de quarante ans, on se souvient à Chinon de la mission de M. Delaplace. D'ailleurs la reconnaissance des habitants de Chinon se traduisit autrement que par de stériles applaudissements; à la suite d'une collecte en faveur des missions de la Chine, une dame chrétienne eut la joie de présenter à M. Delaplace une riche offrande pour l'œuvre dont il avait si éloquemment plaidé la cause.

Oh ! que les missionnaires de Tours eussent été heureux de pouvoir conserver au milieu d'eux le confrère béni de Dieu, dont le zèle apostolique produisait d'aussi heureux fruits ! lorsqu'il arrivait au sein d'une population pour y donner la mission, il semblait que la grâce et la miséricorde y arrivaient avec lui. Mais il fallut se résigner et accepter le sacrifice, si dur qu'il fût.

« La séparation, raconte un confrère qui assistait au départ de M. Delaplace, fut des plus émouvantes; en voyant s'éloigner, pour toujours peut-être, ce confrère si aimé, on se reportait instinctivement aux adieux des prêtres de l'Eglise d'Ephèse à l'apôtre saint Paul : *Magnus autem fletus factus est omnium; et procumbentes super collum Pauli, osculabantur eum; dolentes maxime in verbo quod dixerat, quoniam amplius faciem ejus non essent visuri. Et deducebant eum*[1]... « Tous versaient des larmes et l'embrassaient avec tendresse; ils l'accompagnaient pleins de tristesse, parce qu'il leur avait dit : Vous ne me verrez plus. »

(1) Act., xx, 37.

VI

M. DELAPLACE AU HO-NAN

1845-1852

Voyage. — Epreuves et consolations. — Séjour à Macao. — Voyage au Ho-nan. — Sa rencontre avec Mgr Baldus. — Origine et état de ce vicariat. — Travaux apostoliques. — Episode. — Succès malgré mille obstacles. — Portrait du vrai missionnaire en Chine. — Dévouement héroïque. — Habileté a déjouer les ruses des mandarins. — Chapelles bâties. — Œuvre de la Sainte-Enfance. — Persécutions. — Exhortations aux confesseurs de la foi bénies de Dieu. — Elévation à l'épiscopat.

M. Delaplace s'embarqua pour la Chine en compagnie de M. Bernard Peschaud, qui avait manifesté le désir d'aller remplacer son frère Pierre Peschaud, mort, glorieusement, quelques années auparavant, dans les périlleuses missions du Kiang-si. Partis de Bordeaux le 12 juillet 1845, ils n'abordèrent à Macao que le 13 mars 1846. Huit mois en mer, nos vertueux confrères eurent tout le temps de faire bonne provision de patience, en vue des épreuves de toutes sortes qui les attendaient sur ce sol ingrat de la Chine; car, le missionnaire n'y recueille bien souvent, en échange de ses sueurs et de son dévouement, que les ronces et les épines des persécutions. Aussi bien, la divine Providence leur ménagea, pendant la traversée, plus d'une occasion de s'instruire à cette rude et solide école de la patience.

Disons tout de suite que, par leurs manières aimables et leur joyeuse intrépidité en face du danger, ils surent se concilier bien vite les sympathies et exciter l'admiration de tout l'équipage : officiers et matelots n'avaient qu'une seule voix pour rendre hommage à leur vertu; « ils furent proclamés excellents marins. »

A peine installés, nos deux voyageurs commencèrent par régler l'ordre de la journée; ils tracèrent un petit réglement qui devait se rapprocher le plus possible de celui de notre maison-mère. A voir la disposition de la journée, l'enchaînement des exercices et la pieuse fidélité de nos chers confrères à les accomplir aux heures marquées, on eût dit Saint-Lazare faisant voile pour la Chine.

Le chrétien ne saurait vivre sans Dieu; mais c'est lorsque, suspendu sur les abîmes de l'Océan, il vogue au gré des flots, qu'il sent surtout le besoin de Dieu, le besoin de se savoir près de Lui. Que de fois le courage de nos voyageurs fut mis à l'épreuve ! que de dangers où ils virent la mort en face ! mais ils trouvaient dans la prière force et confiance, et, au sortir de l'oraison, ils aimaient à dire avec saint Paul : « Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* » Ils se sentaient entre les mains de Dieu; ils savaient que Dieu commande aux flots et à la tempête; et au milieu de tous les déchaînements de l'Océan en furie, ils étaient aussi calmes que s'ils eussent été tranquillement assis à leur place à la salle d'oraison de Saint-Lazare.

Ils eurent surtout beaucoup à souffrir de cette terrible mousson, si redoutée des marins, et dont les sinistres exploits sont écrits avec des larmes de sang dans les

fastes maritimes ; mais il fallait d'autres épreuves que celles-là pour ébranler la constance de ces deux apôtres à l'âme si bien trempée et qui s'en allaient en Chine avec l'espoir du martyre. M. Delaplace ne fut pas le moins éprouvé dans cette circonstance ; chaque nuit, il était au supplice ; n'ayant qu'un mauvais matelas de très petite largeur et d'un pouce d'épaisseur, posé sur un fond mal uni et raboteux ; après avoir roulé toute la nuit de droite à gauche et de gauche à droite, le lendemain matin il avait les reins si fort endommagés que son linge de corps était tout ensanglanté. Que faisait pendant ce temps-là le courageux missionnaire ? se lamentait-il ? se plaignait-il d'être si durement bercé ? Non : toujours lui-même, il charmait la douleur par son esprit de foi et son intarissable gaieté.

La seule peine à laquelle nos missionnaires se montraient sensibles, c'était de ne pouvoir célébrer chaque jour le saint sacrifice de la messe. Ils furent notamment privés de ce bienfait en un jour où il leur eût été bien doux d'en jouir. Le 15 août approchait ; et ils voulaient qu'en cette solennité, la fête sur le navire fût un digne écho de la fête du ciel. Mais, ô cruelle déception ! le mauvais temps ne leur permit point de célébrer les divins mystères. Le jour de la Nativité, même déception ; mais le Dieu qui éprouve et qui console réservait à ses bons serviteurs des joies on ne peut plus douces pour des cœurs d'apôtres. Le 31 août, vrai jour que le Seigneur a fait, le navire offrait un spectacle qui fit couler bien des larmes : plusieurs matelots avaient le bonheur de faire leur première communion. Dans cette circonstance, c'est M. Delaplace qui paya de sa personne ; laissons-le raconter lui-même cette touchante cérémonie.

« Nous avions préparé de notre mieux à la première communion deux matelots, le cuisinier et un petit mousse. Le grand jour de la première communion sur notre navire fut aussi beau qu'on peut l'espérer en plein Océan. Notre capitaine, toujours excellent, s'est montré dans cette circonstance aussi prévenant que de coutume ; heure, lieu, mode de la cérémonie, tout fut laissé à notre disposition. Nous allons donc nous installer dans la grande chambre : un joli buffet surmonté de deux fenêtres fut la place de l'autel ; deux beaux christs sur toile fermaient les deux fenêtres ; au milieu, le grand christ de la messe surmonté d'une magnifique médaille miraculeuse, etc., etc. Toutes choses ainsi disposées, et l'équipage en grande tenue, nous ouvrîmes la cérémonie par le *Veni Creator,* puis au *Pater* le petit mousse récita les actes de la communion. Ensuite, exhortation, communion, nouvelle exhortation, actes après la communion, consécration à la sainte Vierge et enfin le *Te Deum.* Ah ! la douce matinée ! Avec quelle joie nous avons offert à Notre-Seigneur les prémices de nos travaux ; quelles dispositions de la part de ces bons matelots ! Ils s'imposaient chaque jour mille petits sacrifices pour se préparer à cette grande action ; ils invoquaient le Dieu de leur cœur pour la conversion de leurs camarades ; et Dieu se laissa toucher par ces prières parties de cœurs si purs et si droits ; j'eus la consolation de recevoir la confession du lieutenant et du second, que la cérémonie avait ébranlés jusqu'au fond de l'âme. »

Cependant le navire continuait sa marche, et le 5 novembre nos intrépides navigateurs arrivaient à Batavia, où l'évêque, de nationalité hollandaise, leur offrit de la manière la plus affectueuse l'hospitalité de

son palais épiscopal ! *Ah ! benè benè,* leur dit-il, *domus hæc domus vestra.* Le 2 février suivant, le navire faisait relâche à Manille, où un accueil des plus bienveillants attendait nos chers confrères. Le vicaire général administrateur, le gouverneur, se mirent pour ainsi dire à leurs ordres ; le gérant du consulat se montra pour eux un ami ; en apprenant leur arrivée, l'amiral Cécile, qui était en rade, avec son navire *La Cléopâtre,* vint aussitôt leur faire visite avec les officiers de son bord ; les Augustins, religieux espagnols dont ils avaient accepté l'hospitalité, les traitèrent en frères.

Enfin le 13 mars 1846, après une traversée de huit mois, les deux missionnaires débarquaient heureusement à Macao, où les confrères présents les recevaient à bras ouverts.

Dès le lendemain, M. Delaplace écrivait à M. Etienne, supérieur général, ces lignes où se révèle son cœur d'apôtre : « En vérité, Monsieur et très honoré Père, je ne reviens pas de la faveur insigne que le bon Dieu m'a accordée ; puissé-je, avec sa grâce, correspondre à sa vocation et devenir, par la pratique des vertus de mon état, un ouvrier propre à toute bonne œuvre ! puissé-je ne point vous faire repentir de m'avoir placé à un si beau poste ! Ce dont je puis répondre au moins, c'est que je vous conserverai une reconnaissance égale à la tendresse filiale et au religieux respect que le bon Dieu m'a donnés pour mon Supérieur et Père. »

M. Delaplace dut demeurer une année entière à Macao qui, à cette époque, était le siège de la procure générale de nos missions de Chine, et la résidence du séminaire ; divers motifs l'obligèrent à ce repos forcé. D'abord, la persécution contre les chrétiens et les missionnaires

sévissait avec un redoublement de fureur dans presque toutes les provinces du Céleste-Empire, et il fallait attendre la fin de la crise pour tenter, avec quelque chance de succès, de pénétrer dans l'intérieur. De plus, la santé de notre cher confrère, fortement ébranlée par les fatigues de la traversée, et surtout par la dyssenterie, dont il avait ressenti les premières atteintes lors de son passage à Manille, demandait quelques soins. Mais il est à présumer que si sa santé eût été seule en cause, elle n'eut pas retardé d'un instant son départ pour la mission qui lui était assignée. Arrivé malade à Macao, il en repartit malade, et dut garder plus de deux ans « cette locataire incommode » ; il n'en fut délivré que vers le milieu de 1848. En annonçant sa guérison à M. Etienne, supérieur général, il lui disait sur le ton jovial qui lui était habituel : « Je suis enfin débarrassé de ma dyssenterie ; elle a été si maltraitée, qu'elle est, je crois, partie de colère, et qu'elle ne reviendra plus. »

Ce séjour d'un an, à Macao, lui parut bien long ; toutefois, ce ne fut pas un temps perdu, il en profita pour se rompre aux usages chinois et s'initier à cette langue si difficile, qui a toujours été un des grands obstacles à la diffusion de la foi chrétienne dans le pays ; grâce à son adresse et à son étonnante facilité pour toutes les œuvres de l'esprit, il fit de rapides progrès dans l'une et l'autre parties et, quelques années après, il maniait si bien les bâtonnets et le mandarin, que, pendant un voyage en barque, équipage et passagers, tous païens, le prirent pour un tribunaliste de Nang-tchan, capitale du Kiang-si.

Le plus ardent désir du jeune missionnaire était d'aller arroser de ses sueurs cette terre du Ho-nan et du Hou-pé,

que nos généreux martyrs avaient fécondée de leur sang; cette mission avait été le rêve de toute sa vie, depuis le jour où le ciel lui avait inspiré le désir d'entrer dans la Compagnie; lorsque du haut de la terrasse de notre résidence à Macao, il dirigeait son regard vers ces provinces qui avaient bu le sang des martyrs, il ne pouvait contenir les élans de son cœur; son âme était frémissante au dedans de lui-même; « la terre lui brûlait les pieds. » Aussi ce fut avec de véritables transports de joie qu'il apprit sa destination pour le Ho-nan.

M. Delaplace partit pour cette mission le 12 mars 1847; il avait à traverser les deux provinces du Tché-kiang et du Ngan-hoey; il eût voulu avoir des ailes pour arriver plus tôt au milieu de ces pauvres chrétiens qu'il regardait déjà comme ses chers enfants, mais il dut se résigner à suivre le *chemin de la patience.* « Je cheminais, écrivait-il à un de ses amis, professeur au Grand Séminaire de Saint-Flour, sur un gaillard d'âne qui sentait un peu trop l'honneur qu'il avait de me porter; j'aurais voulu qu'il se prélassât un peu moins et qu'il secondât mieux mon intention de hâter la marche; mais tout compte fait, je lui pardonne; d'autant plus qu'à la fin il se montra de bonne composition, jusqu'à faire 120 lys en un jour. Mais ce que je craignais arriva; au bout de quatre jours mon pauvre âne était *rossé;* je dus louer une barque de païens pour continuer mon voyage; le reste du temps il me fallut jouer des jambes. »

Notre cher confrère avait ordre d'aller rejoindre Mgr Baldus; mais où découvrir la retraite de Sa Grandeur dans cet immense pays? Sans attendre sa jonction avec le vicaire apostolique, à peine a-t-il touché du pied la frontière, qu'il commence sa mission; prêchant, bap-

tisant, mariant, confessant, allant de chrétienté en chrétienté ; bien persuadé que le ciel donnera une heureuse direction à ses pas, et le jettera un jour ou l'autre dans les bras de son vénéré Supérieur. Sa confiance ne fut point trompée ; le 16 juillet 1847, fête de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, il avait le bonheur de rencontrer Mgr Baldus à Kin-kia-kang, département de Nan-yang-fou, et chemin faisant il avait évangélisé le sud du Ho-nan et une grande partie du Hou-pé.

Le vicariat apostolique où notre zélé missionnaire va dépenser le meilleur de sa vie et de ses forces ne date que de l'année 1844. Jusque-là, cette province était visitée de temps à autre, et administrée tant bien que mal, surtout depuis le martyre du vénérable Perboyre, par quelques prêtres chinois appartenant aux provinces voisines ; c'était un vaste corps mutilé dont le Kiang-nan, le Chang-si et le Hou-quouang avaient chacun un morceau ; et les 2,000 chrétiens disséminés dans toute la province ressemblaient à des brebis errantes qui ne savaient en quel bercail se réfugier.

A la demande de la Congrégation de la Propagande, le pape Grégoire XVI mit fin à un état de choses si préjudiciable aux intérêts des âmes ; le 2 mars 1844, il érigea le Ho-nan en vicariat apostolique et en remit l'administration à Mgr Henri Baldus, avec le titre d'évêque *in partibus* de Zoare. Ce vicariat se divisait en cinq districts : Nan-yang-fou, Tchang-té-fou, On-ngnan, Kouang-tchéou et Lou-y-shien ; c'est ce dernier qui échut en partage à M. Delaplace.

Tout était à créer dans ce malheureux pays ; nos confrères ne marchaient qu'à travers des ruines ; et les ruines morales n'étaient point les moins navrantes.

Parmi les chrétiens qui avaient échappé aux dernières persécutions, un grand nombre avaient apostasié ; les autres, revenant à leurs anciennes superstitions, unissaient par une alliance sacrilège les pratiques païennes aux pratiques chrétiennes, et honoraient d'un même culte Dieu et les idoles ; d'autres croupissaient dans une honteuse indifférence, et ne se donnaient pas même la peine de baptiser leurs enfants. Quant aux païens, ils étaient inabordables ; la religion paraissait n'avoir aucune prise sur ces natures qui s'étaient indentifiées avec le vice ; au dire de Mgr Baldus : « de tous les habitants du Céleste-Empire, ce sont ceux du Ho-nan qui sont les moins propres au royaume de Dieu » ; c'est principalement chez eux qu'il faut placer les deux grands mobiles des passions chinoises, l'orgueil et la volupté.

D'œuvres, il n'en existait point ; à part une espèce de pied-à-terre, près de Nan-yang, où Mgr Baldus avait réuni les premiers éléments d'un séminaire, après que celui de Macao eut été licencié, et qui servait de rendez-vous aux missionnaires lorsqu'ils avaient besoin de se concerter dans l'intérêt de leur ministère, il n'y avait rien d'organisé ; et qui pis est, on ne pouvait rien organiser, car partout les mandarins faisaient bonne garde, et la moindre tentative eût suffi pour rallumer le feu de la persécution. Les missionnaires étaient donc réduits à s'en aller isolément et sous un habit de déguisement, de village en village, partout où ils savaient qu'il y avait des chrétiens, pour les ramener aux pratiques religieuses qu'ils avaient lâchement abandonnées.

C'est dans ces conditions que notre vénéré confrère exerça son zèle dans le Ho-nan et dans le nord du Hou-pé ; il s'y dépensa avec une ardeur tout aposto-

lique ; on ne saura jamais ce qu'il y endura de fatigues, d'incommodités, de privations, de souffrances physiques et morales.

Il partit seul, avec son catéchiste qui portait sa chapelle et les autres objets nécessaires à la célébration des divins mystères. Les autres missionnaires emportaient ordinairement leur lit avec eux ; M. Delaplace prenait pour tout bagage son bréviaire, l'Imitation de Notre-Seigneur, une chemise et une paire de bas ; il enveloppait le tout dans son mouchoir et se mettait en route avec ce paquet suspendu à son bras : il pouvait dire avec le philosophe de Priène : *omnia mecum porto :* « Je porte toute ma fortune avec moi ; » quant à son lit, « c'eût été un fardeau inutile, il le trouvait n'importe où, et toujours bien fait ; il laissait ce soin à la divine Providence ».

Laissons-le raconter lui-même quelques épisodes de sa vie apostolique, et nous verrons ce qu'un cœur embrasé de l'amour de Dieu et des âmes peut goûter de joies et de saintes délices, même au milieu des sacrifices les plus répugnants à la nature. Il écrivait à un de ses anciens condisciples, professeur au Grand Séminaire de Saint-Flour :

« Depuis mon arrivée en Chine, je suis à errer dans le Ho-nan et le Hou-pé, recherchant les chrétiens sur des montagnes presque inaccessibles, ou enfoncés dans d'affreux ravins. Cette vie est parfois bien fatigante pour l'esprit, à raison de la variété et de la multiplicité des affaires spirituelles ; bien difficile pour la conscience, dans les cas graves, où l'on n'a personne, quelquefois même pas de livres, à consulter ; bien écrasante pour le corps, soit à cause de la difficulté des voyages, soit par

la privation ou le genre de nourriture, soit à cause des mauvais logements.

« L'hiver dernier, j'allai visiter deux familles chrétiennes à cent quarante lys de Nan-yang-fou, notre résidence ; on m'assigna pour chambre un petit recoin, d'environ quatre pas de profondeur et cinq de largeur. Là nous logions à *quatre ;* savoir : mon catéchiste, un bel âne dans la maturité de l'âge, un petit bœuf déjà bien dégourdi, et le missionnaire. Un seul petit coin restait vacant derrière la porte ; ce fut là que j'entendis les confessions, tourné un peu de côté, et le coude appuyé sur l'auge de l'âne, mon voisin. Cet *animal* semblait choqué de ce que j'empiétais sur son terrain ; et pendant que je confessais, il était toujours à mordiller la queue de mes cheveux, pour m'avertir de retirer mon coude. J'avais cependant pour lui bien des prévenances, car dans les moments libres, je lui remplissais l'auge et d'eau et de paille, pour qu'il s'occupât dans son quartier et me laissât tranquille dans le mien ; mais non, il paraît que ma queue avait pour lui un attrait particulier : *trahit sua quemque...*

« Je suis resté chez ces aimables hôtes un jour et deux nuits ; c'était dans l'octave de l'Épiphanie ; vous devez comprendre combien l'on est heureux alors de méditer sur l'Enfant Jésus dans l'étable. »

Si pénible que pût être pour la délicatesse de notre cher confrère le choix du logement, « il n'eut qu'à se louer d'avoir été confiné dans une écurie, au lieu de loger dans le corps du bâtiment ; la compagnie des animaux valait certainement mieux que la compagnie de tels chrétiens ». Mais grâce à Dieu la visite du missionnaire donna ses fruits ; M. Delaplace avait trouvé la

maison plongée dans tous les désordres; il la rétablit dans toutes les pratiques de notre sainte religion.

Merveilleux effet d'une vocation vraiment divine! tout ce qui, de sa nature, était propre à déconcerter les forces humaines, ne faisait qu'exciter dans ce cœur, si avide de dévouement et de sacrifices, de nouveaux transports d'amour et de reconnaissance pour le bienfait de sa vocation; on croit voir et entendre le grand Apôtre surabondant de joie au milieu de toutes les tribulations : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* On ne peut se défendre d'un sentiment d'attendrissement, aux accents de la joie reconnaissante qu'il ressentait, au souvenir de sa chère vocation. « Quoi qu'il en soit, écrivait-il au même condisciple, sous ces dehors si pénibles et si âpres, que de joies cachées! quel bonheur pur! quelle plénitude de paix! oh! que j'ai à remercier Dieu du bien qui m'est échu! *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* Depuis que je suis au Ho-nan, jamais, jamais, je n'ai pensé à m'ennuyer; jamais je ne me suis surpris à tourner avec regret mes regards vers la France et l'Europe, jamais! Travailler en Chine, mourir en Chine, voilà toute mon ambition. »

L'amour de la vocation accompagnait partout ce saint missionnaire. Dans toutes les situations de son existence, dans tous les périls de son dur apostolat, il était sa force dans les travaux, son soutien dans les épreuves, sa joie dans les persécutions, sa sauvegarde et son bouclier dans l'isolement, son conseiller intime dans les circonstances les plus difficiles et les plus délicates. Rendant compte de sa mission à M. Etienne, supérieur général, il lui écrivait :

« Isolé, perdu dans mon petit coin du Ho-nan, je ne

vous dirai rien du reste de la province, soit parce que Mgr Baldus a dû vous écrire, soit parce que je ne connais que mes montagnes du Tchang-te-fou; mais, grâce à Dieu, je les connais bien. Depuis le mois de décembre 1848, j'ai toujours été là-haut séquestré de toute compagnie de confrères, et sevré presque complètement de toute correspondance, non seulement avec l'Europe, mais encore avec le midi du Ho-nan. Je suis, à l'heure qu'il est, aussi robuste que j'ai jamais été; prêchant tous les jours, baptisant, confessant, dormant peu, voyageant beaucoup, mangeant de mon mieux, *quand je trouve de quoi*. Quant à ma vocation, mon très honoré Père, ne touchons pas cette question, si nous ne voulons pas que cette lettre puisse finir; notre chère vocation, c'est l'idéal du bonheur. »

L'arrivée de M. Delaplace imprima une vive impulsion au mouvement des esprits vers notre sainte religion; l'ardent missionnaire devint bientôt l'âme de cette mission, que la mort de nos généreux martyrs avait laissée sans pasteurs, pendant de si longues années; mais aussi au prix de quelles luttes et de quels travaux! Au début de son apostolat, il pouvait bien dire avec le grand Apôtre : *Ostium enim mihi apertum est magnum et evidens, et adversarii multi :* « Un vaste champ s'ouvre devant moi, et je ne manquerai pas d'ennemis à combattre. »

Ce zèle tout apostolique, qu'alimentait le plus pur amour de Dieu et des âmes, ne pouvait manquer d'être béni du ciel. Notre cher confrère était, selon l'expression de l'Esprit-Saint, un homme puissant en œuvres et en parole, *potens in opere et sermone*. Son ministère dans le Ho-nan eut tout le succès que Dieu donne aux vrais

apôtres, qui ne comptent pour rien la peine et le travail, pourvu qu'à ce prix ils puissent envoyer une âme au ciel; tels étaient les fruits de salut qu'il recueillait dans le district confié à son zèle, que tous nos confrères des autres missions de la Chine en bénissaient le Seigneur.

M. Anouilh écrivait de Péking à notre Maison-Mère en 1848 :

« M. Delaplace fait mission dans le nord du Ho-nan, près des frontières du Tché-ly; ce vénéré confrère fait merveille, tout ce qu'on m'en dit prouve que c'est un véritable apôtre. »

N'écoutant que l'ardeur de sa foi, il se multipliait avec les besoins de ses chers chrétiens; croyant n'avoir rien fait tant qu'il voyait quelque bien à faire, il ne calculait ni avec le danger ni avec la distance, lorsqu'il jugeait que sa présence était nécessaire quelque part; pendant ses cinq années d'apostolat dans le Ho-nan, il n'est pas une chrétienté qui n'ait reçu, avec sa visite, le bienfait de son ministère; il entreprenait des voyages de cent vingt lieues à pied, pour aller rétablir le règne de Dieu là où le démon avait réussi à reprendre son empire : « parcourant les routes que parcoururent nos vénérables martyrs Clet et Perboyre, habitant les chambrettes qu'ils avaient habitées, célébrant sur les mêmes planches sur lesquelles ils avaient célébré. »

Toujours conduit par l'Esprit de Dieu, la grâce et la bénédiction marchaient avec lui; le christianisme semblait refleurir sous ses pas; les chrétientés qu'enveloppaient les ombres de la mort, par suite de l'abandon où elles végétaient si tristement depuis tant d'années, renaissaient à une vie nouvelle. « Bien souvent le

fervent missionnaiere commençait sa mission dans les larmes, toujours il la terminait par des actions de grâces. » Là où il avait trouvé le désordre, l'abomination de la désolation, il laissait l'ordre, le règne de Dieu solidement établi, et la joie du Saint-Esprit dans tous les cœurs. Les chrétiens étaient redevenus ce qu'ils n'auraient jamais dû cesser d'être : « exacts observateurs de la loi du dimanche, scrupuleux sur l'abstinence et le jeûne, prompts à se rendre au premier appel du missionnaire, presque intrépides au milieu des païens, pratiquant ouvertement la religion du ciel. »

Les païens eux-mêmes apportaient au zélé missionnaire leur contingent de joies et de consolations ; des familles entières étaient emportées par ce courant de renouvellement et venaient demander à s'instruire et à apprendre les prières chrétiennes; les catéchumènes surgissaient de toutes parts, sous le souffle de la grâce. A la vue de ce mouvement des esprits et des cœurs vers notre sainte religion, l'âme de ce courageux apôtre était remplie de joie; et le 26 avril 1848, un an après son entrée dans le Ho-nan, il écrivait aux directeurs de la Propagation de la Foi, à Lyon : « Oh ! Messieurs, combien nos cœurs sont consolés, de pouvoir vous apprendre les prodiges que la grâce vient d'opérer au milieu des gentils ! je n'exagère pas en affirmant que depuis l'année dernière, les catéchumènes se sont multipliés sur tous les points de ce vicariat. Plusieurs même ont montré tant d'énergie, étudié la doctrine et les prières avec tant d'ardeur, et observé si fidèlement les moindres préceptes de l'Evangile, qu'ils nous ont, en quelque sorte, emporté d'assaut la grâce du baptême. Une fois chrétiens, ils sont devenus apôtres; l'un d'eux a con-

verti son village presque tout entier; marchand de profession, tout en débitant ses petites marchandises, il parle de la doctrine chrétienne et récite nos prières en plein marché. » En un mot notre pieux confrère assistait, dans sa mission, à un véritable renouvellement; au témoignage de M. Jandard, son ami et collaborateur, le district de M. Delaplace était devenu une chrétienté d'élite ».

Mais comment expliquer ces succès prodigieux? Sans doute, dans cet intrépide apôtre il y avait des dons de la nature, il y avait cette éloquence du cœur qui remuait toutes les fibres de l'âme, il y avait cette parole de feu qui embrasait les cœurs; mais quels fruits de salut peuvent produire les moyens humains, s'ils ne sont pas vivifiés et divinement fécondés par l'onction de la grâce? Un seul mot nous expliquera cette étonnante transformation des esprits et des cœurs. Dans cet homme apostolique, il y avait l'esprit de Dieu; dans cette parole ardente, entraînante, irrésistible, on sentait passer le souffle de Dieu. L'esprit de saint Vincent, qui était l'esprit même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avait reposé sur ce digne missionnaire; M. Delaplace faisait mission à la manière de saint Vincent; il prêchait et évangélisait avec l'esprit et le cœur de saint Vincent; là était le secret des bénédictions qui accompagnaient son ministère apostolique.

« Pour faire le bien, écrivait-il à un de ses confrères de France, il suffit d'avoir quelques connaissances solides en théologie, une certaine maturité de jugement, de la fermeté de caractère pour sa conduite personnelle et et celle des chrétiens, puis *savoir se faire bête de somme.* Voilà tout ce qu'il faut ici. Les talents brillants, le

6

ronflant, le grandiose, embarrassent plus qu'ils ne servent ; j'en ai vu souvent la preuve dans ce pays de Chine. Dans nos missions, les grandes conceptions avortent, et tuent ceux qui les ont enfantées, tandis que les gens à petit bruit font merveille. »

Dans la pensée de ce vertueux missionnaire, tout dans l'œuvre de Dieu devait appartenir à Dieu : le commencement, le milieu et la fin ; toujours fidèle à imiter son bienheureux Père, loin de s'attribuer le bien qui se faisait par son ministère, il avait grand soin d'en laisser tout l'honneur à Dieu. Après avoir exposé l'état prospère de la mission du Ho-nan, dans un rapport officiel, il ajoutait : « D'où viennent ces merveilles ? C'est Dieu seul qui les a faites : nous autres, nous n'y sommes pour rien. En vérité, Messieurs, quand on considère comment s'est formée cette si belle mission, impossible de n'y pas reconnaître le double cachet des œuvres de Dieu, qui choisit ce qui est infirme pour confondre ce qui est fort, et change à son gré les obstacles en moyens. »

Si l'action de cet infatigable ouvrier de l'Évangile n'eût pas été constamment gênée et contrariée par les tracasseries que ne cessaient de lui susciter les mandarins, nul doute qu'il n'eût en peu d'années renouvelé la face du pays et établi le christianisme sur les ruines des vieilles superstitions païennes. Mais que de précautions il dut prendre pour ne point compromettre l'avenir de la mission ni la sécurité de ses chers néophytes !

Depuis 1848, le Ho-nan jouissait d'une paix relative ; la persécution ne sévissait pas ouvertement, parce que les chrétiens évitaient, avec un soin peut-être même exagéré, toute manifestation de nature à déchaîner

contre eux la fureur despotique des mandarins ; mais elle existait à l'état latent, et de temps en temps elle faisait entendre de sourds grondements qui semblaient avertir les chrétiens d'avoir à se bien tenir. Un simple soupçon d'affiliation aux doctrines nouvelles donnait lieu à des comparutions, à des interrogatoires, à des procès sans fin, dont les malheureux accusés ne pouvaient sortir qu'après avoir reçu de mauvais traitements et payé une grosse somme de sapèques ; c'était un feu qui sommeillait sous la cendre ; le plus léger incident pouvait mettre en conflagration la province tout entière.

Dans ces conjonctures délicates et périlleuses, notre cher confrère montra une prudence, une sagesse et une sûreté de jugement qui déconcertèrent les machinations les mieux ourdies et mirent à néant tous les efforts des mandarins. Ils le traquaient comme une bête fauve ; quand ils soupçonnaient sa présence dans une localité, ils l'enserraient dans un cordon de surveillance qui, à leur sens, lui ôtait tout espoir de mettre son salut dans la fuite. Mais ils avaient compté sans son agilité naturelle ; quand ils croyaient le tenir, il leur glissait entre les mains comme une anguille ; la fissure d'un rocher, un pli de terrain, le creux d'un arbre, il ne demandait que cela à la divine Providence pour protéger sa retraite. Véritable Protée, il savait prendre mille formes diverses pour tromper l'ennemi ; quelquefois les mandarins et les gens à leur solde le poursuivaient sous le signalement d'un vendeur d'opium : pendant ce temps, il s'en allait tranquillement d'une chrétienté à l'autre, sous le déguisement d'un marchand fripier, les épaules chargées d'oripeaux.

Que d'aventures nous pourrions relater ici, si les bornes que nous nous sommes tracées nous le permettaient ! En voici une d'un piquant intérêt, dont le récit fit passer un bon moment à nos confrères de Ning-po : M. Delaplace arrive un jour dans une chrétienté pour y donner la mission. Les chrétiens, craignant que sa présence ne leur amenât quelques vexations, faisaient quelques difficultés pour le recevoir. Les chrétiennes, plus intrépides, protestent contre cette lâcheté et se montrent résolues à se défendre. Or, un jour que les hommes étaient occupés à leurs travaux des champs, une troupe de satellites arrivent pour faire perquisition et s'emparer du missionnaire. A leur approche, une escouade de femmes armées de balais s'avancent au-devant d'eux et s'en donnent à cœur-joie sur leur dos ; ce fut un sauve-qui-peut général. Le missionnaire, qui de sa cachette avait commandé le feu, rit de bon cœur de cette petite aventure et n'eut qu'à se louer de ce trait d'audace de sa part.

A ces obstacles provenant de la malice jalouse du démon, il faut encore ajouter ceux qu'offrait la nature. En Europe, on ne se figure pas ce que sont les voyages à l'intérieur de la Chine ; pas de routes, pas de véhicules ; il faut aller à pied, porter ses bagages sur son dos, ou les traîner sur une brouette, par des sentiers impraticables, détrempés par les pluies ; et lorsqu'il se rencontre une rivière ou un fleuve à traverser, c'est sa propre vie qu'il faut risquer. Mais tout cela n'était qu'un jeu pour notre intrépide missionnaire ; sa vie ne comptait pour rien quand il s'agissait du salut des âmes ; il accomplissait de la façon la plus naturelle du monde les plus sublimes dévouements ; on va le voir par le trait suivant.

Après avoir rétabli l'ordre et remis en vigueur l'esprit chrétien dans son district de Lou-y-shien, il avait résolu d'aller restaurer l'ancienne chrétienté de Ou-ngan, à quarante lieues de sa résidence, et qui n'avait pas vu de prêtre depuis bien des années. Il part chargé de paquets renfermant divers objets nécessaires au culte. Arrivé à moitié chemin, il eut à traverser le fleuve Tchang-ho ; « les ponts n'y brillaient que par leur absence ; » pendant l'hiver, les eaux étant peu profondes, on pouvait le traverser en se retroussant jusqu'aux genoux ; mais pendant l'été, il est presque infranchissable ; il coule à pleins bords, et précipite ses flots avec impétuosité, en descendant des montagnes. L'obstacle est sérieux, le danger réel ; mais de l'autre côté du fleuve il y a des âmes qui périssent ; le missionnaire n'hésite pas : il loue moyennant quelques sapèques plusieurs hommes, et « au commandement » tous s'engagent à travers le fleuve, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles ; les uns portent les paquets à bras tendus ; « d'autres portent le missionnaire sur leurs épaules, » et cela pendant un quart d'heure, et au milieu du mugissement des flots. Ah ! les chrétiens pouvaient bien aimer et chérir M. Delaplace comme un sauveur et un père !

Suivons maintenant l'infatigable athlète sur le nouveau théâtre où il vient d'aborder au péril de ses jours.

M. Delaplace faisait le bien lentement, mais solidement ; par « son modeste glanage », sans bruit, sans éclat, il recueillait les âmes une à une, comme le petit glaneur recueille les épis égarés dans le champ ; en avançant pied à pied, il avait à peu près reconquis sur

le démon tout le terrain perdu ; et les chrétientés affermies, restaurées, pouvaient offrir une base solide à l'organisation des œuvres qui devaient assurer la prospérité de cette intéressante mission. Pionnier aussi infatigable qu'intelligent, il avait déblayé le terrain, posé les premières assises ; le moment était venu de construire, Dieu le voulait. L'heure d'organiser s'était fait attendre ; mais fidèle à sa maxime : « Assez tôt, si assez bien », quelle que fût l'ardeur de son zèle, il savait le régler d'après les lois d'une prudence qui ne laissait rien à l'imprévu. Notre cher confrère avait la louable habitude de ne procéder qu'à coup sûr ; il aimait mieux attendre que de risquer ; le désir d'un plus grand bien, qui lui paraissait incertain, ne l'emporta jamais sur le souci de conserver le bien certain et assuré.

C'est donc à Ou-ngan, chrétienté fondée autrefois par nos vénérables martyrs, mais depuis longtemps à peu près délaissée, qu'il résolut d'établir le centre des œuvres qu'il avait en vue. De ce centre, le missionnaire résident pourrait rayonner dans les chrétientés environnantes, pour aller leur porter le bienfait de son ministère ; de leur côté, les chrétiens, à l'approche des grandes fêtes, pourraient accourir de tous les points du district auprès du missionnaire pour s'affermir et s'éclairer dans leur foi.

Dans ce but, il construisit près de Ou-ngan une chapelle et une résidence. Ce premier essai donna des résultats bien faits pour réjouir son cœur d'apôtre et l'encourager à poursuivre la réalisation de ses projets. Ayant fait appel à la générosité des chrétiens, sa voix fut entendue et excita dans cette population, jusque-là indifférente et endormie, un élan de dévouement qui

alla jusqu'à l'enthousiasme. La Providence elle-même sembla vouloir approuver et encourager son œuvre, par une faveur qui fit une profonde impression sur l'esprit des païens. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet à M. Etienne :

« Dans une de mes dernières lettres, je vous parlais de l'espérance que je nourrissais dans mon cœur, de voir bientôt la chrétienté de Ou-ngan tant soit peu restaurée. Un des moyens les plus puissants de restauration était à mes yeux la construction d'une chapelle ; or ladite chapelle est bâtie et mise en bon état. Non seulement nous avons une chapelle ; le missionnaire y trouvera aussi deux petits corps de bâtiments, suffisant provisoirement pour y faire la mission et séjourner, soit en passant, soit pour affaires. J'ai dépensé en tout, soit pour acheter le terrain, soit pour l'acquisition des matériaux, 40 taëls, fruit d'une souscription parmi les chrétiens. Il faut vous dire aussi que pour bâtir, la main-d'œuvre ne m'a pas coûté une sapèque ; vieillards et enfants, jusqu'aux femmes, tout était manœuvre ; j'étais moi-même tour à tour architecte, tailleur de pierres, maçon, menuisier, charpentier, peintre en bâtiments. Qui plus est, il y a des païens qui nous ont donné un solide coup de main, non en passant, mais à la journée et *gratis*. Je vous citerai un noble boutonné du bouton d'or (la plus haute dignité en Chine) qui, pendant un jour et demi, nous a charroyé ses propres pierres, *et sans même boire un coup*.

« Je disais à ces gens-là que le bon Dieu le leur rendrait ; or vous en penserez ce que vous voudrez, mon très honoré Père, mais voici ce qui est arrivé. La récolte de l'année dernière à Ou-ngan a été la première belle

récolte depuis dix-sept ans ; une grêle épouvantable est tombée vers la sixième lune ; tous les alentours ont été ravagés, saccagés ; le seul territoire de Tao-tsim, sur lequel se trouve la chapelle, est resté intact. « Ah ! ia, disaient les païens, c'est le temple de Dieu qui nous protège. » Aussi, lorsque je revins à Tao-tsim, pour les fêtes de l'an chinois, je ne saurais vous dire quel accueil je reçus de toute la population. J'eus la visite d'une foule de païens des environs, qui tous plus ou moins emportèrent quelque chose de la bonne nouvelle. Et maintenant, bon nombre de familles païennes lisent nos livres ; neuf catéchumènes se trouvent déjà très avancés ; un chef de famille, âgé de cinquante-six ans, a reçu le baptême et fait sa première communion le lendemain. A ma première visite, les confessions n'avaient pas dépassé 29 ; à ma deuxième visite, j'en eus 88 ; à la troisième, 92 ; cette fois-ci, j'en compte 110, et le mouvement aurait continué, si d'autres chrétientés n'avaient pas eu besoin de mon ministère. » L'Evangile avait désormais droit de cité dans le Ou-ngan.

Le zélé missionnaire avait trop à cœur d'étendre le règne de Dieu dans ces contrées presque exclusivement païennes, pour s'arrêter en si beau chemin. Cette première construction fut bientôt suivie d'une deuxième. Les dons inspirés par la charité chrétienne sont comme une source divine destinée à produire des fruits divins ; dans cette circonstance, c'est la charité qui imprima le mouvement et mit les maçons à l'œuvre ; mais ajoutons qu'elle trouva dans l'habileté bien connue de notre spirituel confrère une puissante auxiliaire.

Un chrétien du Kouang-té avait fait sept jours de marche pour venir célébrer auprès du missionnaire la

fête de l'Assomption, par une bonne confession et une fervente communion. Or, peu de temps auparavant, la barque de la mission avait amené une caisse renfermant un beau chemin de croix envoyé par la bonne sœur Cailhe, des Missions, un magnifique tableau de la sainte Vierge, don de M. Sturchi, assistant de l'Italie, et un riche reliquaire offert par la famille Mailly. A la vue du chemin de croix, le chrétien ébahi le demande pour son pays. M. Delaplace le lui destinait *in petto,* mais il voulait le lui faire payer. « Tu n'as pas d'église, répond-il au solliciteur, que pourrais-tu faire de ce chemin de croix ? Pas d'église, pas de chemin de croix ! « Eh bien ! Père, réplique le chrétien, dans trois mois le Kouang-té aura une église. » Ainsi dit, ainsi fait. Le 5 décembre suivant, le missionnaire avait la consolation de bénir une jolie chapelle, avec résidence pour le missionnaire. Inutile de dire que le chemin de croix, le tableau de la sainte Vierge et le beau reliquaire furent très solennellement installés dans la nouvelle église.

Mais une œuvre qui s'imposait impérieusement au cœur du pieux missionnaire, était l'œuvre de la Sainte-Enfance. C'était par plusieurs centaines, chaque année, que, dans ses courses apostoliques, il envoyait au ciel les enfants que l'eau sainte avait faits enfants de Dieu ; mais l'œuvre de la Sainte-Enfance, telle qu'elle fonctionne dans certaines provinces plus favorisées, n'existait pas ; « il avait jeté des éléments partout, mais il n'avait rien organisé, ne croyant pas le moment venu. »

C'est encore à Ou-ngan qu'il posa la première pierre de cette admirable institution qui envoie chaque année tant de milliers de petits anges dans le ciel. Dieu, qui

tenait sans doute à bien faire voir que dans les œuvres divines tout doit être de lui, s'était réservé de marquer lui-même le jour et l'heure où cette institution, d'un caractère si chrétien, devait prendre naissance dans le Ho-nan : l'origine de la Sainte-Enfance dans cette province porte visiblement le cachet de Dieu ; la foi toujours en éveil du pieux missionnaire ne pouvait s'y tromper.

Une pauvre veuve assez instruite et bien fervente, après avoir entendu la sainte messe dans un village où M. Delaplace donnait la mission, retournait chez elle à Ou-ngan. Chemin faisant, elle voit des enfants qui paraissaient prendre un plaisir extrême à jeter des pierres dans un grand lac ; soit simple curiosité, soit poussée par l'esprit de Dieu, elle s'approche de l'étang et aperçoit un assez gros objet, qui était le point de mire de toutes les pierres. Quel était cet objet ? Hélas ! on l'a déjà deviné. La pauvre veuve chasse les enfants avec indignation, et, à l'aide d'une grande perche, elle retire de l'eau une petite enfant de trois mois environ, qui avait encore un souffle de vie ; l'eau de l'étang servit pour le baptême ; cinq minutes après, une petite Marie montait au ciel. En entendant ce récit, le fervent missionnaire s'écria : *Digitus Dei est hic !* « le doigt de Dieu est là ! Dieu veut que l'œuvre de la Sainte-Enfance soit organisée dans ce pays. » Et sur le champ il installa la pieuse veuve baptiseuse, moyennant 300 sapèques, ou 1 fr. 50, par mois.

Ce premier essai ayant réussi, il chargea, sur différents points du district, des chrétiens et des chrétiennes de veiller au baptême des petits enfants ; et partout les résultats furent des plus consolants. L'œuvre était com-

mencée ; il ne s'agissait plus que d'en perfectionner le fonctionnement et d'en faire bénéficier la province tout entière. C'est ce qu'il se disposait à exécuter, de concert avec Mgr Baldus, le vicaire apostolique, et M. Jandard, son ami et co-apôtre, lorsqu'un ordre de Mgr Baldus le rappela dans le sud du Ho-nan, pour aller organiser et diriger au Kouang-tcheou une chrétienté naissante qui donnait les plus magnifiques espérances.

Kouang-tcheou, dans la partie sud du Ho-nan, était un pays entièrement païen ; en 1844, il n'avait pas un seul chrétien, et, qui plus est, selon les vues humaines, il ne pouvait pas en avoir de si tôt, étant fort éloigné de toute chrétienté. Or en 1848, il comptait plus de 200 baptisés, 800 catéchumènes déjà bien instruits, et, au dire de ceux qui s'y connaissaient, le temps n'était pas éloigné où l'on en compterait plus de 10,000 ; le christianisme ne s'y prêchait pas à l'oreille, mais sur les toits.

« Ce n'est plus un glanage, écrivait notre vaillant confrère, c'est une moisson à grand coups de faux. Nous ne sommes que d'hier, pourrions-nous dire avec Tertullien, et déjà tout est envahi : les villes, la campagne, les écoles, les tribunaux, les maisons des grands ; nous ne laissons vides que les temples. La ville a son noyau de chrétiens ; à la campagne, pas une montagne où ne soit arborée la croix ; ce sont les lettrés qui ont donné le branle ; ce sont les jeunes bacheliers qui les premiers ont embrassé notre doctrine ; deux fonctionnaires publics ont abandonné le prétoire pour suivre Notre-Seigneur ; deux neveux du mandarin ont embrassé l'ignominie de la croix ; un bonze, un chef de pagode et deux chefs de la secte de la Raison ont vu nos livres et

s'y sont rendus, et ces derniers nous ont promis de nous amener leurs trois cents adeptes.

« Vous dirai-je, maintenant, l'agent tout-puissant qui a été l'instrument de la Providence dans ces nombreuses conversions qui rappellent les temps apostoliques ? ô puissance de la grâce ! ô divine sagesse, comme vous aimez à confondre la sagesse humaine ! L'agent merveilleux dont Dieu a voulu se servir est un manœuvre, un vagabond, un ouvrier tuilier. En allant de village en village, pour chercher de l'ouvrage, il assiste un jour à un exercice de la mission dans le Hou-quouang ; il est touché par la grâce ; de retour dans sa ville natale, il se fait apôtre, et remue de fond en comble la population tout entière. »

Telle est la nouvelle mission qui vient d'être assignée à M. Delaplace ; ce sont de nouveaux travaux, de nouvelles luttes qui l'attendent ; il ne l'ignorait pas ; au premier appel de son supérieur il se hâte de terminer la besogne commencée dans son district, pour se rendre au milieu de ses nouveaux chrétiens.

Mais cette fois, Dieu devait se contenter de la bonne volonté de son fidèle serviteur ; chemin faisant pour se rendre à sa nouvelle destination, il apprend que des événements inattendus venaient de mettre obstacle à un projet qui devait, selon toute apparence, lui donner une riche moisson d'âmes.

Toutefois s'il ne nous est pas donné d'admirer, sur ce nouveau terrain, les exploits de cet infatigable ouvrier évangélique, notre édification n'y perdra rien. En présence de cet interdit, œuvre de la haine jalouse du démon, le cœur de notre intrépide apôtre va se révéler dans tout l'éclat de sa magnanimité.

« Dans une de mes dernières lettres, écrivait-il à un confrère de la maison-mère, je vous annonçais mon prochain départ pour Kouang-tcheou ; outre les ordres de Mgr Baldus, je ressentais un grand attrait pour cette mission, qui, vous le savez, est une mission toute nouvelle, en plein pays païen, où rien ne pouvait manquer : ni les fatigues du corps, ni les préoccupations de l'esprit, ni les dégoûts du cœur, ni les tentations et les vexations du dedans, ni l'abandon des faux frères. Je me figurais donc que j'aurais une belle occasion de souffrir à petit bruit pour les intérêts de notre sainte foi ; et j'espérais me former par là à la vraie vie apostolique ; mais Dieu veut sans doute éprouver mes bons désirs ; me voici arrêté tout court. »

La persécution en effet venait d'éclater dans cette partie du Ho-nan. M. Delaplace n'était plus qu'à quelques journées de marche de Kouang-tcheou, lorsqu'il reçoit une députation qui le supplie, les larmes aux yeux, de ne point pousser plus loin, dans la crainte que son arrivée n'aggrave la situation des néophytes, devenue déjà presque intolérable. Cette démarche, qui lui rappelait « la prière des Géraséniens à Notre-Seigneur », lui causa un vif chagrin ; « mais il aimait mieux mourir mille fois que d'être une cause de ruine spirituelle ou temporelle pour ces malheureux si cruellement éprouvés » ; il céda à leurs prières.

D'ailleurs, en l'absence de toute démarche de la part des néophytes, nous croyons que la charité faisait un devoir à notre cher confrère de ne point exposer ses jours ; sa vie était nécessaire à ses nouveaux chrétiens.

Le moment en effet était critique ; M. Delaplace se

voyait à peu près seul pour tenir tête à l'orage, et faire face aux nécessités présentes. Les autres missionnaires étaient occupés à cent lieues de là, dans le nord du Honan; Mgr Baldus venait de partir pour Ning-po, où l'appelait un ordre supérieur; par suite de ce départ, tout le poids de la responsabilité retombait sur M. Delaplace, qui se trouvait alors au cœur même de la persécution. Il était le seul soutien, le seul espoir de la chrétienté menacée; lui mort, ou simplement prisonnier, c'était l'apostasie en masse.

C'est à Kouang-tcheou qu'éclata la persécution. La cause apparente était le mouvement extraordinaire qui venait de se manifester en faveur de la religion du ciel; mais il faut en aller chercher plus haut la cause réelle: le coup était parti du palais impérial de Péking.

Hien-fong venait de monter sur le trône; et dès la première année de son règne, le jeune empereur, comme don de joyeux avènement, lança un édit secret, par lequel il abrogeait indirectement et sournoisement toutes les concessions accordées jadis à la France. De plus, cet édit, d'une hypocrisie raffinée, contenait tout un plan de persécution, à la façon de Julien l'Apostat, et assez habilement déguisé, pour ne point éveiller les susceptibilités de la diplomatie européenne. L'acte impérial ne devait être connu que des mandarins; mais M. Delaplace, qui connaissait la vertu des sapèques sur le cœur des Chinois, parvint dans la suite à se procurer ce chef-d'œuvre d'hypocrisie; il en donna communication à qui de droit, et par cette manœuvre habile il enraya la persécution.

En attendant, les pauvres néophytes de Kouang-tcheou durent passer par de cruelles épreuves. Le grand-

mandarin, gouverneur du Ho-nan, accueillit cet ordre de persécution avec une grande joie ; et, soit pour se faire l'ami de César, soit pour satisfaire ses vieilles rancunes personnelles, il s'empressa d'envoyer à tous les mandarins, grands et petits, de sa juridiction, une circulaire par laquelle il vouait à l'anathème tous les chrétiens, comme ennemis de l'empire et de la dynastie régnante.

Il n'en fallait pas davantage pour déchaîner la fureur populaire contre les nouveaux convertis. Au premier signal, la chapelle est envahie par une nuée de satellites ; le modeste édifice est pillé, saccagé ; chemin de croix, tableaux, christ, ornements, vases sacrés, livres de prières, tout est enlevé et porté au tribunal pour servir de pièces à conviction. Huit catéchumènes, que l'on regardait comme les principaux instigateurs du mouvement chrétien, sont arrêtés, chargés de chaînes et jetés en prison ; « toute la ville de Kouang-tcheou est mise sens dessus dessous ».

On peut regarder comme une disposition particulière de la divine Providence, que la mission du Kouang-tcheou ait été confiée à M. Delaplace ; nul n'était mieux fait pour empêcher l'étendue du mal et en atténuer la gravité : c'est à ses encouragements d'une rigueur tout apostolique qu'il faut attribuer la ferme constance des confesseurs de la foi dans les cruelles épreuves qu'ils eurent à traverser. Ne pouvant pas partager les souffrances de ses chers néophytes, il voulut du moins se tenir aussi près que possible du théâtre de la persécution, pour soutenir leur courage et les aider, « du fond de sa cachette », à demeurer fermes dans leurs résolutions de mourir plutôt que de renoncer à Jésus-Christ.

Mais la persécution ne devait pas circonscrire son action au seul district de Kouang-tcheou ; elle prit bientôt des proportions énormes ; dès le cinquième jour, tout le Ho-nan était en feu. Des cinq districts que comprenaient cette malheureuse province, quatre étaient bouleversés ; le séminaire de Yan-nang-fou était dispersé ; MM. Jandard, Douling et Pong avaient été obligés de fuir dans les montagnes ; notre confrère M. Song, vieillard de soixante-dix-huit ans et ancien compagnon d'apostolat du vénérable Clet, surpris pendant son sommeil par les satellites, était traîné de prison en prison ; ils cherchaient partout Mgr Baldus pour lui faire subir le même sort, mais heureusement « il était loin de leurs griffes ».

M. Delaplace se trouvait donc désormais absolument seul pour soutenir le choc, et parer à toutes les nécessités. Eloigné de cent lieues de son ancien district qu'il avait quitté, il était dans des angoisses mortelles au sujet de ses chers chrétiens de Lou-y-shien, prêt à sacrifier mille fois sa vie pour les conserver à Jésus-Christ.

Il lançait dans toutes les directions des lettres aux confesseurs de la foi, les consolant, les encourageant, leur rappelant le *Beati qui persecutionem patiuntur...*, le *Momentaneum et leve tribulationis...*, le *Confitebor coram Patre meo.* « Dieu veuille, écrivait-il à notre très honoré Père Etienne, bénir ces pauvres lettres, afin qu'elles portent avec elles instruction, consolation, paix du cœur ! Une pensée me vient souvent, continue-t-il : lorsque j'étais élève du Petit Séminaire d'Auxerre, j'étais fou de saint Cyprien ; serait-ce que Dieu me destinait déjà à consoler des confesseurs de la foi, et qu'il me faisait faire dès lors mon apprentissage ? De fait

voilà trois ans que je vis au milieu de chrétiens opprimés, et je ne puis prévoir quand finiront ces épreuves. »

Cependant les nouvelles qui lui arrivaient de Kouang-tcheou lui déchiraient le cœur ; tous les mauvais traitements dont on accablait ses chers néophytes produisaient dans son âme un bien douloureux contre-coup ; « une seule chose aurait pu le consoler, c'eût été d'être enchaîné avec ces généreux confesseurs pour partager leurs tourments. » Il accusait Mgr Baldus de l'avoir privé de la gloire du martyre ; « Mgr Baldus, écrivait-il, m'avait donné ordre de me rendre à Kouang-tcheou vers la 8e lune, que ne m'a-t-on envoyé pour la 5e, j'aurais été sous la griffe des satellites et peut-être y aurais-je trouvé mon compte, avec un mandarin ou fou, ou furieux. »

Ce mandarin, en effet, se conduisait « comme un vrai Lucifer, envers les confesseurs de la foi » ; son grand désir était de les faire apostasier ; promesses, menaces, soufflets, bastonnades, interrogatoires, supplices de toute sorte, rien ne fut épargné. On les traînait malgré eux sur la croix pour les obliger à la fouler ; mais encouragés, soutenus et rendus forts pour le combat, par les chaleureuses exhortations que, du fond de sa retraite, le missionnaire leur faisait parvenir clandestinement, comme un pain de vie qui les transformait en de véritables athlètes, tous demeurèrent constants dans leur foi. A tous les interrogatoires, à tous les supplices qu'on leur faisait endurer, ils ne répondaient que par cette seule parole : « Plutôt mourir mille fois que d'obéir au mandarin ! » Spectacle vraiment admirable et qui fait bien voir la puissance de la grâce ! dans un pays où la pusillanimité et l'inconstance forment comme le fond

des caractères, le pieux missionnaire n'eut pas une seule défection ni une seule apostasie à déplorer. Oh ! que son cœur était consolé, en apprenant la fermeté et la constance de ses chers néophytes !

Mais parmi ces généreux confesseurs, il en est un qui, par son courage indomptable et les saintes audaces de sa foi, a fait l'admiration de la population tout entière ; les païens eux-mêmes ont cru remarquer en lui une vertu divine. C'était un brave jeune homme de vingt-et-un ans, nommé Yung-chun. Ayant entendu parler de la religion nouvelle, il avait fait quatre-vingt lieues à pied, pour venir s'instruire auprès de nos confrères de Nan-yang-fou ; il en était reparti baptisé ; de retour dans son pays, il se fit apôtre et dirigea tout le mouvement ; et c'est à sa prière que Mgr Baldus avait député M. Delaplace dans cette contrée.

Pour le punir de cette démarche auprès « du grand chef des chrétiens », et aussi dans l'espoir de lui arracher une apostasie, qui eût été le signal d'une défection générale parmi les catéchumènes, le mandarin épuisa toute sa rage contre lui.

D'abord il le fit passer par le pong, supplice horrible qui consiste dans l'écartèlement par le crucifiement ; et il le laissa un jour entier suspendu à cet instrument de supplice ; mais loin de se plaindre, le confesseur bravait avec mépris son bourreau et se riait de ses fureurs insensées : « Fais-moi hacher par petits morceaux, lui disait-il, pour voir si j'abandonnerai ma foi. »

Détaché du pong, le malheureux reçoit quarante coups de rotin, pour n'avoir pas voulu fouler aux pieds la croix ; puis il est jeté en prison, où pendant vingt jours on épuise sur lui tous les genres de tortures que

l'enfer peut inventer. Enfin, voyant qu'il ne pouvait rien obtenir de « cet obstiné », le mandarin le fait frapper quarante fois du grand rotin, dont le premier coup mettait les os à découvert ; après quoi le malheureux est emporté chez lui, n'ayant plus qu'un souffle de vie.

Mais Dieu était avec ce généreux confesseur, le fortifiant par l'onction de sa grâce ; et il récompensa son courage par une faveur qui produisit une vive impression sur l'esprit des païens et affermit pour toujours les néophytes dans leur croyance. Le pauvre Yang-chun avait été transporté chez lui inanimé, les membres brisés et disloqués, le corps réduit à l'état de victime écorchée ; sept jours après, au grand étonnement de tout le monde, il avait repris son travail accoutumé, aussi fort qu'auparavant, sans aucune souffrance dans les membres et ne portant pas trace de blessures sur son corps. Il est à remarquer que le vénérable Perboyre avait été l'objet du même prodige pendant son douloureux martyre. C'est la promesse de Notre-Seigneur, recevant un commencement d'accomplissement dès ici-bas : *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.*

Mais si consolantes que fussent, pour M. Delaplace, les dispositions vraiment héroïques de ses chers néophytes, son cœur de père souffrait de les savoir dans les tourments ; il entreprit, coûte que coûte, d'obtenir soit leur élargissement, soit un adoucissement à leurs peines. D'abord, moyennant quelques sapèques, il obtint des gardiens de la prison que les confessurs fussent traités avec plus d'humanité ; puis étant parvenu, « toujours par la vertu des sapèques », à gagner le chef des satellites, l'ordre se rétablit peu à peu à Kouang-

tcheou, plus tard les prisonniers furent mis en liberté et la persécution devint moins violente.

Le courageux missionnaire profita de cette accalmie pour voler au secours des chrétientés du Nord que la persécution continuait de décimer sans merci ; il tremblait pour ses chers chrétiens de Lou-y-shien, « ils étaient son poids et sa douleur » ; mais Dieu réservait à son bon et fidèle serviteur une joie bien inattendue ; arrivé dans le Nord, il apprend à sa grande stupéfaction, que sa chrétienté seule est restée intacte au milieu de tous les autres districts bouleversés et décimés par la persécution.

« Cette préservation, écrivait-il, est un fait vraiment providentiel, car de tous les endroits du Ho-nan, Lou-y est le moins favorable pour se soustraire aux recherches des persécuteurs : pays de plaines sans fin, pas un trou, pas une fissure de rocher, pas un pli de terrain pour se cacher. Nos chrétiens sont de braves gens si vous le voulez, mais dans ce pays, pas un homme de ressources, je n'en connais pas un capable de conduire une affaire délicate, d'épier avec sagacité les nouvelles ou de ménager des intelligences dans les tribunaux. »

Mais plus les ressources humaines faisaient défaut, plus M. Delaplace était joyeux, « parce qu'il était plus fondé à compter sur les ressources d'en-haut ». Sentinelle vigilante, il ne voulait pas tenter la Providence, mais il ne comptait que sur Dieu.

« Son principal rempart, c'était la Tour de David ; ses défenseurs les bons anges. Chaque matin avant la messe, chrétiens et chrétiennes chantaient de plein cœur les litanies de la sainte Vierge et les invocations aux saints anges pour obtenir la protection du Ciel. »

Si la chrétienté de Lou-y fut épargnée, il n'en fut pas de même des autres districts du Nord ; ils éprouvèrent un vrai désastre. « Quel grabuge ! mais quel grabuge ! écrivait-il à la Maison-Mère ; j'écrirais toute la nuit, et encore trois autres nuits, que je n'aurais pas fini : tout est bouleversé, *excepté nos cœurs,* Dieu merci ! Toutefois, dans notre immense malheur, nous devons bénir la divine Providence qui nous a protégés visiblement. MM. Jandard, Douling et Pong, prévenus à temps, ont pu se sauver ; les satellites conduits par un Judas espéraient prendre Mgr Baldus, mais tandis qu'ils le cherchaient à Nan-yang-fou, il était déjà arrivé à Ning-po. Le Père Song est toujours détenu dans les prisons du Fou ; mais je suis parvenu à lui procurer des secours, car on lui avait tout enlevé, me dit le commissionnaire chinois ; on ne lui avait rien laissé, *pas même sa pipe.* Moi-même je devais être pris trois fois, j'allais dans l'abîme sans le savoir, et trois fois j'en ai été retiré par Celui qui est le protecteur de notre vie. Mais la persécution n'a pas dit son dernier mot, et si nous n'étions pas indignes d'être associés aux chœurs des martyrs, nous pourrions bien un jour filer à la suite de la belle promenade qu'ils font là-haut. »

Comme on le voit, en dépit des circonstances périlleuses où il se trouvait, notre vaillant confrère n'avait rien perdu de sa gaieté naturelle ; dans ce cœur d'apôtre la joie et la confiance en Dieu semblaient grandir avec le danger. « Il est possible, écrivait-il à M. le Supérieur général, que vous ayez bientôt d'autres noms à écrire à la suite des Clet et des Perboyre ; ce sera une grande douleur pour votre cœur de père ; mais ce sera aussi, je l'espère, un puissant encouragement pour nos

jeunes confrères, qui se sentent de l'attrait pour nos missions. Dieu nous éprouve, c'est qu'il nous aime ; s'il demande notre sang, c'est qu'il veut que le Ho-nan lui donne une abondante moisson de chrétiens. Coulent nos larmes, coule notre sang, d'autres de nos frères en recueilleront les fruits ! Et quoi qu'il arrive, nous appellerons toujours Dieu notre Père, et le meilleur des Pères : *Nemo tam pater,* c'est mon oraison jaculatoire de tous les instants. »

Dans ces sentiments d'un caractère si élevé, on sent une âme forte, une âme habituée à dominer les événements de toute la hauteur de sa foi ; et cette force d'âme, le vaillant missionnaire savait la faire passer dans le cœur de ses chrétiens ; de ces timides néophytes, il avait fait autant de héros prêts à tout souffrir plutôt que de renoncer à leur foi. Ils se montraient forts et courageux parce qu'ils se sentaient dans de bonnes mains ; ils montrèrent une constance inébranlable parce que celui qui les avait engendrés à la vie de la grâce et qu'ils appelaient « leur bon père », avait imprimé la foi dans leur âme en traits vigoureux et ineffaçables. Dans cette partie du Ho-nan comme dans le Sud, partout où l'influence de l'intrépide apôtre se faisait sentir, les chrétiens firent bonne contenance ; à l'exception du Judas dont il est question plus haut, aucune défection ne vint attrister le cœur du pieux missionnaire ; plus d'une fois il versa des larmes, mais c'étaient des larmes de joie et d'attendrissement, au récit des traits de courage héroïque, dont plusieurs chrétiens avaient donné l'exemple.

Cependant la persécution touchait à sa fin, et Dieu voulut qu'elle tournât à la honte de ceux qui l'avaient

conduite avec tant de férocité. La plupart des mandarins qui s'étaient fait remarquer par leur rage contre les chrétiens périrent l'année même, d'une façon plus ou moins tragique ; quant à ceux qui survécurent à leur œuvre de haine stupide, les uns furent disgraciés, les autres destitués ; tous se virent l'objet du mépris et des huées de ceux qu'ils avaient exploités, en abusant indignement de leur crédulité.

Cette crise, qui selon les apparences humaines devait anéantir les chrétientés du Ho-nan, leur communiqua au contraire une vigueur nouvelle. Pendant les tempêtes, les arbres tourmentés et agités par le vent jettent dans la terre de plus profondes racines ; par ce vent de persécution que l'enfer vient de déchaîner sur la mission du Ho-nan, les âmes se sont affermies dans leur croyance ; les caractères ont pris une trempe plus virile ; solidement enracinés dans leur foi, ces chrétiens sauront dans l'occasion se montrer sans peur et sans reproche.

Cependant, M. Delaplace, à qui la chrétienté du Ho-nan devait en grande partie son relèvement et sa solidité dans la foi, était à la veille, sans s'en douter, d'aller porter l'ardeur de son zèle sur un autre théâtre ; mais en quittant le Ho-nan, il ne s'en allait pas tout entier : il y laissait une mémoire vénérée et un nom qui restera, pour les générations futures, synonyme du plus pur dévouement.

Au mois d'avril 1851, M. Poussou, premier assistant de la Congrégation de la Mission, arrivait à Ning-po, dans le Tché-Kiang, en qualité de commissaire extraordinaire, dans le but de se rendre un compte exact des besoins des missions de la Chine. Il avait convoqué à

cet effet tous les chefs de mission. Mgr Baldus, alors vicaire apostolique du Ho-nan, ayant témoigné quelque répugnance à entreprendre ce long et pénible voyage, à cause de ses infirmités, M. Poussou écrivit à M. Delaplace, lui mandant « expressément » de lui faire part de ses vues sur l'organisation des missions de la Chine. Celui-ci, en réponse à cet ordre formel, rédigea un rapport qui embrassait tous les besoins, tant généraux que particuliers, de nos missions dans le Céleste-Empire. Ce rapport, d'une netteté de vues remarquable, et empreint d'une vigueur apostolique, révélait tout à la fois un esprit organisateur et judicieux, et un cœur profondément dévoué aux intérêts de la Compagnie. Il fit une grande impression sur l'assemblée que présidait M. Poussou, et nous croyons savoir que ce travail servit de base à l'organisation actuelle des missions de la Chine.

Or, le Kiang-si venait de perdre son vénérable vicaire apostolique, Mgr Laribe, mort victime de son zèle à Ou-tchen, le 20 juillet 1850 ; notre confrère, M. Jandard, qui avait été désigné par la Propagande pour le remplacer, ayant refusé le fardeau, M. Delaplace fut proposé au cardinal préfet de la Propagande, pour le poste de vicaire apostolique du Kiang-si. Son récent rapport sur les missions de la Chine, rédigé d'une main si sûre, et frappé au coin d'une expérience consommée et d'une connaissance approfondie de nos missions dans ce pays, le désignait naturellement pour cette haute fonction. La Congrégation de la Propagande le nomma vicaire apostolique du Kiang-si, avec le titre d'évêque d'Andrinople, *in partibus infidelium.*

VII

Mgr DELAPLACE AU KIANG-SI

1852-1854

Sacre de Mgr Delaplace. — Voyage au Kiang-si; difficultés et dangers où apparaît l'action de la Providence. — Arrivée au Kiang-si; cordiale réception. — Réforme du séminaire. — Succès en mission. — Dévouement à la Sainte-Enfance. — Zèle pour l'instruction des confrères chinois. — Translation au Tché-kiang. — Arrivée à Ning-po.

Mgr Delaplace reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Baldus, le 25 juillet 1852, en la fête de Saint-Jacques le Majeur, à Fong-kiao, chrétienté de Lou-y-shien, département du Kouey-le-fou dans le Honan. La cérémonie revêtit pour la circonstance un caractère de simplicité tout apostolique, qui dut être singulièrement agréable au cœur du nouvel élu; elle répondait de tout point à ses goûts et à ses attraits pour la sainte pauvreté qui fut toujours, et dans toutes les situations de sa vie, sa fidèle compagne.

La consécration d'un évêque, d'un caractère déjà si grandiose par elle-même, à cause du sens élevé et mystérieux qu'elle représente, emprunte encore pour l'ordinaire aux pompes extérieures qui en sont l'ornement un surcroît d'exploit et de splendeur; ici, au contraire, elle semble emprunter à l'absence de toute pompe extérieure comme un cachet de grandeur surnaturelle qui en rehausse l'austère majesté.

La persécution étant à peine apaisée, Monseigneur interdit absolument toute manifestation qui aurait eu quelque retentissement; tout se passa à huis clos, sans bruit, sans éclat, dans le plus strict incognito : pour décors, la sainte pauvreté; pour évêques assistants, deux simples prêtres, MM. André Jandard et Jacques Tcheou, ses confrères; pour témoins et spectateurs, Dieu et les anges; pour église, une petite chapelle de paille, dans un humble village caché dans une gorge de montagnes : c'étaient Béthléem et les Catacombes se donnant la main sur la tête de cet élu du Seigneur.

L'ambition, on peut le croire, n'eut aucune part dans l'élévation de notre pieux confrère à la dignité épiscopale; « l'obéissance seule put le décider à accepter ce lourd fardeau »; on peut ajouter foi à sa parole. Comme ces saints évêques d'autrefois qu'il fallait arracher par violence à leur retraite, et traîner malgré eux au pied des autels pour y recevoir l'onction sainte, Mgr Delaplace se laissa ordonner, en faisant violence à tous les sentiments de son cœur. A un de nos confrères, qui avait été son professeur au Grand Séminaire de Sens, et qui le félicitait de sa nouvelle dignité, il fit cette réponse, où l'on ne sait lequel le plus admirer de sa profonde humilité ou de son esprit d'abnégation :

« ..... En haut de votre lettre, lui dit-il, je trouve un *Monseigneur* qui sonne douloureusement à l'oreille de mon cœur. Que je regrette de n'être plus ce que j'étais, et ce que vous êtes! Je suis honteux de paraître devant vous, je n'ose plus me présenter à mes confrères; parfois même, je n'ose plus me tenir devant Dieu. Oh! si je pouvais mourir simple frère coadjuteur! Pourquoi suis-je prêtre? pourquoi suis-je...? je n'ose plus pronon-

cer ce mot. Mais M. le Supérieur général m'a écrit en tel style, les circonstances d'ailleurs étaient si graves ; de la Chine, c'était à qui me presserait d'accepter ; bref, je me suis laissé faire en renonçant à mes affections et à mon jugement. »

Mais si la dignité et l'honneur de l'épiscopat effrayaient sa modestie, il se rassurait, en considérant les travaux et les fatigues qui en sont l'apanage nécessaire ; tout en répudiant l'honneur, il acceptait le fardeau de grand cœur. « Je sais, poursuit-il, pourquoi je vais au Kiang-si ; on y a de quoi travailler, on meurt vite ; voilà de quoi fixer mon choix. En attendant que je meure, vivons de telle sorte que saint Vincent me pardonne le caractère épiscopal. C'est ma résolution. On nous annonce, pour un avenir prochain, une persécution à feu et à sang ; dans ce cas il fait bon d'être évêque : on est au premier rang de la milice. C'est ma consolation. »

Si impatient que fût le nouvel évêque de se rendre à son poste pour se prodiguer à ses nouveaux enfants, force lui fut de demeurer un mois encore dans le Honan, les pluies, les inondations ne lui permettant pas de se mettre en route.

Sacré le 25 juillet, il ne put partir que le 31 août suivant.

Mais quel voyage ! Quelles fatigues inouïes ! Qu'il lui fallut de courage et d'intrépidité, pour affronter et les obstacles presque insurmontables, et les dangers de toutes sortes qui se rencontrèrent sur son chemin ! De l'aveu du vaillant missionnaire, c'est le voyage le plus fatigant et le plus périlleux qu'il eût jamais fait pendant sa vie apostolique. On ne comprend pas qu'il ne soit pas

mort en route : son salut, à travers tant de périls, ne peut s'expliquer que par une protection toute spéciale de la divine Providence. Dieu, qui avait de grands desseins sur cet homme de sa droite, l'avait confié à la garde de ses anges, pour le diriger dans toutes ses voies : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.* A un obstacle pénible, succède aussitôt un obstacle encore plus pénible ; d'un danger, il tombe dans un autre : péril à travers des marais sans fond ; péril à travers des plaines transformées par les pluies en des lacs immenses ; péril du côté des rebelles, qui infestent le pays ; péril du côté des espions impériaux, non moins dangereux que les rebelles eux-mêmes ; et partout le secours d'en haut arrive à point nommé, pour le délivrer du danger. Il a raconté lui-même, dans une lettre à son frère Auguste, toutes les péripéties de ce voyage mémorable du Ho-nan au Kiang-si ; nous ne pouvons résister au plaisir de la citer en entier ; on ne la lira pas sans attendrissement ; elle est d'un puissant intérêt.

« Je me mis en route, pour le Kiang-si, le 31 août ; mon voyage a duré vingt-trois jours : à savoir, dix jours en barque sur le fleuve Bleu, onze jours à pied, et deux jours nu-pieds ; tout cela pour franchir un espace de cent soixante lieues. Un Européen qui n'est pas sorti de l'Europe ne peut se faire une idée des chemins chinois, surtout après les pluies d'été. Bien qu'au mois de septembre, nous avons presque continuellement marché dans l'eau et la boue : le premier jour, nous fîmes près de cinq lieues ; le second jour, deux lieues et demie, ainsi de suite.

« Veux-tu, mon cher Auguste, que j'entre dans quel-

ques détails ? Eh bien ! nous étions quatre, savoir : mes deux courriers, un homme qui poussait la brouette chargée de bagages, et moi. Lorsque nous rencontrions quelque bout de chemin sec, cela roulait encore assez bien ; mais arrivions-nous aux terres défoncées et inondées, quelle misère ! D'abord, il fallait sonder le terrain pour connaître la profondeur de l'eau et de la boue ; je faisais ordinairement cette besogne moi-même, assisté de mon second courrier, pendant que les deux autres individus gardaient le butin. Le pays exploré, on déficelait la brouette ; chacun hissait un paquet sur ses épaules et on allait le déposer sur le premier point de terre culminant. Juge de la lenteur et de la fatigue de ces opérations ; c'est ainsi que nous avancions tout doucement, au péril de nos jours. Malgré cela nos santés se sont conservées toujours robustes. Il faut vraiment reconnaître l'action de la Providence qui nous conduisait pas à pas, et nous assistait comme miraculeusement à l'heure du plus grand abandon. Je me rappelle un matin, au lever du soleil, nous trouvâmes devant nous une plaine complètement inondée ; à droite et à gauche, pas à choisir, c'était toujours de l'eau. Il ne s'agissait que de savoir quels endroits étaient les moins profonds ; je me détrousse selon la règle, et j'entre dans le bassin avec un second courrier. Une centaine de pas, tout alla bien ; un peu plus loin, voici trois pieds, trois pieds et demi, l'eau est froide, le vent du nord se lève. Nous gagnons un petit tertre qui surgissait à dix pas. Je reste là, de planton, tandis que mon courrier s'en retourne porter, aux deux autres gardiens de la brouette, des nouvelles de la route. Je t'avoue, mon cher, qu'à ce moment-là je n'étais pas *faraud;* trempé comme un

canard, grelottant de froid, je commençai par bien m'accroupir, presque à la manière des hérissons, puis je me passai sur le dos et par les bras, en guise de veste, une vieille culotte qu'un pauvre n'aurait pas voulu ramasser. En cet état j'attendais que mes gens opérassent leur transit ; et comme je me voyais dans un péril extrême, je rassemblai ce qu'il me restait de forces, pour chanter le *Salve Regina ;* car la sainte Vierge est partout notre consolation et l'allègement de toutes nos tristesses. O joie ! ô merveille ! justement voici une barque qui nous a aperçus, je ne sais comment ; car il n'y a pas de barques d'ordinaire dans ce pays-là. Les païens de cette barque nous proposent de nous porter à une demi-lieue de là, pour la somme de soixante-quinze sapèques, ou six sous environ. Juge si nous avons remercié notre bonne Mère, de cette tendre attention pour ses enfants malheureux.

« Sortis de la barque, nous eûmes assez bonne route jusque vers deux heures de l'après-midi ; à cette heure-là, nous voici en présence d'un bourbier sans fin : boue profonde, boue gluante, espèce de terre glaise ; comment pousser la brouette, même une brouette vide ? et la nôtre traînait environ cent soixante livres. Nous nous attelons tous les trois, et, en avant la brouette ! Nous tirons, nous suons et la brouette n'avance pas. Pour comble de malheur, le tonnerre gronde depuis midi ; l'orage parti du nord-est nous gagne petit à petit ; la pluie sur le dos, les jambes dans la boue, une brouette qui n'avance pas de six pouces à chaque secousse : ah ! la jolie position ! Heureusement que c'est pour le bon Dieu. Bref, mon cher Auguste, nous mîmes deux heures pour faire un demi-quart de lieue.

« Néanmoins, au milieu de tous ces contre-temps, je n'ai cessé d'être gai, solide et heureux. Tu vois, mon cher Auguste, que pour être évêque en Chine, je n'en suis pas plus brillant. Monseigneur l'évêque patrouille dans la boue comme un chiffonnier; monseigneur l'évêque tire sur la corde comme un matelot; monseigneur l'évêque court nu-pieds ou marche avec des bas sans semelles. Voilà comme j'entends être évêque, et voilà pourquoi j'ai accepté d'être évêque. »

Pendant ce voyage, Dieu le conduisit par la main, à travers mille dangers, dont la seule pensée, « dix ans après, le faisait trembler. » C'était Dieu lui-même qui lui avait tracé son itinéraire, ainsi qu'il le racontait à M. le Supérieur général :

« Vous savez, mon très honoré Père, que mon intention était de passer par Ou-tchang-fou, capitale du Hou-pé : j'avais beaucoup de choses à confier à la tombe de nos généreux martyrs; mais je n'ai pu suivre mon premier plan; et voyez comme le bon Dieu m'a bien dirigé, en me faisant passer, malgré moi, par de petits chemins déserts, à douze lieues de cette ville. A cette époque, Ou-tchang-fou était infesté de mandarins, de satellites, de rebelles, d'espions, de pillards; si Dieu n'avait pas changé mon itinéraire, je tombais au milieu de tous ces diables sortis de l'enfer; ah! qu'il fait bon de loger à l'enseigne de la Providence! »

Et comme si Dieu eût voulu que le vénéré vicaire apostolique ne conservât aucun doute sur la protection toute providentielle dont il était l'objet, il couronna cette série de bienfaits par un acte de préservation où il était impossible de méconnaître l'intervention divine. Mgr Delaplace n'était plus qu'à quelques lieues de sa

résidence, lorsqu'il courut un péril extrême. Il voyageait en barque sur le fleuve Bleu ; arrivé à Nan-chang, capitale du Kiang-si, cinq mandarins, aidés d'une nuée de satellites, exploraient la ville domiciliairement, visitant minutieusement et les maisons et les barques. Seul, sur une barque païenne, au beau milieu d'un fleuve, le pauvre missionnaire ne voyait plus de salut qu'en Dieu. La visite des barques commence ; il se recommande à son bon ange : toutes les barques sont visitées, excepté la sienne. Il était sauvé !

Ah ! il avait bien souffert, pendant ce rude voyage, mais lorsqu'il repassait dans son esprit les conduites de Dieu sur lui, il oubliait toutes ses fatigues et toutes ses souffrances ; et assuré désormais qu'il peut compter sur Dieu, « à la prochaine rencontre, il se mettra encore en route, quand il le faudra, et il dira toujours avec confiance : *Dominus regit me et nihil mihi deerit :* « C'est le Seigneur qui me conduit, et son secours ne me fera point défaut. »

Mgr Delaplace n'attendit point d'être arrivé à sa résidence pour commencer sa mission. Parvenu aux premières limites de son vicariat, le corps exténué, les membres brisés, à la suite des fatigues inouïes qu'il venait d'essuyer, un peu de repos lui eût été bien nécessaire. Mais « le repos ne trouva jamais place dans aucun des programmes » de cet infatigable ouvrier évangélique. En posant le pied sur cette terre du Kiang-si, à laquelle il apportait « tout son dévouement, tout son cœur, et même tout son sang, si Dieu l'ordonnait, il sentit qu'il ne s'appartenait plus ». La première chrétienté qu'il rencontre n'avait pas vu le prêtre depuis dix-sept mois ; « il ne sera pas dit qu'un évêque aura

préféré son repos et ses aises au salut des âmes ; il se met de suite à confesser les malades et les vieillards, à confirmer les enfants moribonds, à faire observer tous les petits réglements concernant l'œuvre de la Sainte-Enfance, et à stimuler le zèle des baptiseurs et des baptiseuses. »

Ce travail terminé, il s'embarque sur le fleuve Bleu, comme nous venons de le dire, et il s'achemine vers sa résidence, « la tête pleine de pensées ». Ces pensées, il est facile de les deviner : « dès son arrivée, les missionnaires présents feront la retraite tous ensemble ; on se distribuera les districts où chacun s'en ira travailler ; et puis, vive le travail ! »

Animé de ces généreuses résolutions, Mgr Delaplace arrivait, le 24 septembre 1852, à notre séminaire de San-kio, dans le Chuy-tcheou-fou ; quatre confrères s'y trouvaient réunis : MM. Anot, Ly, Yeou et Lu. La réception fut des plus cordiales, mais sans aucune démonstration extérieure, pour ne point attirer l'attention des mandarins.

Le nouveau prélat eut la bonne fortune de rencontrer parmi ses confrères du Kiang-si un homme comme il les aimait, et comme il aurait voulu en avoir beaucoup sous la main : c'est le bon M. Anot. Par le compliment de bienvenue qu'il adressa à Monseigneur, il lui fit oublier du coup toutes ses tribulations passées. Sa Grandeur, qui en avait conservé copie, l'appelait *un vrai compliment à la missionnaire*. Le lecteur nous saura gré de le lui mettre sous les yeux.

Après les prières d'usage, M. Anot se lève ; il s'avance vers le vicaire apostolique, et, le *poing fermé* : « Vous êtes arrivé, dit-il, c'est bien, mon cher ; nous serons

maintenant deux au Kiang-si, car, voyez-vous, moi, j'ai l'orgueil de me compter pour un. Nous allons, à nous deux, former un bataillon carré, et ce Kiang-si-là, il faudra bien qu'il ressuscite. » Nous savons que Mgr Delaplace goûta fort ce style, et il ne tarda pas à reconnaître que M. Anot était tout entier dans ces quatre lignes.

Le nouveau vicaire apostolique justifia pleinement le choix dont il avait été l'objet et les espérances qu'on avait conçues de lui. Pendant son passage au Kiang-si, il déploya toutes les qualités et toutes les vertus d'un évêque selon le cœur de Dieu. Esprit organisateur, homme d'initiative et doué d'une activité prodigieuse, prélat pieux et d'une vertu austère; missionnaire d'une régularité exemplaire, ouvrier infatigable, toute sa vie pourrait se résumer dans cette parole du vrai pasteur des âmes : *Pro eis sanctifico meipsum :* « Je me sanctifie moi-même, afin de sanctifier ceux que Dieu m'a confiés. » Son administration au Kiang-si n'eut qu'un seul tort : celui d'avoir été de trop courte durée. De l'aveu de tous les missionnaires, son départ, après deux ans d'une administration si féconde en bons résultats, fut un malheur pour le Kiang-si.

Mgr Delaplace avait l'intelligence des populations de la Chine; son regard, d'une rare perspicacité et d'une merveilleuse justesse de vue, avait pénétré jusque dans les profondeurs du mal; et sa longue expérience lui permettait d'appliquer d'une main sûre les remèdes les plus efficaces. Aussi ses nouveaux confrères ne lui marchandèrent pas leur confiance; ils comprenaient que c'était une ère nouvelle, une ère de renaissance qui commençait, ils sentaient qu'ils allaient être bien conduits; ils se mirent sous sa direction avec un entier

abandon, et disposés à le seconder dans toutes ses entreprises.

Ainsi que nous l'avions déjà remarqué, Mgr Delaplace faisait le bien solidement. Il avait trouvé, en arrivant, les chrétientés du Kiang-si bien déchues de leur piété première; le relâchement était partout; et certains districts, autrefois si florissants, n'étaient plus que l'ombre de ce qu'ils avaient été dans le passé; des chrétientés entières étaient revenues au paganisme.

Pour atteindre le mal dans sa racine, il porta tout d'abord son attention sur le Séminaire, dont il voulut faire une pépinière d'apôtres vraiment dignes de ce nom. Malheureusement, à cette époque, le Séminaire de San-kiao était loin de donner les espérances qu'on devait en attendre; à la vue des réformes à opérer pour assurer l'avenir, le nouveau vicaire apostolique s'arma de toute son énergie; d'une main vigoureuse, il porta le fer et le feu dans la plaie; deux élèves furent chassés sans rémission; et le soir même de cette exécution les dix autres qui restaient, et qui offraient quelque chance de guérison, étaient mis en retraite; et là, dans des instructions où la clarté et la simplicité s'alliaient avec une vigueur tout apostolique, le digne prélat leur montra ce que doit être le prêtre missionnaire.

Cette parole qu'inspirait le plus pur amour de Dieu et des âmes trouva si bien le chemin des cœurs, que tous rentrèrent en eux-mêmes; ils firent tous, avec abondance de larmes, leur confession et communication à leur vénéré supérieur. La retraite terminée, le pieux évêque établit quelques petits règlements qui furent bénis de Dieu; puis, pour affermir les séminaristes dans leurs bonnes résolutions, il s'installa pour quelque temps

au milieu d'eux, faisant deux classes par jour, une de théologie et l'autre de rudiment. Un mois après, il avait la consolation d'adresser à M. le Supérieur général la note suivante : « La retraite des élèves s'est bien faite ; nos confrères chinois l'ont suivie également ; notre Séminaire est en bon train : répétitions d'oraison, chapitres, conférences, bréviaire en commun, gaieté en récréation, lever de quatre heures, exactitude à tous les points de la règle ; rien ne laisse à désirer. Oh ! très honoré Père, que je voudrais bien vous voir tomber ici à l'improviste ; vous retrouveriez un petit Paris ! »

Tout en donnant ses soins aux élèves du Séminaire, Mgr Delaplace ne négligeait pas les œuvres de son vicariat ; la Sainte-Enfance fut toujours son œuvre de prédilection ; dès son arrivée en Chine, c'est vers ces innocentes créatures, victimes de la barbarie de parents sans entrailles, que son cœur se sentit attiré tout d'abord. « Dieu veut sauver la Chine, écrivait-il à un ami de France, par les petits enfants ; il confondra ce qui est fort par ce qui est faible. La Chine est orgueilleuse, elle croit sa puissance incomparable : elle sera terrassée par l'impuissance et l'ingénuité des enfants. »

Au Kiang-si, il était bien placé pour exercer sa charité et sa compassion envers ces petits malheureux ; le pays est pauvre, les enfants pullulent, les parents les abandonnent facilement ; il pouvait donner libre cours à son zèle.

En arrivant au Kiang-si, il trouva, à sa grande joie, deux œuvres qui secondèrent puissamment les élans de sa charité, et qui étaient comme les deux bras à l'aide desquels il eût voulu presser sur son cœur tous ces pauvres petits abandonnés : l'œuvre de la Sainte-En-

fance proprement dite, et la Société des Saints-Anges ; l'une et l'autre fonctionnaient avec bénédiction.

La société des Saints-Anges avait pour objet la visite des enfants malades, tant païens que chrétiens. Les médecins improvisés qui visitaient ces enfants étaient de braves chrétiens assez instruits ; moyennant une faible rémunération, ils parcouraient les villages, distribuant les médicaments que la Mission mettait à leur disposition. Ils visitaient chaque année jusqu'à douze mille enfants malades, et ils étaient devenus tellement habiles qu'on se les disputait. Dans les villages où ils se trouvaient de passage, ils se voyaient quelquefois assaillis par trois ou quatre mères de famille, qui les tiraient par leur habit, chacune de son côté, pour les amener auprès de leur enfant malade. Combien d'enfants seraient morts sans les médicaments que distribuaient ces dévoués et obscurs associés des Saints-Anges ? Quant à ceux qu'ils ne guérissaient pas en leur conservant la vie du corps, ils ne manquaient jamais de leur donner la vie de l'âme par la vertu du sacrement de baptême.

L'œuvre de la Sainte-Enfance administrait également des remèdes aux enfants malades ; mais son but principal était de baptiser les petits enfants païens moribonds, et de recueillir, dans un petit orphelinat, les enfants des deux sexes que des parents dénaturés avaient abandonnés, ou que des familles pauvres et malheureuses apportaient aux missionnaires pour qu'ils en prissent soin. Cet orphelinat contenait soixante enfants, chiffre fixé par le conseil d'après les ressources dont on pouvait disposer. Beaucoup de ces enfants mouraient, par suite des privations qu'ils avaient endurées avant d'être

admis à l'orphelinat ; quant à ceux qu'on pouvait élever, arrivés à un certain âge, on leur procurait un honnête établissement. Deux veuves et une vierge d'une vertu éprouvée étaient chargées de cet orphelinat, sous la direction d'un missionnaire.

Le zélé vicaire apostolique fondait de grandes espérances sur ces deux œuvres d'un caractère si éminemment chrétien ; outre qu'elles conciliaient aux missionnaires les sympathies des populations, il voyait là un moyen de régénération pour ce malheureux pays, qui a perdu le sens des devoirs les plus élémentaires de l'humanité. Aussi lorsqu'il arrive en cours de visite dans une chrétienté, sa première pensée est pour les enfants ; il fait venir médecins et baptiseurs, pour se faire rendre compte de leurs travaux : « Combien avez-vous visité d'enfants malades pendant ce mois-ci ? — Combien sont morts ? — Combien en avez-vous baptisé ? — En avez-vous adopté quelques-uns ? — Y en a-t-il encore qnelques-uns à adopter ? » Et tant qu'il lui reste une sapèque, il recueille et il adopte. Et comme ses confrères lui reprochaient quelquefois d'aller trop vite : « Croyez-vous, leur disait-il, que l'argent pourrait rester dans mes mains en présence de pareils besoins ? » Souvent il laissa échapper de son cœur cette parole de saint Vincent aux dames de la Charité : « Le sort de ces enfants est entre nos mains : si nous les abandonnons, ils mourront. »

Telle était la confiance du pieux vicaire apostolique dans l'œuvre de la Sainte-Enfance, qu'il voulut inaugurer son ministère apostolique au Kiang-si par l'adoption d'un enfant abandonné. Ce trait de charité va nous révéler son grand cœur.

On vint un jour, en sa présence, offrir une enfant abandonnée à M. Ly, ce confrère chinois qui était resté quelque temps à Paris. M. Ly ne voulait pas de cette enfant. Mgr Delaplace lui dit : « Monsieur Ly, si nous ne prenons pas cette petite fille, que deviendra-t-elle ? — Elle mourra de faim, répond M. Ly. — Ainsi, reprend l'évêque, voilà sa sentence prononcée. Eh bien ! moi, je n'ai pas la force d'y souscrire ; ou bien cachez-moi ces enfants-là, ou bien laissez-moi me contenter ; que cette petite soit des nôtres, je l'adopte. » Cinq jours après, la petite Marie montait au ciel et s'en allait prier pour son père adoptif ; mais la place de la petite morte ne fut pas longtemps vacante : le soir même de son décès on amenait au bon et charitable vicaire apostolique, « pour le contenter », une nouvelle enfant adoptive.

L'œuvre de la Sainte-Enfance avait, on le sait, un attrait naturel pour ce cœur si aimant et si tendre aux souffrances humaines. Quand il parlait de la Sainte-Enfance, c'était avec des accents qui arrachaient des larmes ; on croyait entendre saint Vincent lui-même ; c'était la voix du vicaire apostolique qui frappait l'oreille, mais on sentait que c'était l'esprit de saint Vincent qui passait sur ses lèvres ; c'était le cœur de saint Vincent qui parlait. Aussi pendant sa trop courte administration au Kiang-si, l'œuvre prit des proportions des plus consolantes ; en moins de six mois, le nombre des petits païens baptisés avait presque doublé. « La Sainte-Enfance, écrivait-il à M. Doumerq, alors secrétaire général de la Congrégation, est toujours le superlatif de notre joie ; voyez comme nos baptêmes augmentent. En 1852, il y avait quinze cent six baptisés ; cette année, en voici deux mille quatre cent quarante-cinq.

Nos enfants recueillis sont toujours à la soixantaine. Qu'on nous donne des fondations, et je me charge de recueillir trois cents enfants par an, dans le seul endroit où j'écris cette lettre. Cette petite œuvre est notre privilégiée. Tout, en effet, y est si aimable, si encourageant, si fructueux ! On a les fruits presque en même temps que les fleurs. »

Mgr Delaplace avait accepté d'être vicaire apostolique au Kiang-si, parce qu'il espérait que le travail ne lui manquerait pas ; son attente ne fut pas trompée : les missions allaient lui offrir l'occasion de dépenser sa prodigieuse activité.

Il trouva, en effet, les chrétientés du Kiang-si dans un état déplorable ; elles n'avaient conservé du christianisme que le nom ; elles n'étaient plus au fond qu'un paganisme à peine déguisé. Il fallait appeler l'esprit de Dieu sur ces ossements arides et desséchés, pour les ranimer et leur rendre la vie. Le courageux prélat ne s'y épargna point.

La province une fois réorganisée, le séminaire rentré dans le devoir, le fonctionnement des diverses confréries assuré par de sages règlements, le vicaire apostolique assigna à chaque missionnaire le district où il devait aller travailler. Dans ce partage, il n'eut garde de s'oublier lui-même. Toujours ardent au travail, et animé d'une foi qui attendait tout de Dieu, il choisit pour lui la meilleure part, c'est-à-dire le district le plus mal famé de toute la province, et celui qui offrait le plus de dangers.

Quatre armées, en effet, parcouraient ce district, pillant, tuant, massacrant, et ne laissant d'autres traces de leur passage que du sang, des cadavres et des

ruines ; et le fleuve Bleu, qui roulait dans ses flots des cadavres d'enfants, de femmes, de vieillards et de familles entières, attestait, avec une éloquence poignante, qu'il n'y avait plus de sécurité nulle part. Mais le missionnaire qui porte dans son cœur la flamme sacrée du dévouement, l'apôtre qui a soif des âmes, sait élever ses pensées au-dessus des dangers qui peuvent menacer la vie du corps, « il traverse les champs de bataille, il voit briller un glaive à deux pas de sa poitrine, et n'y prend pas garde, parce qu'il sait que Dieu est là ».

Sans s'arrêter à la pensée du danger, Mgr Delaplace partit en mission vers le milieu du Carême de 1853. Il débuta par la plus ancienne chrétienté de tout le Kiang-si : « Il y trouva ce qu'il n'avait jamais vu de toute sa vie de missionnaire. »

« Quels tristes chrétiens ! écrivait-il en commençant sa mission ; leur apathie, leur semi-paganisme, leur sot orgueil, semblent les rendre inexpugnables ; néanmoins, *du haut de la Tour de David,* nous allons les bombarder ; et nous verrons s'ils tiendront longtemps sous le feu nourri que nous allons diriger sur eux. » La suite lui fit voir qu'il n'avait pas mis trop de confiance dans ses armes : dès la première attaque, il mit en déroute toutes les légions infernales.

Marie montra une fois de plus, dans cette circonstance, qu'on ne l'invoque jamais en vain, et que le missionnaire trouvera toujours en elle une alliée puissante qui saura faire pencher la victoire de son côté.

C'est à l'archiconfrérie, en effet, que le vicaire apostolique dut tout le succès de cette mission. Dès le premier jour, il installa la sainte Vierge patronne de la

mission ; tous les matins, après la messe, on chantait une prière chinoise, *qui dit beaucoup de choses ;* pendant douze jours, il prépara les chrétiens à l'archiconfrérie ; chaque jour, on chantait le *Refugium peccatorum.* Enfin, le quatrième dimanche de Carême, il érige, avec toute la solennité possible, l'archiconfrérie, et, du premier coup, sur cent soixante-dix chrétiens, il inscrit cent treize adhérents dont les deux cinquièmes étaient des hommes. « La brèche est faite, disait-il à son catéchiste : toute la chrétienté y passera. »

Encouragé par ce premier succès, le dimanche de la Passion, il publie le Jubilé. Le jubilé répand de nouvelles grâces ; les chancelants s'affermissent, les ignorants s'instruisent, des confessions se préparent, des demi-païens se rallient, et après quelques semaines d'un travail béni de Dieu, là où il avait trouvé l'abomination de la désolation, il laissait une chrétienté modèle.

Et ce succès n'était pas un cas isolé ; au Kiang-si comme au Ho-nan, dans toutes les chrétientés que visitait ce vaillant apôtre, la grâce faisait des merveilles ; partout où pouvait parvenir cette parole de feu qui jaillissait, en traits de flammes, d'un cœur plein de foi et brûlant de zèle, c'était le même succès, le même entrain dans le retour à Dieu ; rien ne résistait à cette éloquence d'apôtre ; elle faisait table rase de tous les préjugés et de toutes les vieilles superstitions, à l'ombre desquelles ces malheureuses populations dormaient un sommeil de mort.

Le mouvement de retour aux croyances religieuses, lâchement abandonnées, s'accentuait visiblement ; partout on demandait la Société des Saints-Anges ; on lui annonçait des catéchumènes de tous les points de la

province; dans tous les districts, on ne parlait que de bâtir ou d'agrandir les chapelles.

L'âme du pieux vicaire apostolique était inondée de joie : « Oui, s'écriait-il, au comble du bonheur, la semence germe ; le bon levain fermente ; qu'une petite rosée de liberté descende sur le pays ; qu'un rayon de ce bienfaisant soleil de liberté accélère le travail de fermentation, par un degré de chaleur, et vous allez voir le Kiang-si faire des merveilles. »

Mais avec la liberté, il lui fallait aussi de bons ouvriers ; c'est pourquoi « il fit son capital de former de vrais missionnaires » capables de seconder son zèle.

La formation de nos confrères chinois avait été incomplète ; l'intelligent évêque avait une trop haute idée de ses devoirs, pour ne point s'efforcer d'apporter remède à un mal, dont les conséquences pouvaient être si désastreuses pour l'avenir de la mission que le ciel lui avait confiée.

Mgr Delaplace était l'homme qu'il fallait pour guérir le mal *in radice*. Voici comment il procéda. Il résolut d'envoyer, pendant les vacances, tous nos confrères chinois « prier et étudier à la campagne ».

A cet effet, il fit aménager une petite habitation à Kiou-tou, village situé à soixante lieues environ de notre résidence ; il laissa M. Anot à la tête du séminaire de San-kiao, et partit pour Kiou-tou, avec les dix confrères chinois qui composaient le personnel de la mission.

Là, il les fit en quelque sorte passer par un second séminaire, leur donnant chaque jour des conférences sur la théologie morale, l'administration des sacrements, nos saintes règles, les vertus sacerdotales. Afin de

mieux former ces mêmes confrères à l'esprit de la Compagnie, il se proposa de traduire en latin, pour leur usage : 1° quelques chapitres de la *Vie de saint Vincent,* par Abelly ; 2° les conférences de notre saint Fondateur, et de M. Alméras ; 3° les lettres de notre bienheureux Père sur l'observance des règles, et enfin quelques notices sur la vie des missionnaires les plus édifiants.

Mais, hélas ! ces projets ne devaient pas se réaliser. Tandis que le fervent vicaire apostolique était tout entier à relever les chrétientés, et à préparer dans nos chers confrères chinois des apôtres capables de le seconder efficacement, il reçoit avis d'un décret émané de la Propagande, et portant permutation entre Mgr Danicourt, vicaire apostolique du Tché-Kiang, et Mgr Delaplace, vicaire apostolique du Kiang-Si.

Nous voulons retracer ici les divers incidents de cette permutation, parce qu'ils mettront dans tout son jour l'humble soumission de notre vénéré confrère à la volonté de l'Eglise et à celle de ses supérieurs : devenu évêque, il était resté enfant d'obéissance.

Le décret de permutation portait la date du 7 novembre 1852 ; mais Mgr Delaplace n'en reçut communication à Kiou-tou que le 12 mars 1853. A l'arrivée de ce décret, le pauvre vicaire apostolique eut le cœur brisé ; il eut besoin de verser le trop-plein de sa peine dans le cœur de son ami, M. Anot.

« Le courrier de France m'arrive, lui écrit-il, m'apportant des lettres. Hélas ! cher confrère, quelles lettres ! quel coup pour moi ! quelle amère tristesse ! Je reçois un décret de la Propagande qui m'expédie au Tché-kiang pour remplacer Mgr Danicourt, qui me rem-

place. Ainsi donc, adieu, cher confrère ! chère Sainte-Enfance, adieu ! Pauvre mission pour laquelle j'avais accepté l'épiscopat, il faut te quitter pour aller croupir dans un pays nul, nul en temps de paix, nul en temps de persécution. Cher Père Anot, j'ai pleuré et je pleure encore ; mais Dieu le veut, partons ! »

Le lendemain, il adressait à M. Étienne une lettre dont les sentiments de piété filiale qui s'y trouvaient exprimés durent porter une bien douce joie au cœur de ce bon Père : « Ce décret de translation, mon très honoré Père, m'a bien surpris et bien peiné ; mais, grâce à Dieu, la grande loi de la sainte obéissance n'a pas eu à souffrir *un quart de seconde*. Il m'en coûte beaucoup de quitter le Kiang-si, c'est vrai ; le Kiang-si est un véritable pays de missions : beaucoup de misères, beaucoup d'ouvrage, beaucoup de fruits prêts à mûrir. Le Tché-kiang, au contraire, m'a toujours paru nul, nul dans le présent, nul en espérances pour l'avenir. Cependant, très honoré Père, puisque vous l'avez voulu, eh bien ! le sacrifice en est fait. Plus de Kiang-si ! Vive le Tché-kiang ! Je veux donner aux confrères l'exemple de la soumission la plus prompte et la plus parfaite. Vicaires apostoliques, au premier rang de la milice, nous devons aussi marcher les premiers, à la voix du général. Dieu me fera la grâce de ne point faillir à ce principe. Et vous, cher Père, ne craignez jamais de me mettre à l'épreuve. »

Le 12 avril suivant, toute affaire réglée, Mgr Delaplace partait pour sa nouvelle destination. Après avoir parcouru huit cents lys sous la pluie dans la boue, il arrive à la pierre qui marque la limite entre le Kiang-si et le

Tché-kiang ; là, une nouvelle surprise l'attendait : il trouve, dans une auberge païenne, une lettre de Mgr Danicourt, lui annonçant qu'il était en instance auprès de la Sacrée Congrégation de la Propagande, et de M. le Supérieur général, pour obtenir la révocation du décret de translation, et le priant, en conséquence, d'ajourner son entrée dans le Tché-kiang. Grand fut l'embarras de notre vénéré confrère ; « il se voyait pris entre deux feux » : l'obéissance d'un côté, la lettre de Mgr Danicourt de l'autre. « Il résolut d'offrir le saint sacrifice avant de prendre une décision. »

Le lendemain, après avoir dit la sainte messe et consulté Notre-Seigneur, il rebrousse chemin ; « il se renfonce dans son Kiang-si aussi gai qu'il avait été triste en partant ; il revient à sa chère Sainte-Enfance et à ses chères missions, mais prêt à faire tout ce qu'ordonnera son supérieur, *sicut lima in manu fabri.* ». Si le décret est révoqué « il dira un *Te Deum* et tout sera fini » ; si, au contraire, le décret est maintenu, au premier signal « il fera face à la frontière ».

Le vertueux missionnaire était dans ces saintes dispositions lorsque, le 14 mai 1854, pendant qu'il donnait la mission à Lin-kiang, il reçoit avis que la Sacrée Congrégation maintient énergiquement son décret et lui ordonne de partir d'urgence pour le Tché-kiang. Il voyait s'évanouir toutes ses espérances, mais il lui restait l'obéissance. Dès le lendemain, il se mettait en route pour sa nouvelle destination, et le 8 juin suivant, à huit heures du soir, « il faisait son entrée à Ning-po, sa ville épiscopale, par une belle pluie battante ».

Mgr Delaplace n'était demeuré que deux ans au Kiang-si ; mais pendant ces deux années la province

avait changé de face ; en le voyant s'éloigner d'eux, ses confrères pouvaient en toute vérité lui appliquer cette parole de l'Esprit-Saint : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa :* « Il accomplit en peu de temps le travail d'un grand nombre d'années. »

VIII

TRANSLATION DE Mgr DELAPLACE AU TCHÉ-KIANG

1854-1870

Saintes dispositions de Mgr Delaplace en partant pour le Tché-kiang. — Triste état du vicariat à son arrivée. — Il fixe sa résidence dans l'île de Tchou-san. — Etablissement de la Sainte-Enfance et œuvres de bienfaisance. — Il ramène peu à peu les esprits par sa prudence. — Retour à Ning-po. — Fâcheuse disposition des esprits — Ses procédés pleins de ménagements calment l'effervescence des esprits. — L'insurrection. — Prise de Kia-shing, de Ning-po, de Hang-tchou. — Disparition de deux missionnaires. — Les rebelles expulsés de Ning-po. — L'expédition franco-chinoise. — Mgr Delaplace aumônier. — Fin de l'insurrection. — Travaux, œuvres et vertus du pieux missionnaire. — Il va chercher dans le Hou-pé les corps des vénérables Clet et Perboyre et ramène en France celui du venérable Clet. — Il est transféré à Pékin. — Il assiste au Concile du Vatican. — Retour en Chine.

Le décret de la Propagande, portant permutation entre les deux vicaires apostoliques du Tché-kiang et du Kiang-si, fut un glaive qui immola deux victimes d'un seul coup ; mais Mgr Delaplace se montra aussi grand dans le sacrifice que l'obéissance lui imposait, que la blessure du cœur était profonde. En quittant le Kiang-si, il adressait à M. le Supérieur général ces quelques lignes où l'on reconnaît l'homme habitué à se dominer lui-même et à se plier à toutes les volontés de ses supérieurs : « Mon cher Père, j'ai le cœur brisé, mais vous avez parlé, je pars. Et une fois arrivé au Tché-kiang, nous prierons bien, nous nous mortifierons bien, nous

nous aimerons bien, nous travaillerons de notre mieux, nous observerons bien nos saintes règles, puis *Pax hominibus bonæ voluntatis :* paix aux hommes de bonne volonté. »

Ce programme, le pieux vicaire apostolique l'exécuta à la lettre ; ses seize années d'administration dans le Tché-kiang ne sont que le développement en action de ce court exposé où se reflètent les riches qualités de son grand cœur.

A l'arrivée de Mgr Delaplace à Ning-po, la situation du vicariat était loin d'être satisfaisante ; c'est peut-être à cette cause qu'il faut attribuer le décret de permutation entre les deux évêques. Mais pour nous rendre un compte exact de cette contrée au point de vue religieux, qu'on nous permette de remonter aux origines des chrétientés du Tché-kiang.

Bien que la plus petite province de la Chine, le Tché-kiang doit à sa position topographique d'avoir un passé florissant. D'après certains documents auxquels on ne saurait refuser une valeur historique, les Portugais y comptaient autrefois près de dix mille chrétiens ; les nouveaux baptisés adoptaient le costume européen et faisaient cause commune avec les Portugais. Cet établissement leur avait été accordé pour avoir chassé les pirates de l'archipel de Tchou-san. Mais dans la suite, une jeune fille païenne, enlevée par un chrétien, amena le massacre de tous les chrétiens et la ruine totale de la chrétienté.

Comme conséquence de ce lamentable événement, la mission du Tché-kiang demeura abandonnée des missionnaires pendant de longues années : c'est aux prêtres de la Mission que revient le mérite de l'avoir relevée de

ses ruines. En 1839, la Propagande érige en vicariat les deux provinces réunies du Tché-kiang et du Kiang-si; elle en confie l'administration à Mgr Rameaux avec le titre d'évêque de Myre, et grâce au zèle intrépide et à la haute influence du vénéré prélat dont le nom restera une des gloires de l'apostolat catholique dans la Chine, le christianisme reprend pied dans le Tché-kiang.

A la mort de Mgr Rameaux, qui périt accidentellement en 1845, un décret de la Propagande divise le Tché-kiang et le Kiang-si en deux vicariats : le Kiang-si est confié à Mgr Laribe avec le titre d'évêque de Sozopolis, et le Tché-kiang à Mgr Lavaissière, qui reçut le titre d'évêque de Myre. Pendant sa trop courte administration, Mgr Lavaissière fut visiblement béni de Dieu; il eut la joie de voir germer, dans ce sol fécondé par le sang de tant de chrétiens, la divine semence que son prédécesseur y avait répandue : les chapelles surgissent de leurs ruines, le nombre des croyants va croissant de jour en jour, la religion étend son action civilisatrice sur l'archipel comme sur le continent, les filles de la Charité font leur apparition dans le Céleste-Empire et s'établissent à Macao; et après quatre ans d'une administration non moins féconde que laborieuse, le pieux évêque léguait, en mourant, à son collaborateur devenu son successeur, Mgr Danicourt, une des plus florissantes chrétientés de toute la Chine.

Mais l'ennemi de tout bien, l'homme ennemi dont parle l'Évangile, *inimicus homo,* vint semer la zizanie dans ce champ si riche d'espérances. Tandis que les Missionnaires assistaient en bénissant Dieu à cette ère de renaissance, un vent de persécution, parti du Kouang-si, passa sur l'archipel et y laissa la dévastation

et la ruine. Comme toujours en pareille circonstance, au lieu de réprimer le désordre, les mandarins le favorisèrent sournoisement, et les mauvais chrétiens se joignant aux païens, l'île de Tchou-san fut bientôt sens dessus dessous. Des centaines de malfaiteurs de la pire espèce, soudoyés perfidement par les autorités, et excités par les ministres protestants, pillent et détruisent les sept églises catholiques de l'archipel, profanent d'une manière horrible le tombeau de leur bienfaiteur et père, Mgr Lavaissière, se jettent sur les bons chrétiens, les accablent de mauvais traitements et les réduisent à la misère.

Fort de l'appui du gouvernement français, Mgr Danicourt obtint que les fonctionnaires qui avaient fomenté l'émeute fussent destitués, et l'île de Tchou-san, condamnée à une indemnité de 2,000 piastres.

Ce fut un malheur ; cette réparation, pourtant si légitime, eut pour effet moral de perdre les Missionnaires dans l'esprit de la population et de leur susciter des ennemis implacables.

Telle était la situation du vicariat à l'arrivée de Mgr Delaplace pour succéder à Mgr Danicourt. Le rapport qu'il adressa lui-même à ce sujet à M. le Supérieur général, peu de temps après sa prise de possession, témoigne éloquemment des difficultés qu'il eut à vaincre pour amener les esprits à la vraie foi.

« Il s'en faut, écrivait-il, que j'aie trouvé les esprits favorables. Chez les bourgeois, les lettrés et les tribunalistes, c'est de la haine jalouse ; chez les païens de la campagne, on nous maudit, car pour avoir de quoi nous donner les 2,000 piastres, chiffre fixé pour les dommages et intérêts, les mandarins ont vexé nombre de

familles qu'ils ont mises dans la gêne ; ils ont fait vendre le bien des pagodes ; de là, des villages entiers privés de revenus communs ; et tout cela retombe sur nous.

« Parmi les chrétiens, les mauvais sujets qui s'étaient fait admettre au baptême dans des vues intéressées se sont tournés contre nous ; les autres, victimes du désastre, murmurent de n'avoir pas reçu une compensation suffisante. Quant aux catéchumènes, les quatre cinquièmes se sont retirés ; à part une douzaine de bons chrétiens, personne ne nous veut. On nous méprise, on nous injurie ; quand je sors à la campagne, tout le monde se sauve à mon approche ; même en ce moment, les mandarins travaillent en dessous à notre expulsion. De tout ce que la mission possédait à la campagne, il ne reste plus rien ; nos sept chapelles ne sont plus à nous, et si nous voulons acheter du terrain pour bâtir, personne ne veut nous vendre. Que faire en présence de cet acharnement? Nous allons prier, renoncer à toute action devant les tribunaux, essayer de quelques petites œuvres de charité publique, et attendre le moment de la Providence. »

Le pieux vicaire apostolique n'avait pas espéré en vain dans la divine Providence ; elle ne tarda pas à seconder les efforts de son zèle ; une année s'était à peine écoulée, que déjà la situation s'était sensiblement améliorée.

Son attention se porta tout d'abord sur l'île de Tchou-san ; c'est là que se trouvait la plaie la plus grave, et le mal y était grand ; il fixa sa résidence à Ting-hay, capitale de l'archipel, pour pouvoir étudier la situation sous toutes ses faces et l'améliorer dans la mesure du possible.

Un autre motif encore eut sa part d'influence dans le choix de cette résidence ; Mgr Delaplace, par tempérament, aimait les situations nettes et bien tranchées. Après l'assemblée présidée à Ning-po, en 1851, par M. Poussou, la Mission, la procure et l'établissement des sœurs de la Charité avaient été transférés de Macao à Ning-po, cette ville paraissant offrir plus d'éléments de développement aux œuvres catholiques ; or, par suite de rapports mal définis entre ces trois établissements, la situation était assez gênée ; le nouveau vicaire apostolique sentait que, dans un tel état de choses, il ne pourrait pas agir avec cette franchise d'allures qui tenait essentiellement à son caractère. Dans ces conjonctures, trop respectueux de l'autorité pour s'exposer à aller se heurter aux intentions « de son vénéré supérieur », il crut devoir lui exposer son embarras, et, en attendant une décision qui le fixât exactement sur ses devoirs comme sur ses droits, « il s'enfonça dans son île pour sonder les plaies de ce pauvre Tché-kiang qui ressemblait à un moribond plein d'ulcères, et si malade, qu'on ne savait par quel côté le toucher ».

Cette retraite forcée fut le moyen providentiel dont Dieu voulait se servir pour ramener dans le bon chemin tant de malheureux aveugles, qui s'en étaient écartés, et rendre à la chrétienté du Tché-kiang sa splendeur première. C'est dans cette solitude, entre Dieu et lui, dans une oraison presque continuelle, que Mgr Delaplace élabora son plan de campagne « contre les animaux malfaisants qui désolaient la vigne du Seigneur ».

Il fallait, avant tout, découvrir le côté accessible de cette population surexcitée, et trouver le moyen de s'insinuer tout doucement dans son estime. Le moyen

qu'il employa aurait de quoi nous étonner, si la foi ne nous apprenait que Dieu se plaît à confondre ce qui est fort par ce qui est faible : aux yeux de la raison, c'était une folie ; mais aux yeux de la foi, il attestait la puissance et la sagesse de Dieu ; et le pieux vicaire apostolique avait une foi trop éclairée, pour ne pas reconnaître que l'action de Dieu allait bientôt commencer.

Un jour, la Providence lui amène un bon jeune homme, maréchal-ferrant de son état, qui n'était baptisé que depuis dix-huit mois ; Mgr Delaplace ayant reconnu en lui un chrétien solide et intelligent, il l'improvisa médecin-baptiseur, lui mit sous le bras une boîte de médecines qu'il devait distribuer gratuitement, et l'envoya porter *les ressources de son art et de sa science* aux îles de l'archipel. Après une première excursion, il revint avec une liste de neuf baptisés ; la seconde fois, sa liste s'élevait à onze baptisés ; la troisième, il en avait cinq. Ces premiers résultats ranimèrent la confiance du vicaire apostolique. Ce jeune chrétien fut installé médecin-baptiseur dans l'île du *Grand-Chat ;* il resta maréchal comme devant ; on lui loua une maisonnette moyennant douze francs par an ; on lui acheta soufflet et forge ; puis, par-dessus, la petite boîte de médecine ; et, tout en allant battre le fer de montagne en montagne, il faisait bon commerce pour le ciel : la Sainte-Enfance était fondée, ou du moins, elle existait en germe dans l'archipel.

Grande était la joie du bon évêque ; ces heureux commencements lui apparaissaient comme une douce aurore présageant un beau jour. « Décidément, écrivait-il, Dieu s'en mêle. Aussi mon plan bien arrêté est d'attaquer par mes médecins-baptiseurs toutes les îles de l'archipel ;

sur quatre-vingt-trois, soixante-douze, je crois, sont habitées ; Dieu aidant, elles y passeront toutes, les unes après les autres ; je ne veux que cinq baptiseurs et deux Missionnaires, et tout l'archipel de Tchou-san est en feu. »

Tandis que l'œuvre de la Sainte-Enfance se développait, gagnant chaque jour du terrain, l'infatigable vicaire apostolique nourrissait un autre projet ; « il préparait un plan qui lui coûtait bien des prières et des préoccupations ; » il s'agissait d'installer à Tchou-san une ferme, où seraient dirigés à l'âge de quatorze à quinze ans les enfants recueillis et élevés dans l'établissement des filles de la Charité à Ning-po. Dans sa pensée, cette ferme offrait un double avantage : elle compléterait l'œuvre de la Sainte-Enfance, et, en même temps, elle deviendrait le point de départ de la conversion de l'archipel.

Le point capital était de trouver du terrain et des maisons à acheter. La difficulté était grave, vu le parti-pris de ne pas vendre ; mais les petites médecines et le merveilleux talent du vicaire apostolique à manier les esprits en eurent facilement raison. Notons aussi que lorsque Mgr Delaplace entreprenait une œuvre, comme tous les hommes de Dieu, il ne négligeait rien de ce qui pouvait attirer les bénédictions du ciel ; il voulait que l'entreprise eût pour elle le consentement de Dieu, l'agrément de ses supérieurs et l'adhésion de ses confrères ; il aurait cru compromettre la cause de Dieu, si l'une ou l'autre de ces conditions avait fait défaut.

L'entreprise eut un plein succès ; et le 22 juillet 1855, juste un an après son arrivée au Tché-kiang, Mgr Delaplace adressait à M. le Supérieur général le consolant rapport que voici.

« Mon très honoré Père, le bon Dieu semble vouloir nous faire entrevoir le jour de sa miséricorde. Des préjugés se dissipent, des ennemis du nom chrétien se rapprochent. Des lettrés qui nous persiflaient tant, il n'y a pas longtemps encore, ou se taisent maintenant, ou disent tout bas que nous avons de bonnes pratiques. De temps à autre, je recois des visites assez rassurantes. Bref, je crois que nous touchons au moment d'une heureuse transition.

« Notre Sainte-Enfance s'est développée à merveille. Un vieux richard nous a offert quelques rizières ; nous les avons achetées. A l'abri de ce premier nom, d'autres propriétaires se sont hasardés avec nous ; nous avons eu de quoi installer notre ferme à la porte de la ville. Nos baptiseurs sont bien accueillis ; le passé s'efface. On s'est pris à dire : « Ah vraiment ! mais voilà le Tien-tchou-tang qui se met à faire des bonnes œuvres ; » ce mot s'est redit aux quatre coins de l'île. Aujourd'hui, la confiance est, je crois, établie. Je vois jusqu'à treize familles qui veulent nous vendre ou montagnes, ou rizières ; on est même venu m'offrir deux de nos anciennes pagodes. Vous noterez aussi, très honoré Père, que tout ce que nous achetons est enregistré au tribunal, de sorte que notre maison compte comme celle des familles. Et ces messieurs qui, l'année dernière, tramaient notre expulsion, nous traitent maintenant comme leurs concitoyens de vieille race.

« A la campagne, j'ai fait des apparitions partout, et je n'ai qu'à me louer. Le tombeau de Mgr Lavaissière vient d'être remis en bon état ; un enterrement fait au dehors avec grande pompe, des écoles établies, les enfants recueillis, tout cela a produit son effet. Des païens

de jour en jour se rapprochent ; quelques catéchumènes reviennent ; une étincelle de foi se ranime chez des chrétiens semi-apostats. Somme toute, je vois un grand acheminement au bien. »

Les Missionnaires avaient repris pied dans l'archipel de Tchou-san ; c'était un point important ; il ne s'agissait plus que de s'y affermir et de reconquérir toutes les positions perdues. L'entreprise était délicate, ardue et même dangereuse ; elle demandait, pour être conduite à bonne fin, une grande habileté et une prudence consommée : le vicaire apostolique prouva qu'il n'était pas au-dessous de sa tâche.

Le passé lui était une leçon dont il sut profiter : c'est le grandiose, le luxe, la splendeur des églises catholiques, qui avaient déchaîné tant de calamités sur cette malheureuse chrétienté ; c'est « par les petits moyens qu'il résolut de réparer le mal ». Fidèle disciple de saint Vincent, comme son bienheureux Père, Mgr Delaplace préférait « ce petit bien qui se fait peu à peu, doucement et sans bruit », à ces œuvres d'éclat qui frappent l'attention ; outre que cette manière d'agir, simple et modeste, passe inaperçue, sans exciter l'envie, ni froisser les susceptibilités nationales, elle nous rapproche de Dieu qui se plaît pour l'ordinaire à employer les plus chétifs instruments dans l'accomplissement de ses desseins.

« Les petits moyens » firent merveille ; en moins de deux ans, le vicaire apostolique eut la joie d'installer dans l'île de Tchou-san : 1° une ferme ayant dix arpents de rizières, avec une colline produisant du thé, du bois de chauffage en abondance, et de quoi suffire à l'entretien de la petite colonie agricole qui en constituait le

personnel ; 2° une crèche dirigée par les filles de la Charité ; 3° un séminaire où la piété, l'étude et les santés étaient florissantes ; et 4° une chapelle dédiée à l'apôtre saint Pierre. Le vicaire apostolique avait fait appel à la piété filiale des quelques chrétiens qui habitaient près du tombeau de Mgr Pierre Lavaissière ; il les avait priés de se cotiser pour élever une chapelle à l'apôtre saint Pierre ; et la cotisation avait dépassé toutes ses espérances. Mais la construction de cette chapelle était le point délicat ; elle pouvait décider du sort de la chrétienté ; c'était là qu'on attendait le vicaire apostolique. « Mais, raconte le prudent évêque, je savais combien il est important à Tchou-san *d'aller la tête sous l'herbe ;* nous nous sommes faits bien petits, bien modestes, bien pauvres. Les murs de notre église étaient de terre mêlée de pierres ; 15 pieds de hauteur, 24 de largeur et 36 de longueur. L'effet produit a été ce que nous désirions ; les gens de haute futaie sont venus admirer notre architecture ; en voyant ces pauvres bâtisses, ils ont dit : « Quoi ! ce n'est que cela ! » et on nous a laissés faire ; pas un païen n'a bougé : le tour était joué. Le jour de Noël, notre confrère chinois, M. Fou, y a célébré la sainte Messe ; il avait pour assistants dix-huit chrétiens, une chrétienne et quatre catéchumènes. Voilà toujours un commencement. Somme toute, voilà Tchou-san en bonne voie. »

L'île de Tchou-san pacifiée, les bons rapports entre les Missionnaires et les habitants de l'île rétablis sur le pied d'une mutuelle confiance, l'existence des nouveaux établissements assurée par des ressources suffisantes, le vicaire apostolique se dispose à porter les efforts de son zèle sur un autre théâtre. Il installe à Ting-hay un per-

sonnel de choix pour continuer et développer l'œuvre commencée : un prêtre européen est chargé de la direction du Séminaire, un prêtre chinois administrera la chrétienté et un frère coadjuteur soignera la ferme et s'occupera du temporel du Séminaire. Cela fait, il repasse sur le continent, où des besoins aussi pressants que nombreux réclamaient sa présence.

L'état de surexcitation où il avait trouvé l'île de Tchou-san n'existait pas à Ning-po ; mais la population était loin d'être sympathique aux Missionnaires.

Mgr Danicourt, n'écoutant que son zèle d'une ardeur tout apostolique, avait voulu élever dans cette ville un monument digne de Dieu et qui fît honneur à notre sainte Religion ; une grande et belle église, construite par ses soins, étalait au sein de cette populeuse cité toutes les magnificences du plus pur style byzantin, et dressait ses gracieuses coupoles bien au-dessus de tous les édifices publics. Le mauvais esprit et la superstition en prirent ombrage ; selon le style chinois, l'église catholique *écrasait* les tribunaux, *opprimait* les pagodes, *et volait le Fong-chay* (c'est-à-dire accaparait, au détriment des maisons voisines, les bonnes grâces de la divinité qui distribue les richesses). De là, animosité contre les Missionnaires, et une hostilité sourde, qui, à la moindre étincelle d'un zèle un peu inconsidéré, pouvait faire explosion et mettre toute la ville en conflagration.

Le terrain était brûlant ; le nouveau vicaire apostolique n'eut pas trop de toutes les ressources de son habileté, doublée de sa longue expérience des hommes et des choses, pour s'y maintenir et ménager un rapprochement entre les Missionnaires et cette population si mal disposée.

Deux mots peuvent caractériser sa ligne de conduite dans ces difficiles conjonctures : ni imprudence, ni défaillance. Mgr Delaplace était un homme d'une rare prudence ; c'est ce qui faisait sa force. Il sut toujours mettre de la mesure en tout ; et, pour ce qui concerne son administration au Tché-kiang, il sut combiner merveilleusement son action avec le milieu dans lequel elle s'exerçait : là est le secret de la bénédiction extraordinaire que Dieu se plut à donner à son apostolat dans le nouveau vicariat qui lui avait été confié.

Croyant bien faire, et animés des intentions les plus pures et les plus saintes, nos Missionnaires s'étaient rendus impopulaires en donnant trop d'éclat à leur zèle ; avec cette sûreté de coup d'œil qui le distinguait, Mgr Delaplace pensa et avec raison qu'un zèle plus mesuré, des œuvres plus modestes, une attitude plus effacée dissiperaient peu à peu toutes les préventions.

A peine installé à Ning-po, « il y donne la mission, seul et assez doucement », pour connaître à fond les chrétiens et se rendre compte du bien à faire ; puis, suffisamment édifié sur ce point, à Ning-po comme à Tchou-san, « c'est par les petits moyens » qu'il travaille à établir le règne de Dieu dans cette contrée infidèle. Le bien se fait petit à petit, sans qu'il y paraisse ; il visite les familles l'une après l'autre, les éclairant et les fortifiant dans leur foi. « Ce n'est pas une moisson à pleine faux ; ce n'est qu'un petit glanage ; mais un glanage assez fructueux. » Ainsi, sans effaroucher les autorités, ni froisser les susceptibilités nationales, il prépare une base solide aux œuvres catholiques qu'il élèvera plus tard sur ce fondement.

Dans l'espoir d'un plus grand bien, Mgr Delaplace crut

devoir aussi apporter quelques modifications à l'organisation de la mission au Tché-kiang. En arrivant à Ning-po il avait trouvé toutes les œuvres catholiques groupées et concentrées sur un seul point de la ville ; ce système lui parut défectueux et nuisible à la diffusion de la foi dans ce pays ; il en donne les raisons dans un langage qui ne pouvait manquer de porter la persuasion dans l'esprit des supérieurs. « J'admets, dit-il, la concentration là où se rencontrent disséminés des éléments assez nombreux, déjà mûrs, et aptes à former un groupe respectable ; mais dans une ville de plus de deux cent mille âmes comme Ning-po ; quand on trouve à peine cent cinquante néophytes baptisés sans grande épreuve ; n'ouvrir à ces demi-fidèles qu'un seul lieu de prières, loin de chez eux, à travers les rues encombrées d'un marché et dans une maison européenne, où ils ne verront le missionnaire que par occasion, où les instructions ne seront pas proportionnées aux besoins de chacun, où ils ne seront pas soutenus par les rapports journaliers de chrétiens à chrétiens ; c'est, je crois, vouloir concentrer sans éléments de concentration. Plusieurs pourraient revenir à Dieu qui ne viendront pas ; et ceux qui seront venus en resteront à une foi ignorante et éphémère. Voilà ce que je vois à Ning-po : des chrétiens d'une ignorance rare ; beaucoup d'entre eux sont chrétiens, sans savoir pourquoi ils ne sont plus païens. »

L'arrivée de Mgr Delaplace à Ning-po allait donc inaugurer un système de missions tout nouveau au Tché-kiang. Au lieu de concentrer son action sur un point unique, il lui donnera toute l'extension possible ; il la fera pénétrer partout où il pourra soupçonner un peu de bien à faire ; les âmes ne peuvent pas venir à lui, il ira

à elles, *Euntes ergo docete.* Il va prendre la ville « dans un mouvement tournant et l'enserrer dans un cercle de petites œuvres de bienfaisance, d'où elle ne pourra pas s'échapper ». Il attaque la ville par tous les côtés à la fois.

A la porte Nord, où se trouvent une trentaine de chrétiens, il construit un petit oratoire de bien modeste apparence ; il fonde une école : le quartier est peuplé de de gens pauvres et simples, Dieu y suscitera des catéchumènes. A la porte de l'Ouest, il n'y a pas de chrétiens ; il y loue une maison et installe deux médecins-baptiseurs ; bientôt l'œuvre marche à merveille ; les baptêmes y sont nombreux, beaucoup de catéchumènes s'annoncent, ils formeront un noyau respectable qui exercera une heureuse influence sur la banlieue. A l'est du fleuve, à Kang-tong, il installe tout doucement et sans bruit un oratoire, une école, une station de médecins-baptiseurs, une crèche, un tour, une salle de pansement tenue par les filles de la Charité. Au nord du fleuve, à Kang-po, c'est le port ; les Européens s'y multiplient et se construisent des maisons ; les navires étrangers arrivent chaque jour plus nombreux. C'est un quartier plein de misère ; matelots et marchands y sont privés de tout secours spirituel ; il construit pour ces pauvres gens une chapelle qu'il dédie à Notre-Dame des Sept-Douleurs ; plus tard il fondera un hôpital, où Portugais, Manillois, Chinois et matelots de toute nationalité recevront les soins dévoués des filles de la Charité.

Cette dernière œuvre devient son œuvre de prédilection ; il y met tout son cœur ; il ne pouvait en parler sans verser des larmes. « O mon cher Père ! écrivait-il à M. Etienne, je n'y tiens pas chaque fois qu'on m'an-

nonce : « Tel équipage a été massacré. » Non, je n'y tiens pas. Je dis rarement la sainte messe sans avoir sur le cœur le poids de ces pauvres âmes abandonnées, qu'on pourrait facilement ramener au bien. »

Dans le vaillant vicaire apostolique, la prudence, on le voit, n'étouffait pas le zèle. C'est une activité patiente qui ne précipite rien et qui sait attendre du temps ce que les circonstances lui refusent; au lieu de brusquer les difficultés, il les tourne habilement; il discerne, avec une rare sagacité, le moment précis où il faut agir : les obstacles pouvaient l'arrêter un instant ou ralentir sa marche, ils ne le déconcertèrent jamais.

Le caractère des œuvres de Dieu, c'est d'être contrariées, entravées de mille manières par l'esprit du mal; il semble qu'il leur manquerait quelque chose, si elles ne recevaient pas cette consécration, qui est comme le cachet de Dieu dans les œuvres de bien. Si habilement conduites que fussent les œuvres naissantes du zélé missionnaire au Tché-kiang, des difficultés de plus d'un genre vinrent en retarder le développement.

Mgr Delaplace eut à lutter d'abord contre la propagande protestante; comme si ces messagers de l'erreur et du mensonge eussent pris à tâche de justifier le mot de Tertullien, qui appelle le démon : *le singe de Dieu,* ils travaillent avec une ardeur diabolique à ruiner l'influence de l'évêque par une hypocrite contrefaçon des œuvres catholiques. Voici en quels termes énergiques et indignés le vaillant prélat flétrit ces odieuses manœuvres :

« Les protestants et leurs dames sont venus s'installer au milieu de nos œuvres et font des efforts incroyables pour dévorer cette chrétienté naissante. Leur but

n'est pas de faire des chrétiens; c'est d'empêcher de faire des catholiques. Vraiment, *Fures sunt et latrones.* Trompant la simplicité de ces pauvres gens, il les attirent en leur affirmant qu'ils ne font qu'un avec nous. Nos actions, nous, nos œuvres, ils veulent tout copier, tout parodier. Jusqu'à notre Sainte-Enfance qu'ils espèrent ruiner par des bureaux de médecine, établis dans la campagne. J'ai été visiter les chrétientés; eux également y ont été. Nous appelons notre chapelle Tien-tchon-tang; leur maison, ils l'appellent aussi Tien-tchon-tang; etc., etc. Et puis surtout, ils font sonner les piastres.

« Malgré cela, je ne les crains pas. A la ville, ils y résident, ils pourront faire quelques prosélytes. Mais à la campagne, non; il faudrait y vivre trop misérablement, ils ne sauront pas contrefaire jusque-là le dévouement catholique. Ils ont beau faire, l'hérésie n'a pas de sève en Chine, elle pourra pousser quelques avortons de rameaux, elle n'aura jamais de tronc vivace. D'ailleurs, pour qu'on ne confonde pas leur doctrine avec la nôtre, j'ai frappé d'excommunication quelques néophytes qui croyaient pouvoir fréquenter indistinctement nos chapelles catholiques et les oratoires protestants, et aujourd'hui les limites sont bien marquées, l'erreur n'est plus possible. »

Le protestantisme endigué, le vicaire apostolique était tranquille de ce côté, lorsqu'un accident aussi grave qu'imprévu vint lui créer de nouveaux embarras et jeter la consternation dans cette chrétienté déjà si éprouvée de tant de manières. La belle église de Notre-Dame des Victoires, construite à si grands frais par les soins de Mgr Danicourt, venait de s'écrouler; de ce splendide monument, chef-d'œuvre d'architecture et de bon goût,

il ne restait plus qu'un monceau de ruines. Ce désastre porta un coup terrible à l'influence de l'évêque. « Que de railleries, que de sarcasmes il dut essuyer, à la suite de cet accident ! ce fut un éclat de rire d'une extrémité à l'autre de la ville, la population est ivre de joie, on remercie publiquement les Pou-ssas de la victoire qu'ils viennent de remporter sur le Dieu des chrétiens, en renversant le monument qui insultait aux pagodes. »

C'est dans ces circonstances critiques que se reconnaît la vraie vertu. En présence de cette cruelle épreuve, Mgr Delaplace se montra le digne disciple de son bienheureux Père saint Vincent, il courba humblement la tête sous la main de Dieu, dont les desseins sont parfois bien impénétrables ; il accepta la confusion en silence, persuadé que l'humiliation du serviteur tournerait à la glorification du maître. « Grand est notre malheur, écrivait-il en exhalant sa peine dans le cœur de M. le Supérieur général ; mais nous bénissons Dieu de tout, certains que la confusion qui nous en revient profitera plus à cette mission, que n'eût pu le faire une église splendide. »

Mgr Delaplace ne se trompait pas. L'église tombée, on s'attendait à voir le vicaire apostolique, pour se venger des railleries et des sarcasmes, s'empresser de relever le monument de ses ruines en y ajoutant un surcroît de magnificence ; il n'en fut rien. Avec les débris de l'église il fit construire à la place une série de modestes boutiques, qu'il loua aux petits commerçants de l'endroit. Cette opération, qui ne manquait ni d'habileté ni d'esprit pratique, eut un double avantage : d'une part, l'abandon de cette église monumentale, dont les dimensions exagérées froissaient l'orgueil national, améliora

sensiblement la situation des Missionnaires. Ce procédé, dont la population saisit parfaitement le sens plein de délicatesse et de déférence, eut pour effet de ramener les esprits à des dispositions entièrement sympathiques aux œuvres catholiques. D'autre part, avec le prix des loyers, il put augmenter le nombre des oratoires et de ses établissements de bienfaisance.

Le vicaire apostolique sentait qu'il avait pour lui les sympathies de la population, il voulut dès lors mettre à profit le bon mouvement des esprits, pour donner plus d'étendue et d'ampleur à ses œuvres de zèle.

Il construit dans l'île de Tchou-san une nouvelle église en l'honneur de l'archange saint Michel, laquelle devient bientôt un centre de conversions et un catéchuménat plein d'espérances. A Kia-shing, ville de second ordre, à vingt lieues de Ning-po, sur le continent, dans un beau pays de mûriers, il fonde un atelier composé de cent cinquante enfants. Sur un des bords du canal s'élève l'atelier de Saint-Vincent, pour les garçons : on y file, on y tisse, on y cultive rizières et terres à mûriers. En face, de l'autre côté du canal, s'élève la maison des petites filles, comprenant crèche, école, métiers, apprentissage de la culture des vers à soie, etc., etc.

Les œuvres catholiques prospéraient enfin, notre sainte religion commençait à étendre son influence civilisatrice en multipliant ses bienfaits, les divers établissements des filles de la Charité étaient florissants, les épis jaunissaient, la moisson s'annonçait abondante, et après avoir semé dans les larmes, le pieux vicaire apostolique espérait pouvoir bientôt moissonner dans la joie, lorsque le plus épouvantable des fléaux vint fondre sur

sa pauvre province du Tché-kiang et anéantir toutes ses espérances.

Au printemps de 1861 les *rebelles* connus sous le nom de Kouang-si-jen, du lieu de leur origine, et sous celui de Tchang-mao, ou hommes à longs poils, à cause de leur longue chevelure, envahissaient le Tché-kiang pour y assouvir leur rage de destruction. Mais remontons au berceau de l'insurrection.

Cette insurrection prit naissance en 1851 dans le Kouang-si ; son origine est assez mystérieuse. Un jeune homme du Kouang-si, nommé Houng-sieou-tsuien, s'était adonné à la lecture de la langue et de la littérature chinoises. A l'âge de vingt et un ans, il fit une grosse maladie pendant laquelle il perdit connaissance et passa pour mort pendant quelque temps. Revenu de son évanouissement, il raconta qu'il venait d'avoir une vision dans laquelle le Père céleste lui était apparu et lui avait ordonné de prêcher la vraie doctrine et d'abolir l'idolâtrie sur la surface de la terre. Les parents du visionnaire le crurent fou, mais son instituteur se montra moins incrédule. Or, le hasard voulut que ces deux hommes missent un jour la main sur une caisse de livres où ils prétendirent trouver cette vraie doctrine qu'ils avaient mission d'enseigner.

Leur prédication fit d'abord peu de prosélytes, mais un conflit survenu entre les impériaux ou partisans de la dynastie tartare actuellement régnante, et les partisans de la dynastie détrônée des Miao-tse, ou enfants du sol, vint accroître considérablement la nouvelle secte. Houng-sieou-tsuien se rangea du parti des Miao-tse, dont il devint l'apôtre en leur promettant la victoire, et son instituteur se mit à la tête de l'insurrection avec le titre de Roi du Midi.

Le but de l'insurrection, on le devine, était de renverser l'empereur et d'élever à sa place, sur le trône, le Roi du Midi. Ainsi organisée, l'insurrection prend bientôt des proportions formidables. Les rebelles marchent directement sur Péking en ravageant successivement les provinces du Kouang-si, du Hou-pé et du Ho-nan, dont ils prennent la capitale, Kai-foung. Mais arrêtés dans leur marche envahissante par le fleuve Jaune, ils rebroussent chemin, se rabattent sur le Kiang-si qui devient bientôt un immense foyer d'incendie, et du Kiang-si, où ils ne laissent que des ruines, au printemps de 1861, ils envahissent le Tché-kiang.

Après avoir ravagé plusieurs arrondissements, les plus riches et les plus fertiles de la province, ces barbares se précipitent comme un torrent sur la ville de Kia-shing qui, la première, se trouve sur leur passage. Pendant trois jours et trois nuits cette malheureuse ville est le théâtre d'atrocités inouïes. Ce sont des bêtes féroces qui ne connaissent plus d'autre loi que l'instinct du carnage; ils fouillent toutes les maisons, il leur faut de l'argent ou du sang. Ils arrachent les pauvres malades de leur lit et les accablent de coups; ils saisissent l'enfant sur le sein de sa mère pour le broyer contre la muraille; ils promènent partout le fer et le feu. On veut fuir, il n'est plus temps; la ville est enfermée dans un cercle de feu. « Tout ce que les journaux ont raconté des Druses contre les Maronites, écrit Mgr Delaplace, toutes ces horreurs, nous les avons eues sous les yeux depuis le mercredi jusqu'au samedi saint; quels jours et quelles nuits! personne ne les décrira jamais. »

Au premier signal du danger, M. Peschaud Bernard accourt pour protéger l'atelier de la Sainte-Enfance dont

il avait la direction ; il est blessé d'un coup de lance à la jambe, et les Tchang-mao le retiennent prisonnier pendant une bonne partie de la journée. Ce n'est qu'en les menaçant des canons français qu'il eut la vie sauve.

Mais pendant que le Missionnaire est aux mains des rebelles, l'établissement est livré au pillage. Vases sacrés, ornements, linge de sacristie, vêtements des enfants, riz et autres provisions alimentaires, tout est enlevé. Puis, après le pillage, l'incendie : l'atelier, la chapelle, une partie du bâtiment dans lequel les enfants s'étaient réfugiés ne forment bientôt plus qu'un immense brasier.

Lorsque le vicaire apostolique arriva sur le lieu du sinistre, il ne trouva plus que des débris ; des cadavres à moitié calcinés jonchaient le sol. A la vue de ces cadavres une poignante angoisse vient étreindre son cœur : « Les enfants, que sont-ils devenus ? » s'écrie-t-il d'une voix étranglée par la crainte d'un affreux malheur. Et sans attendre la réponse, il se précipite au milieu des ruines fumantes, vers le seul corps de bâtiment resté debout. En proie à un cruel pressentiment, « il arrive haletant, son cœur bat avec violence, il tremble de tous ses membres » ; sous une puissante poussée, la porte cède du premier coup. O divine Providence ! ses chers enfants sont tous là, ils ont échappé à une mort qui paraissait certaine. Le feu, qui avait dévoré la plus grande partie du bâtiment, s'était arrêté à quelques mètres de la pièce où les enfants se tenaient renfermés. « Pauvres petits, ils étaient là, serrés les uns contre les autres, accroupis sur leurs talons, pleurant, tremblants, plus morts que vifs. » En voyant arriver leur bon Père

au milieu d'eux, « il leur sembla que c'était le bon Dieu qui venait les délivrer ».

Une autre consolation était réservée à notre vénéré confrère : sa pauvre église n'était plus qu'un amas de décombres ; or, parmi les objets pieux qui décoraient le modeste oratoire, comme tableaux et saintes images, un seul fut trouvé intact au milieu de ses ruines : c'était une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs. « Ah ! s'écrie le pieux évêque, c'était bien là sa place ! il nous reste donc, du moins, la consolation des affligés ! Salut, ô notre espérance ! gémissant et pleurant, en cette vallée de larmes, nous crierons vers vous ! »

Les pertes matérielles étaient immenses ; le vicaire apostolique fut bien sensible à la destruction de cet établissement naguère si florissant ; mais son cœur de père trouvait dans la préservation si providentielle de ses chers enfants une bien douce compensation. Malgré mille difficultés et à travers des dangers de toutes sortes, il parvint à les soustraire à la brutalité des Tchang-Mao et à les faire aborder, sains et saufs, à l'île de Tchou-san, où les enfants de la ferme reçurent à bras ouverts leurs petits frères fugitifs.

Cependant les Tchang-Mao continuaient leur marche en avant ; et nos Missionnaires n'étaient pas sans appréhension au sujet de Ning-po ; la ville pouvait d'un jour à l'autre tomber au pouvoir des rebelles ; et alors quels dangers vont courir les divers établissements des filles de la Charité ! là était toute la préoccupation du vicaire apostolique.

Ces craintes n'étaient que trop fondées. Dès les premiers jours d'octobre 1861, Mgr Delaplace écrivait à M. Etienne : « Le tour de Ning-po est arrivé ; quatre-

vingt mille rebelles sont dans nos environs ; dans quelques jours la ville sera en leur pouvoir. Ils pourront entrer sans coup férir ; les mandarins, tout occupés à emballer leurs caisses, regardent par où ils pourront se sauver ; les soldats impériaux décampent à toutes jambes, dans toutes les directions ; les habitants ont déserté leurs maisons ; nous sommes dans un vide quasi complet. »

Les événements ne devaient pas tarder à lui donner raison ; le 9 octobre suivant la ville était prise. Disons toutefois que cette invasion n'eut pas tous les caractères de férocité et de destruction qu'on aurait pu redouter. Soit qu'ils craignissent la présence des Européens, soit qu'ils eussent l'intention de conserver cette place, les rebelles se montrèrent moins massacreurs et moins incendiaires que dans la plupart des autres villes. On pourrait peut-être aussi attribuer cette modération à une autre cause, sur laquelle la modestie de notre vénéré confrère a gardé le silence.

En présence des événements qui se préparaient et dont les conceptions humaines étaient impuissantes à calculer toute la portée, Mgr Delaplace ne s'endormait pas. Tout en comptant avant tout sur la divine Providence, il ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient lui assurer le secours du ciel. Dans un cas de péril extrême il est permis d'avoir recours à des moyens extrêmes. Nous sommes autorisé à croire qu'en diplomate habile et avisé, il intervint de sa personne auprès du chef des rebelles pour implorer sa clémence sur les malheureux habitants de Ning-po. Une lettre du généralissime des rebelles à Sa Grandeur ne permet pas d'en douter. Il lui écrivait de Chao-shing, grande

ville située à vingt lieues de Ning-po, la lettre suivante :

« Le généralissime adresse cette pièce officielle a l'Eglise catholique et aux commerçants européens résidant à Ning-po.

« Moi, général, suivant l'ordre auguste de Thang-ouang, je réside maintenant à Chao-shing, occupé à balayer tout ce qui est immonde. Vous, Eglise catholique et résidents européens, vous habitez Ning-po ; je vaincrai cette ville, je la prendrai. Seulement j'appréhende que mes millions de soldats ne puissent éviter quelques désordres ; peut-être confondront-ils les pierres précieuses avec les pierres communes. C'est pourquoi je vous adresse la présente pancarte, que vous afficherez sur vos portes :

« Le généralissime Tcheou, attendu que le N. de la
« province du Tché-kiang a tourné son cœur vers notre
« céleste empereur, j'ai délivré cette pancarte, afin que
« ledit N. la colle sur la porte de ses maisons et que mes
« mandarins n'en franchissent pas le seuil. »

« Notre céleste dynastie embrasse dans son cœur les hommes venus de loin ; voilà pourquoi moi, genéral, j'ai pris soin de vous avertir par cette pièce officielle.

« Du royaume céleste de Tay-ping, 11e année, 10e lune, 16e jour. »

Si formelle que fût cette déclaration, Mgr Delaplace n'était pourtant qu'à moitié rassuré ; il pouvait craindre que la ville une fois prise et livrée au pillage, les soldats rebelles, aveuglés par la fureur de la destruction et le délire du carnage, ne tinssent aucun compte du sauf-

conduit du généralissime. C'est pourquoi, à la première nouvelle que l'ennemi marchait sur Ning-po, son premier soin fut de faire évacuer tous les établissements des sœurs, et de les transférer dans la petite église de Notre-Dame des Sept-Douleurs, sur le port. Là, entassés dans un local dix fois trop étroit pour un tel personnel, sœurs et enfants eurent beaucoup à souffrir, mais au moins elles étaient en sûreté ; car elles étaient sous la protection du pavillon français. Le brave amiral Protet, dont l'escadre surveillait les agissements des rebelles, ayant appris le danger que couraient les missionnaires de Ning-po, avait mis un navire à leur disposition ; et aussitôt arrivé dans le port, le capitaine Olry, commandant du *Confucius*, écrivait à Mgr Delaplace la lettre suivante, où l'on retrouve cet esprit chrétien et ce patriotisme élevé qui distinguent les marins français : « Monseigneur, en arrivant j'ai reçu votre lettre et je m'empresse d'y répondre. Ma mission ici est de défendre contre toute attaque les nationaux français, ainsi que leurs propriétés, et de tout faire, dans l'intérêt de la Mission catholique. Après les démarches que j'ai faites, et avec les forces dont je dispose, je réponds de parer aux premiers inconvénients de la situation. Croyez bien, Monseigneur, que vous pouvez compter sur moi en toute circonstance. »

Cette parole de marin valait, pour Mgr Delaplace, une armée de deux cent mille hommes ; mais elle ne pouvait avoir d'effet que pour Ning-po ; les autres villes étaient à la merci des rebelles.

Hang-tchou, ville de 1,300,000 habitants et capitale du Tché-kiang, est menacée à son tour. La population, aimant mieux mourir de faim que de tomber au pouvoir

de ces barbares, résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. La ville soutint un siège de deux mois, pendant lequel la famine fit plus de victimes que le glaive.

Le 29 octobre 1861, Hang-tchou est investie par une armée innombrable; coupée de toute communication avec le dehors, ses provisions de bouche furent vite épuisées. Cette malheureuse population se vit réduite à manger chevaux, chiens, chats, reptiles et des racines de toutes sortes. Enfin, on commençait à attaquer la chair humaine et à l'exposer en vente, lorsque, le 29 décembre, la ville se décida à ouvrir ses portes à l'ennemi. Alors, aux horreurs de la famine succédèrent d'autres horreurs que la plume est impuissante à décrire.

Deux Missionnaires durent partager les dures privations de la ville assiégée. La Mission possédait à Hang-tchou une résidence et une maison de la Sainte-Enfance que dirigeait notre confrère chinois, M. Ly André. Elle y possédait autrefois une belle église, dont la persécution nous avait dépouillés pour la convertir en une immonde bonzerie. Or, pendant l'occupation de Ning-po par les rebelles, Mgr Delaplace ayant obtenu du gouvernement chinois que cette église nous fût restituée, M. Montagneux, n'écoutant que son dévouement, s'était mis à la disposition du vicaire apostolique pour aller opérer le recouvrement de cette église, et par ce moyen la préserver de la dévastation en cas d'une invasion probable.

Nos courageux confrères auraient eu le temps de sortir de la ville avant son complet investissement; Mgr Delaplace les en avait suppliés ; mais les intérêts de

la Mission l'emportèrent sur l'instinct de la conservation ; ils résolurent de défendre leur propriété au péril de leur vie.

Ce que nos chers confrères eurent à supporter de privations, pendant ce siège meurtrier, et de mauvais traitements de la part des rebelles, après la prise de la ville, eux seuls pourraient le dire.

La ville prise, le pillage commence ; et après le pillage le meurtre et l'incendie. Le 30 décembre, les rebelles envahissent l'église dont ils enfoncent les portes aux cris mille fois répétés : « De l'argent ou la mort. » Les deux missionnaires sont mis en état d'arrestation. M. Montagneux, ayant protesté contre l'envahissement d'une propriété européenne, est saisi et traîné dans les rues de la ville, au milieu des vociférations d'une soldatesque altérée de sang, qui l'accable d'injures et brandit sur sa tête des sabres et des lances, en criant : « Un diable d'Européen ! tuons le diable d'Européen ! »

Pendant que ces scènes de sauvagerie se déroulaient à Hang-tchou, le vicaire apostolique, à Ning-po, était sans nouvelles de ses confrères ; il était dans de mortelles angoisses ; il ne vivait plus. Que se passe-t-il à Hang-tchou ? Ses chers confrères sont-ils morts de faim pendant le siège ? Les Tchang-mao les ont-ils massacrés ? Autant de questions qui opprimaient son cœur. Il écrivait lettre sur lettre à Hang-tchou, il envoyait courrier sur courrier ; les lettres ne recevaient point de réponse ; les courriers ne reparaissaient point. M. Montagneux avait quitté Ning-po le 13 octobre 1861 pour se rendre à Hang-tchou, et le 14 janvier on était encore sans nouvelles au sujet de ce cher confrère.

Dans ces cruelles incertitudes, éprouvant le besoin

d'épancher le trop plein de son cœur dans le sein de notre très honoré Père, Mgr Delaplace lui adressait la lettre suivante, où son âme se révèle tout entière : dans ce cœur fort comme le bronze il y avait une tendresse de mère.

« .... A Hang-tchou que se passe-t-il ? C'est ma grande anxiété. Nous avons là M. Montagneux et M. Ly André. Depuis le 27 octobre, ces chers confrères n'ont pas pu communiquer avec nous, ni nous avec eux. Enfin un chrétien est arrivé ici en guenilles le jour de l'Epiphanie ; il nous a raconté que, le 24 décembre au soir, ayant appris que le vice-roi allait expédier un messager, il alla avertir nos confrères et s'offrir à porter des lettres à Ning-po ; que deux plis lui furent remis ; qu'il fut, à l'aide d'une corde, descendu le long des murs de la ville, avec le messager du vice-roi. Ils avaient à peine fait un quart de lieue, qu'ils furent pris. Le messager du vice-roi fut percé de trois coups de sabre ; notre chrétien resta aux fers ; il ne fut pas maltraité ; on lui enleva seulement ses lettres et ses habits.

« Le 29 décembre il s'évada, et nous arriva le 6 janvier au soir. D'après son récit, la ville était aux abois, la famine horrible ; nos confrères mangeaient les herbes de leur cour.

« Hang-tchou est enfin tombé, la notification officielle en est parvenue au généralissime qui me l'a dit. Mon premier et pressant devoir était de parvenir jusqu'à nos confrères. Le bon Dieu a permis que, samedi dernier, le grand chef de Ning-po mît à ma disposition deux de ses hommes ; je les ai expédiés avec deux de mes chrétiens pour porter à M. Montagneux quelque argent, du riz, des poissons salés et un peu de bœuf salé. Puisse le petit

convoi arriver à temps ! La Providence a si bien veillé sur nous jusqu'à ce jour que j'attends tout de sa bonté. J'ai également écrit au nouveau roi de Hang-tchou une lettre de recommandation pour que nos confrères, s'ils vivent encore, soient traités avec humanité.

« Du reste, mon très honoré Père, si vos enfants ont été victimes, on pourra dire qu'ils sont tombés pour la charité. Ils avaient suffisamment de provisions pour eux ; mais j'ai appris par le courrier que des enfants avaient été jetés à leur porte et dans leur cour, enfants de tout âge, jusqu'à neuf ou dix ans ; ils les ont recueillis, et ce surcroît de bouches a vite épuisé leurs provisions. Sera-t-il dit maintenant qu'il n'y aura pas de miséricorde pour eux qui ont exercé la miséricorde, jusqu'à se priver de leur dernière tasse de riz ? Mon prochain courrier vous apprendra, mon très honoré Père, si vous avez eu à Hang-tchou deux enfants martyrs de la miséricorde. »

On ne saurait exprimer ce qui se passait dans le cœur du pieux vicaire apostolique pendant ces jours de cruelle incertitude qui lui paraissaient des siècles ; son cœur était dans la torture, il ne trouvait de soulagement aux angoisses qui étreignaient son âme que dans la prière et ses tendres épanchements dans le cœur de M. le Supérieur général.

Le 29 janvier, nouvelle lettre à M. Etienne exprimant de nouvelles alarmes. « Mon très honoré Père, ma dernière lettre vous a laissé dans l'anxiété au sujet de nos deux confrères de Hang-tchou. Aujourd'hui nous avons l'assurance qu'ils ne sont pas morts de faim pendant le siège ; la bonne Providence n'a point permis que le *misericordiam consequentur* demeurât sans effet. Nos

braves chrétiens se sont montrés admirables de dévouement. Prévoyant qu'avec le nombre toujours croissant d'enfants qu'on leur apportait, la provision des Missionnaires serait vite épuisée, ils leur apportaient chaque jour en cachette quelques tasses de riz ; un jour, un chrétien leur apporta un jambon caché dans la manche de son habit, et il ne se retira qu'après s'être assuré *de visu* que les deux Missionnaires avaient pris leur petite part de ce frugal repas. C'est ainsi que nos chers confrères ont pu tenir jusqu'au bout ; mais malgré tous les soins dont leurs enfants furent environnés, dix-sept d'entre eux moururent par suite de si longues et si dures privations.

« Mais maintenant les voilà au pouvoir des rebelles depuis le 29 décembre dernier ; qu'est-il advenu depuis ? C'est là ma peine et mon tourment. Ont-ils eu à souffrir de la part des rebelles ? Oui. Ont-ils été tués ? Je voudrais pouvoir affirmer : non. Je ne puis pas non plus affirmer : oui. *Plus probablement,* M. Montagneux est perdu ! ! Il est possible que M. Ly nous reste ; voilà tout ce qu'il m'est possible de conjecturer, et c'est déjà assez navrant.

« La barque que nous avons expédiée pour Hang-tchou n'est pas encore de retour ; voilà cependant dix-huit jours qu'elle est partie. J'ai reçu des nouvelles par quatre voies différentes et les garanties de certitude sont telles que je ne puis plus malheureusement élever un doute. J'ai le douloureux pressentiment que c'en est fait de notre cher et regretté M. Montagneux. »

Les jours s'écoulaient sans qu'une nouvelle, quelque peu rassurante, vînt apporter une lueur d'espoir. Le 14 février, Mgr Delaplace, écrivant à M. Etienne, lui

disait : « Avant-hier, j'ai reçu des nouvelles de Hang-chou. Le chef des rebelles de Ning-po, qui y était allé pour nos affaires, m'a adressé un petit rapport. Notre ancienne église est encore debout ; on espère que M. Ly est encore vivant avec plusieurs de nos chrétiens ; mais on ne sait pas ce qu'est devenu M. Montagneux. Je redoute toujours que le silence qui se fait autour de ce cher confrère ne soit un silence de mort. Cependant toute lueur d'espérance n'est pas éteinte, surtout quand je pense que M. Montagneux a été pris pendant le mois de la Sainte-Enfance, dont il était directeur au Tché-kiang. Je veux encore compter sur tant de petites âmes que cette belle œuvre a sauvées ; elles nous rendront peut-être notre très cher M. Montagneux. »

L'événement prouva que le vicaire apostolique n'avait pas espéré en vain dans la protection du ciel. Le pauvre prisonnier avait vu la mort de bien près ; aux mains de tels ennemis, il pouvait bien dire avec le prophète royal fuyant la colère de Saül : *Uno tantum gradu, ego morsque dividimur.* « Je ne suis séparé de la mort que par la distance d'un pas. » Mais l'ange du Seigneur veillait sur lui ; comme Daniel, il sortit sain et sauf de cette fosse aux lions, et, selon toute apparence, c'est son vénéré supérieur qui fut l'instrument de son salut.

Mgr Delaplace, on s'en souvient, mettant à profit ses bons rapports avec le généralissime des rebelles à Ning-po, avait adressé au roi des Tchang-mao, à Hang-tchou, une supplique en faveur des deux Missionnaires, pour le cas où ceux-ci tomberaient entre les mains de l'armée assiégeante. Or, au cours des interminables interrogatoires qu'il eut à subir après son arrestation, M. Montagneux eut une inspiration qui paraît être venue

du ciel, et qui rappelle l'attitude ferme et résolue de l'apôtre saint Paul devant le tribunal du proconsul Festus ; indigné des injures et des mauvais traitements dont on l'accablait, il s'écria d'un ton plein d'énergie qui déconcerta ses bourreaux : « J'en appelle à votre roi ! — Ah ! tu veux voir le roi ; eh bien ! on te conduira au roi ! »

Les Tchang-mao ne s'empressèrent point d'accomplir leur promesse, et la patience de notre cher confrère devait encore être mise à de rudes épreuves, avant qu'on le présentât au roi ; ces misérables espéraient sans doute, par des délais sans fin, arracher à leur prisonnier quelque bonne somme d'argent. Enfin, après de longues semaines d'attente, après bien des marches et contremarches, pendant lesquelles ils se jouaient de leur prisonnier avec des raffinements de barbarie qui eussent lassé la patience d'un ange, ils se décidèrent à le faire comparaître devant le roi.

Au sortir de cette audience, pendant laquelle le roi des rebelles manifesta quelques sentiments d'humanité, notre cher confrère put entrevoir le jour de sa prochaine délivrance. Muni d'un sauf-conduit, il fut dirigé sous escorte sur Chang-hay, où il arriva le 24 janvier. En posant le pied sur cette terre hospitalière, M. Montagneux laissa échapper de son cœur cette exclamation de joie, où se révèle une âme vraiment sacerdotale : « Enfin, demain je pourrai dire mon bréviaire et célébrer la sainte messe. » Au mois d'avril suivant, il rentrait à Ning-po, où ses confrères le reçurent avec des démonstrations de joie d'autant plus vives qu'on avait eu moins d'espoir de le revoir jamais.

Quant au pauvre M. Ly, on ne sut jamais ce qu'il

était devenu ; toutes les démarches faites pour retrouver ses traces furent infructueuses. On suppose qu'entraîné par les rebelles dans le Kiang-nan, ils l'auront ensuite abandonné et laissé mourir de faim. Au mois d'octobre 1868, la mort de cet infortuné confrère ne faisant plus de doute, il fut recommandé aux prières et aux suffrages de la Communauté, et inscrit au nécrologe de la Compagnie.

Enhardie par l'insouciante inertie des mandarins, qui étaient bien plus préoccupés de mettre leur personne et leur fortune en sureté que de protéger les populations, l'insurrection gagnait chaque jour du terrain. L'année 1861 avait fini à la lueur des incendies ; l'année 1862 ne pouvait apporter que des larmes et des calamités dont on ne pouvait ni calculer l'étendue ni prévoir la fin ; à l'exception de Ning-po, où la présence des vapeurs européens en imposait aux rebelles, toute la province était en feu. Ce que le vicaire apostolique dépensa d'activité et de dévouement dans ces cruelles circonstances, pour secourir les malheureuses victimes de ces désastres, tient véritablement du prodige. Il se multipliait avec le danger ; « il courait partout », recueillant les orphelins, nourrissant les affamés, procurant la sépulture aux morts et consolant les survivants. Un jour qu'il arrivait dans un village où le terrible fléau venait de passer, à la vue de sa chère église tout inondée du sang de ses pauvres chrétiens qu'on y avait égorgés, le cœur lui manqua, il dut se retirer seul dans une chambre pour donner libre cours à ses larmes.

Mais voici qu'une nouvelle angoisse vint étreindre son cœur ; il apprend que Tchou-san est menacée d'une invasion. Il part sur-le-champ pour Ting-hay, la capitale

de l'île et le centre des œuvres catholiques ; il trouve la ville en proie à un tumulte effroyable ; on venait de découvrir une conspiration dont le but était de piller et d'incendier Ting-hay et d'y installer les rebelles. Les femmes et les enfants évacuent la ville, les hommes prennent les armes pour protéger leurs maisons ; la population, au paroxysme de la colère, massacre quatre-vingts des conspirateurs. L'arrivée de Mgr Delaplace rendit un peu de calme à cette pauvre ville affolée de terreur. Telle était l'idée qu'on avait de lui, qu'on le croyait capable de tenir toute une armée en échec ; il fut accueilli par des démonstrations unanimes d'affection et de confiance. L'espoir de ces bons insulaires ne fut point trompé ; le vicaire apostolique préserva l'île d'un désastre inévitable. Au moment où tout paraissait désespéré, un commodore anglais, instruit par Sa Grandeur des projets des rebelles sur l'archipel, amenait une canonnière en vue de Tchou-san ; à la vue de ce vapeur, les rebelles s'enfuirent en désordre : l'île était sauvée.

Le gouvernement chinois peut bien saluer dans Mgr Delaplace un libérateur et un sauveur ; s'il est parvenu enfin à triompher des innombrables légions de barbares qui, pendant dix ans, ont inondé et dévasté son territoire, c'est grâce à l'esprit entreprenant et au génie organisateur de ce vaillant évêque, qui a fait plus tout seul pour sa patrie d'adoption, que tous les mandarins ensemble. Nos marins n'avaient pas assez d'admiration pour les hautes qualités qu'il sut déployer pendant cette fameuse expédition franco-chinoise dont il fut tout à la fois l'inspirateur et l'organisateur, et qui devait porter le dernier coup à l'insurrection. Nous arrivons à

la plus belle page de la vie de ce grand évêque, qui a laissé dans le cœur de nos officiers de marine le souvenir « d'un homme incomparable ».

Pendant que Mgr Delaplace, par une manœuvre habile, délivrait l'île de Tchou-san de la présence des rebelles, de nouvelles complications surgissaient inopinément à Ning-po. Le grand chef des rebelles avait fait au vicaire apostolique la promesse formelle de respecter le Cang-po, c'est-à-dire le quartier européen ; or, au printemps de 1862, sans provocation aucune, et au mépris de la parole donnée, les Tchang-mao prennent tout à coup une attitude hostile et menaçante à l'égard des Européens ; ils élèvent des prétentions violentes sur le Cang-po, ils y apparaissent en armes et affichent sur tous les murs des proclamations qui terrorisent tout le quartier.

Instruit de ces faits par l'évêque, le commandant français, homme d'un caractère décidé et d'une énergie sans pareille, envoie son second enlever quelques-unes de ces proclamations. De suite, le grand chef députe quelques satellites pour savoir qui a osé attenter à son sceau. Pour toute réponse, les commandants français et anglais débarquent dix hommes armés, avec ordre de *nettoyer* tous les murs de Cang-po, et en même temps, ils adressaient au grand chef une pièce officielle par laquelle on lui signifiait « *de cesser ses plaisanteries* (textuel) sur le Cang-po, avec menace d'arrêter et d'exécuter sur place tout satellite qui serait trouvé armé dans le quartier. » Au reçu de cette fière déclaration, la fureur du grand chef ne connut plus de borne ; il jura de détruire la ville et ses habitants. Mais Mgr Delaplace avait prévu cette explosion de colère, il fallait en prévenir les effets. En face du danger qui menaçait cette

population, il eut une inspiration qui devait décider du salut du Céleste-Empire. Par d'habiles négociations sagement conduites, il parvint à amener une entente entre le gouvernement chinois et les officiers des navires européens mouillés dans le port, dans le but de combiner leurs forces pour une action commune contre les Tchang-mao. Dieu bénit cette entreprise, et le jour même où les rebelles devaient détruire la ville de Ning-po, ils en étaient eux-mêmes chassés pour n'y plus rentrer jamais. Trop modeste pour s'attribuer la moindre part de ce succès, notre vénéré et pieux confrère ne voulut voir dans la défaite des rebelles qu'un effet de la toute-puissante protection du Ciel.

« Monsieur et très honoré Père, écrivait-il à M. Etienne, le 14 mai 1862, le bon Dieu a daigné abaisser un regard propice sur notre indignité. Samedi dernier, jour de la sainte Vierge, et dans le mois de Marie, et dans l'octave de la Translation des reliques de notre saint Fondateur, et la veille du patronage de Saint-Joseph, à quatre heures du soir, les rebelles ont été chassés de la ville de Ning-po. Six vapeurs, dont quatre anglais et deux français, ont bombardé depuis neuf heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Alors, cent matelots européens, suivis de quelque deux cents Chinois, ont escaladé les murs. Il y a eu des victimes ; les rebelles étaient nombreux et se défendaient avec acharnement ; ils ont remonté jusqu'à trois fois des pièces démontées, et, à défaut d'affûts, ils les posaient sur des pierres et même sur les remparts ; il a fallu charger deux fois à la baïonnette. A la fin, se voyant perdus, les rebelles se sont entre-tués les uns les autres.

« Vous n'avez pas, mon très honoré Père, à vous at-

trister sur vos deux familles, le bon Dieu nous a couverts d'une protection spéciale. Instruits de tout ce qui devait s'opérer, nous avions pris nos précautions en conséquence. Dès la veille du bombardement, les sœurs et tous nos enfants étaient à l'abri, en dehors de tout théâtre de combat. Nous avons eu dans nos maisons quelques boulets, quelques éclats de bombes, mais c'est peu de chose, nos dégâts sont insignifiants.

« Nous n'espérions plus guère revoir nos maisons de la ville, que les Tchang-mao devaient saccager et brûler ; pendant le bombardement, un immense incendie dévorait notre quartier, les flammes se sont arrêtées à huit ou dix mètres du mur de nos sœurs. »

Toutefois, tout danger n'avait pas disparu ; chassés de la ville, les Tchang-mao rôdaient dans les campagnes environnantes, satisfaisant leur brutale cruauté en attendant qu'une occasion favorable leur permît de revenir sur Ning-po ; il fallait donc tenter un suprême effori pour débarrasser enfin le pays de ces hordes de barbares.

C'est encore à l'initiative du vaillant évêque que reviennent le mérite et l'honneur de ce hardi coup de main. Persuadé que le salut ne pouvait pas venir des mandarins, dont la criminelle incurie ne prenait aucune mesure de sûreté contre un retour offensif de l'ennemi, il organisa lui-même la défense du pays. Par ses conseils et ses pressantes sollicitations, le gouvernement chinois fait appel à tous les Européens valides et capables de porter les armes ; en moins de quinze jours, le mandarin gouverneur de Tche-kiang avait à sa disposition une petite mais solide armée, bien disciplinée et organisée à l'européenne.

Pendant que la petite armée franco-chinoise forme ses cadres, Mgr Delaplace parcourt en éclaireur tout le pays pour étudier les positions et les forces de l'ennemi, et, à son retour, il trouva le corps expéditionnaire prêt à marcher. Un lieutenant de vaisseau, jeune homme de grand mérite et ami intime du prélat, est nommé général de brigade par le gouverneur, et Mgr Delaplace fait partie de l'expédition en qualité d'aumônier en chef. Ce fut un beau jour pour l'intrépide missionnaire que celui où il se vit investi de cette fonction qui répondait si bien aux ardeurs de sa bouillante nature. « Me voilà, écrivait-il à M. Étienne, improvisé grand aumônier de l'armée franco-chinoise du Tché-kiang; j'ai peur d'être trop content, cela pourrait nuire à l'œuvre. Mais, de vrai, la jolie petite œuvre ! qu'elle doit être du goût de saint Vincent ! Oh ! le doux bonheur de reprendre son train de missionnaire camp-volant ! »

La campagne s'ouvrit, au printemps de 1863, par un succès bien fait pour enflammer l'ardeur guerrière de la vaillante petite armée; pour son premier coup d'essai, le général, à la tête de 15 ou 1800 baïonnettes, enlève quatorze camps retranchés, prend une ville occupée par l'ennemi et chasse devant lui 40.000 rebelles.

Ce brillant fait d'armes fut suivi de beaucoup d'autres où officiers et soldats firent des prodiges de valeur.

Mais il est juste de dire que le général en chef trouva toujours dans Mgr Delaplace un puissant auxiliaire; sa connaissance du pays le mettait à même de donner des indications et des conseils qui permettaient à l'armée de marcher à coup sûr et de viser juste. De l'aveu de ses confrères de Ning-po, « Mgr Delaplace fut l'âme de l'expédition franco-chinoise »; il éclairait sa marche et diri-

geait, par ses conseils et ses précieuses indications, tous ses mouvements et toutes ses opérations avec une sûreté de main qui eût fait honneur au plus habile stratégiste : officiers et soldats n'avaient qu'une voix pour rendre hommage *à ses capacités militaires ;* de l'aveu de tous : « Dans cet évêque, il y avait l'étoffe d'un commandant de corps d'armée. »

D'ailleurs, ce ne fut pas le seul service que Mgr Delaplace rendit au corps expeditionnaire franco-chinois. Dans une armée composée d'éléments aussi hétérogènes, les compétitions provenant des susceptibilités nationales auraient pu relâcher ce lien de cohésion qui est le nerf de la guerre, et y introduire du même coup l'indiscipline et l'insubordination ; le vigilant prélat, qui songeait à tout, avait prévu le danger ; il employa toutes les ressources de son esprit au maintien de l'union et d'une entente cordiale entre les chefs, et, grâce à l'ascendant que donnaient à sa parole son intrépidité et sa haute intelligence, officiers et mandarins demeurèrent constamment dans les rapports d'une parfaite courtoisie ; et l'on peut croire que cette unité de vues dans les têtes dirigeantes ne contribua pas peu au succès définitif de l'expédition.

Mais Mgr Delaplace était surtout et avant tout aumônier, il n'eut garde de l'oublier. Dans sa pensée, « l'expédition franco-chinoise, c'était Dieu en campagne, ouvrant des débouchés pour notre sainte religion, balayant le sol chinois de ses hideux Pou-ssas et de ses immondes superstitions pour y implanter le christianisme ». Aussi, partout où le fléau de la guerre avait exercé ses ravages, laissant après elle la mort, la peste, la famine et les misères sans nombre qui forment son triste cortège, il

installait la charité qui séchait les larmes, cicatrisait les blessures et portait remède à tous les maux; partout où la jeune armée prenait position, le vicaire apostolique plaçait sa pierre d'attente pour les œuvres à venir.

A le voir exercer la charité sur toute l'étendue de cette malheureuse province, devenue un immense champ de bataille couvert de morts et de mourants, on se sent transporté d'instinct vers ces jours néfastes où la France, réduite aux abois par les guerres civiles, ne vivait que par la charité de Vincent de Paul; oui, dans cette poitrine d'évêque battait le cœur de Vincent de Paul! Chez Mgr Delaplace la charité coulait pour ainsi dire de source; au milieu de ces mille voix de la souffrance qui imploraient assistance et soulagement, son cœur était vraiment dans son élément; et son esprit si fécond en ressources de toute nature n'était jamais en retour sur son cœur. Que de pages brûlantes de charité sont sorties de son cœur embrasé, et que nous voudrions reproduire ici! Comme la voix de la souffrance connaissait bien le chemin de ce grand cœur! Avec quels accents émus il redit à son vénéré supérieur général les calamités inouïes dont sa malheureuse province est devenue le théâtre! Il lui écrivait de Chang-in, dès le début de la campagne :

« Monsieur et très honoré Père, vous n'avez jamais reçu de lettres de ce pays-ci; jamais, je crois, missionnaire n'a passé ici; jamais il n'y a eu de chrétiens. Dans cette pauvre ville de Chang-in, occupée d'abord par les rebelles, puis reconquise par notre petite armée, la misère est immense : avec l'aide de Dieu, nous tâchons d'y apporter remède. D'abord je ramasse les enfants; leur nombre me déborde. Jusqu'a présent je n'ai

guère pris que les petits garçons; c'est un bon noyau d'orphelinat. Sous peu, j'espère avoir des femmes et un local pour les petites filles.

« Pour la population mendiante, nous avons, de concert avec les mandarins et les notables, établi des fourneaux de secours. Celui de la ville distribue journellement une moyenne de trois mille deux cents tasses de riz. Otez ce secours aujourd'hui, vous n'aurez qu'à ramasser des cadavres dans les rues. Allez à cinquante lys de la ville, vous ne trouverez pas une maison debout : nous avons installé par là deux fourneaux, autour desquels expirent néanmoins tous les jours, en moyenne, quarante faméliques, ou pauvres gens non tués par le froid. Les corps se putréfiaient, étaient rongés par les animaux; le remède est venu : cette semaine même a été ouverte une fabrique de cercueils de charité. Grâce aux chefs du corps expéditionnaire, nous avons pu fournir du bois en abondance pour les défunts, comme j'ai pu obtenir bonne provision de riz pour les vivants.

« Oh! qu'on est heureux de pouvoir sécher quelques larmes! Comme elle retombe doucement sur le cœur, la bénédiction de celui qui allait mourir sans votre prompt secours! *Benedictio perituri veniat super me.*

Cette bénédiction du mourant arraché à un trépas inévitable, le charitable vicaire apostolique en éprouva plus d'une fois les heureux effets pendant sa laborieuse campagne d'aumônier; ses confrères de Ning-po étaient persuadés « qu'un ange veillait à la conservation d'une si précieuse existence ». Dans plusieurs circonstances, il vit la mort de si près qu'on ne peut s'expliquer son salut que par une protection toute spéciale du ciel. Les Tchang-mao avaient mis sa tête à prix; une grosse

somme d'argent étaient promise à celui qui livrerait l'évêque catholique. Or Mgr Delaplace, qui de temps en temps se séparait du camp pour aller exercer le double ministère de sa charité corporelle et spirituelle, se trouva un jour cerné dans un village par les rebelles ; ils fouillent dans tous les coins et recoins ; mais « soit que Dieu les eût aveuglés, soit que l'évêque eût été rendu invisible », ils en furent pour leurs frais. Une autre fois la lance d'un Tchang-mao vint s'abattre à deux pouces de sa poitrine pendant que des centaines de voix criaient : « Tue ! tue ! » L'évêque ne parut pas même s'en apercevoir ; il continua son chemin avec cet air de superbe dédain d'un homme qui n'a peur de rien ; cette fois encore la mort n'osa pas étendre la main sur lui. Ne pourrait-on pas voir dans cette double préservation l'accomplissement de cette parole de l'Esprit-Saint : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die malâ liberabit eum Dominus ;* « Bienheureux celui qui comprend la souffrance du pauvre, Dieu le délivrera au jour mauvais. »

Nous ne suivrons pas notre courageux confrère sur tous les champs de bataille du Tché-kiang, où il voulut rivaliser de dévouement avec les plus intrépides, en même temps qu'il donnait à tous l'exemple de ces hautes vertus qui sont le privilège exclusif de notre sainte religion ; nous nous exposerions à nous répéter vingt fois : ce que Mgr Delaplace fut à Chang-in, il le fut partout ; partout il sut faire son devoir noblement. Grâce à la vigoureuse impulsion qu'il sut donner à la répression de l'insurrection, à la fin de l'automne de 1863, il n'y avait plus un seul rebelle dans le Tché-kiang.

La rébellion n'était cependant pas totalement vaincue ;

l'expédition anglo-franco-chinoise dut continuer pendant plusieurs mois encore, dans le Kouan-si, son œuvre d'extermination, avec des fortunes diverses, et quelquefois avec des pertes sensibles ; elle eut à déplorer surtout la perte du brave amiral Protet, qui tomba mortellement frappé d'une balle au cœur. Elle délogea, après des combats sanglants, les rebelles des villes de Macao, de Chang-hay, de Canton. Enfin le 19 juillet 1864, elle prenait d'assaut la ville de Nankin que défendaient les rebelles. On espérait trouver le grand chef parmi les prisonniers ; il avait disparu. C'était la fin de l'insurrection.

Disons à la louange du Céleste-Empire qu'il ne se montra pas ingrat envers son bienfaiteur : gouvernement et populations ont été unanimes à reconnaître les immenses services rendus au pays par Mgr Delaplace ; Sa Majesté impériale daigna lui décerner la médaille d'or et d'argent, avec de riches pièces de soie et une collection de blagues à tabac, distinction réputée insigne dans ce pays. Plusieurs districts de la province, devançant les faveurs impériales, avaient envoyé à Sa Grandeur de magnifiques présents, avec un dais orné d'emblèmes et d'inscriptions pour attester leur reconnaissance. En un mot la population tout entière acclamait Mgr Delaplace comme un libérateur et un sauveur ; sa louange était dans toutes les bouches. Il n'y avait qu'un seul homme qui ne partageât pas cette admiration pour notre vénéré vicaire apostolique, cet homme, c'était lui-même : à ce concert d'admiration et de louanges, il ne répondait que par cette parole si digne d'un enfant de Saint-Vincent : « C'est Dieu qui a tout conduit de sa Providence la plus paternelle. »

Mais si Mgr Delaplace était insensible aux louanges que lui attirait le succès de l'expédition franco-chinoise, il n'était pas indifférent aux suites qui pouvaient en résulter pour notre sainte religion ; il espérait bien que c'était une ère de liberté qui allait commencer, et qu'un vaste champ devait bientôt s'ouvrir au zèle du missionnaire.

Rendu enfin à lui-même et à sa vie d'apôtre, par la pacification de sa province, le vicaire apostolique pourra désormais se remettre à l'œuvre avec tout l'essor de son zèle. Mais que de ruines à relever ! son vicariat n'est plus qu'un désert, ses chrétiens ont été jetés aux quatre vents du monde ; la plupart de ses chapelles et oratoires n'offrent plus que des débris ; de districts, il n'y en a plus ; tout est à refaire.

A peine de retour à Ning-po, les premiers jours de novembre 1863, Mgr Delaplace commence par se mettre en retraite avec tous ses missionnaires : « Dieu ne sera pas de trop, disait-il, dans l'œuvre que nous allons entreprendre, car la tâche sera rude et nous aurons besoin de sentir sa grâce dans nos cœurs. » Là, dans le recueillement, sous le regard de Dieu, on dresse ses plans pour la campagne qui va bientôt s'ouvrir, on combine ses moyens d'action, on organise ses forces, on se prépare à de nouvelles luttes ; luttes toutes pacifiques où le dévouement des Missionnaires ne rencontrera pas d'autres adversaires à combattre que la pauvreté et les misères sans nombre que la guerre laisse d'ordinaire après elle.

L'expédition franco-chinoise avait donné les résultats que le vicaire apostolique en attendait. Pendant les premières années de son administration au Tché-kiang,

il avait posé sa pierre d'attente un peu partout; il avait multiplié les essais de fondations, mais en réalité, il n'avait rien fondé; il ne le voulait pas, et il le pouvait moins encore. De quelque côté qu'il tournât la tête, il se voyait environné d'impossibilités désespérantes; d'abord c'était l'impossibilité, faute de ressources, de suffire aux premiers frais d'installation; puis l'impossibilité plus cruelle encore de tenir des missionnaires en résidence. L'expédition franco-chinoise vint améliorer cette situation gênée, soit au point de vue financier, soit au point de vue moral.

Avec les indemnités de guerre, il donne une impulsion nouvelle aux œuvres des filles de la Charité; il relève leurs établissements, en crée de nouveaux, et leur donne une organisation qui en assure le bon fonctionnement pour le plus grand bien des âmes. Il construit des églises nouvelles, remet en état celles que la guerre a dévastées, et dote la banlieue ainsi que la campagne d'un grand nombre de chapelles et d'oratoires publics. Il multiplie les écoles, fonde des orphelinats pour les enfants dont les parents ont été tués, ou ont disparu pendant la guerre; il établit des pharmacies dans les quartiers délaissés, au profit des familles pauvres que visitent les filles de la Charité; enfin il fonde un séminaire, où se formeront de bons et utiles ouvriers, qui l'aideront à recueillir la riche moisson d'âmes qui se prépare.

Il n'a plus à craindre les susceptibilités jalouses des mandarins, ni les regards haineux d'une population malveillante : il peut aller de l'avant sans crainte. Avant 1862, son zèle était comme emprisonné dans un réseau de précautions minutieuses qui en étouffaient

les élans ; il fallait avancer pas à pas, sans bruit, dans l'ombre, et, selon son expression favorite, *la tête sous l'herbe ;* c'était un travail de réparation, améliorant les chrétiens, apprivoisant les païens, guérissant d'anciennes blessures : travail qui était loin de payer la peine qu'il coûtait. Aujourd'hui le vicaire apostolique peut travailler au grand jour, et marcher à ciel ouvert : il est maître de la situation. Partout il se voit environné des sympathies d'une population qui l'admire comme un héros, et l'aime comme un père ; les titres qu'il s'est acquis à la reconnaissance publique, pour les hautes qualités de son esprit et de son cœur, lui donnent le droit de tout faire. Les mandarins, les lettrés, les notables s'honorent de son amitié, ils le préviennent d'honneurs, lui rendent des visites et lui adressent des invitations. Bref, le nom des Missionnaires est béni dans toute la contrée.

Toutefois, notre vaillant confrère n'était pas homme à savourer, dans un tranquille repos, ces épanchements de la reconnaissance. « Un Missionnaire, disait-il, a autre chose à faire que de répondre à des invitations, si honorables qu'elles soient ; » et tout en réorganisant les œuvres catholiques en ville, « il était tout heureux de reprendre de temps en temps sa besace de missionnaire camp-volant, pour aller porter aux pauvres gens de la campagne le bienfait de sa parole et de son saint ministère ». Telle était la bénédiction qui s'attachait aux pas de cet homme de Dieu, que, au dire de ses confrères, les districts visités et évangélisés par Mgr Delaplace se distinguaient entre tous les autres par leur attachement à la foi ; ils ont conservé jusqu'à ce jour

comme un cachet ineffaçable de vraie religion et de solide piété.

Quelle joie pour son cœur d'apôtre à la vue de ce retour au bien ! C'est pendant une de ces excursions à l'intérieur, du fond de ces pauvres villages de la campagne, qu'il laissait échapper ce cri d'espérance : « Pendant nos longs mois d'hiver, le bon grain a germé sous terre ; et maintenant de nombreux épis mûrissent sous les bénignes influences du soleil de la grâce, et formeront bientôt de bonnes petites gerbes pour le grenier du Père de famille. Nos œuvres reçoivent partout un excellent accueil ; la Sainte-Enfance est en pleine prospérité ; les catéchumènes arrivent par groupes, par familles, par pays, par districts. »

En moins de quatre ans, cet infatigable pionnier de l'Évangile avait renouvelé la face du Tché-kiang : le désert désolé et aride était devenu un sol fécond, une terre d'une riche culture ; là où la superstition étalait toutes les horreurs du fétichisme le plus monstrueux, florissait une chrétienté d'élite. Lorsque la voix toujours écoutée et toujours respectée de l'autorité viendra le surprendre au milieu de ses féconds et durs travaux, pour l'avertir d'aller porter à d'autres contrées le bienfait de son zèle, il laissera à son successeur le plus bel héritage que puisse ambitionner un évêque missionnaire.

Voici, en effet, quel était, en 1868, l'état du vicariat du Tché-kiang, lorsque Mgr Delaplace quitta cette province. Il possédait :

1° 6 districts, savoir : les districts de Ning-po, de Kiaching, de Ku-tcheou, de Hang-tcheou, de Thou-san et de Tay-tchéou ;

2° 51 stations, avec 23 résidences ; et chaque résidence comprenait chapelle, école, presbytère ;

3° 3 belles églises ; une à Ning-po, de style ionique ; une à Ting-hay, dans l'archipel, dans le style ogival ; et à Hang-tcheou, capitale du Tché-kiang, la vieille église enlevée aux chrétiens en 1730, et dont Mgr Delaplace obtint la restitution en 1861 ;

4° Divers établissements en pleine prospérité ; savoir : un séminaire composé de 15 élèves ; 3 internats comprenant 50 enfants ; 8 orphelinats et une ferme, le tout formant un personnel de 565 enfants ; une école de baptiseurs-médecins ; 6 pharmacies ;

5° Chrétiens pratiquants : 3,623.

Remarquons que dans cette nomenclature ne sont pas compris les établissements et les œuvres des filles de la Charité que Mgr Delaplace avait mis en état de répondre à tous les besoins de cette immense population, et d'embrasser les misères sans nombre qu'abritent d'ordinaire les grandes villes.

Dans cette vie d'une admirable unité, tout se ressemble : l'enfance, l'adolescence, l'âge mur ; pas une note discordante, pas une lacune, pas une ombre. L'adolescent laisse entrevoir ce que sera l'homme une fois entré dans sa voie et parvenu au complet développement de ses facultés ; le lévite nous montre ce que sera un jour le prêtre, le missionnaire, le vicaire apostolique ; dans l'apôtre, on peut voir ce que fut, dans la vie privée, le religieux, l'homme de communauté.

Nous devons à l'obligeance de notre cher confrère M. Jean-Baptiste Bret, qui, pendant plusieurs années, eut le bonheur d'avoir Mgr Delaplace pour supérieur à Ning-po, des notes du plus haut intérêt, qui nous révè-

lent dans notre vénéré vicaire apostolique un véritable enfant de saint Vincent, l'idéal de l'homme de communauté. Voici ce qu'il nous écrit :

« Ce qui frappait tout d'abord dans Mgr Delaplace, après quelques jours passés avec lui, c'était son attachement profond pour la petite Compagnie ; attachement qui se traduisait par une fidélité empreinte d'une respectueuse tendresse à observer jusqu'aux moindres règles ; il se conformait à tous les petits usages qui sont de tradition à notre Maison-Mère, comme s'il eût été au séminaire interne. Je ne sache pas qu'il y ait jamais eu dans la Compagnie un plus exact observateur du lever de quatre heures ; malade ou en bonne santé, il se levait toujours à quatre heures, et faisait son oraison, suivie invariablement de la récitation des petites heures en commun. Tel était son amour pour cette première action de la journée, qu'il s'était attribué l'office d'excitateur de la maison quand il s'y trouvait, et même en mission s'il était accompagné d'un autre confrère ; et cet office, on peut être assuré qu'il s'en acquitta toujours consciencieusement. Malade et dans l'impossibilité de célébrer le saint sacrifice de la messe, il voulait aller à l'église recevoir la sainte communion, malgré nos instances pour le déterminer à rester dans sa chambre ; il prenait sa canne, et, appuyé sur le bras d'un confrère, il allait ainsi, en se traînant, à la table sainte. A la vue de ce respect pour Notre-Seigneur, nous étions émus jusqu'aux larmes ; mais ces sorties, qui pouvaient compromettre sérieusement une santé qui nous était si chère, nous remplissaient d'inquiétudes et de craintes. Qui aurait pu se dispenser des moindres détails de la règle avec de tels exemples sous les yeux ?

« Dur à lui-même et constamment attentif à tenir la nature sous le joug, Mgr Delaplace n'avait rien d'austère pour les autres ; s'il se refusait à lui-même les moindres adoucissements, par contre, il était rempli d'égards et de prévenances pour nous ; s'il nous voyait indisposés, il nous environnait de soins empressés et affectueux. Mais aussi, la santé remise à flot, il ne fallait plus songer qu'à travailler et se dévouer.

« Il voulait des missionnaires oublieux d'eux-mêmes et de leurs aises, aimant à se faire tout à tous, sacrifiant volontiers l'intérêt personnel à l'intérêt de Dieu et des âmes. Il faut l'avouer, à certaines époques, où sans être persécutés par les infidèles, nous étions l'objet d'une surveillance haineuse, qui épiait jusqu'à nos moindres mouvements, la situation n'était pas brillante ; les amis du confortable n'eussent pas été à l'aise ; c'est tout juste si nous avions le nécessaire : notre bien-aimé supérieur n'était ni mieux logé, ni mieux vêtu, ni mieux nourri que les autres. Je me trompe, il choisissait toujours pour lui ce qu'il y avait de pire et de plus incommode.

« Dans les missions, il choisissait toujours pour lui les travaux les plus pénibles ; et il s'était réservé le droit de choisir les postes les plus périlleux. A une pareille école, on pouvait avancer rapidement dans la science du renoncement et du sacrifice ; et je m'estimerai toujours heureux d'avoir fait mes premières armes sous cette forte et intelligente direction. Avec lui on apprenait vite et bien ; et ses conseils, sous une forme saisissante et originale, s'emparaient de votre cœur et s'y fixaient pour toujours.

« En hiver, les chrétiens attendent le jour pour se

lever ; avant la messe, qui se dit généralement à sept heures, Monseigneur accomplissait tous ses exercices de piété, afin de pouvoir consacrer sa journée tout entière aux devoirs du saint ministère ; il prêchait régulièrement deux fois et souvent trois fois par jour, sans compter le catéchisme aux enfants. Il excellait dans ce genre de ministère ; possédant la langue chinoise dans ses plus petites nuances, il la parlait avec une habileté surprenante. On prêtait une attention singulière à sa parole ; parfaitement au courant des us et coutumes du pays, il se servait de tout pour toucher et remuer les cœurs.

« Sa maxime favorite, qu'il s'efforçait de nous inculquer, c'était : de faire peu, si on ne peut faire davantage ; mais le faire toujours, et le bien faire.

« Dans nos chrétientés, il ne serait prudent ni convenable de conserver la sainte Eucharistie dans les églises ; et cependant notre pieux vicaire apostolique passait chaque jour sa demi-heure devant l'autel, comme si Notre-Seigneur y eût été présent.

« Pendant les voyages qui durent quelquefois huit jours pour se rendre dans les districts éloignés, vous êtes confiné dans une barque tirée par des hommes, en remontant les fleuves et les rivières, et privé du saint sacrifice de la messe ; dans cette barque couverte de feuilles sèches, Monseigneur vivait comme dans la maison la plus régulière. Il s'unissait pendant une heure aux messes célébrées dans le monde entier ; de temps en temps, il nous rappelait la présence de Dieu, priait les saints anges de nous préparer les voies, et il jeûnait tous les jours pour attirer la bénédiction de Dieu sur la mission qui allait commencer. Jeune missionnaire

au Ho-nan, ses voyages avaient un caractère tout apostolique : une fois sorti de la résidence, il quittait ses chaussures et marchait nu-pieds avec le brouettier qui roulait son mince bagage, et il reprenait ses chaussures un peu avant d'arriver à destination. A Ning-po, tout evêque qu'il fût, on l'a vu souvent, vêtu à la chinoise, arriver sa besace sur l'épaule et une solide paire de souliers ferrés aux pieds.

« Mgr Delaplace était notre maître à tous pour une foule de connaissances, néanmoins, il ne négligeait pas l'étude ; il y avait toujours sur sa table un volume de théologie morale, et ce volume était chargé de notes. Sagement économe de son temps, il donnait chaque jour quelques instants à la lecture de l'Ancien Testament, dont il avait commenté un certain nombre de livres ; c'est ce qui nous explique cette saveur délicieuse qui se dégageait de sa parole.

« En récréation, sa conversation toujours vive, enjouée, cordiale, avait un but pratique ; il n'avait pas oublié le conseil du poète : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci ;* que de choses on apprenait dans ces entretiens émaillés d'esprit et parsemés d'anecdotes toujours piquantes et instructives !

« Que dire des qualités de son cœur ? Il était toujours grand ouvert à tous ses confrères ; il le leur disait agréablement : « Vous pouvez y entrer à toute heure, à « pied comme à cheval. » Son cœur avait la solidité du bronze, et il nous voulait comme lui, courageux et forts ; il n'aimait pas les douillets ni les flâneurs, mais il mettait un soin extrême à accommoder chacun de ses confrères dans la distribution des emplois, selon ses attraits particuliers et l'état de sa santé.

« En un mot, Mgr Delaplace est la figure la plus remarquable et l'âme la plus attrayante qui ait paru en Chine dans ces dernières années. C'est à lui surtout qu'on peut appliquer cette parole de l'Évangile : *Pertransiit benefaciendo.* »

L'heure si ardemment désirée par le vertueux prélat était enfin arrivée ; il avait mis de longues années à creuser son sillon à la sueur de son front. Il avait semé dans les larmes, c'est maintenant le temps de moissonner dans la joie ; et comme il aimait à le répéter : « Après le petit glanage, c'était la moisson à grands coups de faux ; » il s'y dépensait largement.

Toutefois, si nombreux et si variés que fussent ses travaux apostoliques dans le Tché-kiang, ils n'épuisaient pas son incessante activité. Nous allons voir les nouveaux titres qu'il acquit à la reconnaissance de la petite Compagnie, en allant, au milieu de mille dangers, chercher dans le Hou-pé les corps de nos deux vénérables martyrs, et en ramenant à Paris celui de M. Clet.

En l'année 1858, à la prière de notre confrère M. Littardi, postulateur de la cause des deux serviteurs de Dieu, MM. Clet et Perboyre, le pape Pie IX avait délégué Mgr Spelta, vicaire apostolique du Hou-pé, pour procéder à l'exhumation et à la reconnaissance des corps des deux vénérables, inhumés dans le cimetière de Ou-tchang-fou. En vertu d'une délégation de Rome, Mgr Delaplace était chargé d'aller chercher dans le Houpé ces précieuses reliques et de les ramener en France.

Lorsqu'on songe aux dangers que courut le vaillant vicaire apostolique dans l'accomplissement de cette difficile mission et aux obstacles de tout genre qui paraissaient en rendre le succès impossible, l'action de

Dieu apparaît manifeste. Laissons Mgr Delaplace nous raconter toutes les péripéties de ce voyage, pendant lequel Dieu le conduisit lui-même comme par la main. Le 2 juin 1858, il écrivait de la province même du Houpé, à M. Etienne, supérieur général :

« Mon très honoré Père, depuis que vous avez reçu ma lettre de mars, écrite au moment de mon départ pour le Hou-pé, votre cœur, j'en suis sûr, demande souvent des nouvelles de notre voyage. J'aurais voulu vous tirer d'anxiété, Dieu n'a pas voulu m'en fournir le moyen. Bien que j'aie parcouru près de cinq mille lys, et que dans cette longue course j'ai traversé quantité de villes, j'ai eu beau mettre partout à la recherche des postes chinoises, il m'a été impossible de faire parvenir un petit mot jusqu'au littoral. La pauvre Chine est dans un état affreux. Naus avons voyagé nombre de jours entre des ruines, à travers lesquelles erraient des êtres nus ou demi-nus, à figures bien sinistres.

« Le bon Dieu a eu égard aux vœux des deux familles de saint Vincent. Nous sommes arrivés sains et saufs auprès de Mgr Spelta, vicaire apostolique du Hou-pé, le cinquante-huitième jour après notre départ de Ning-po. C'était le samedi 15 mai. Un samedi, et à la moitié juste du mois de Marie, pouvais-je manquer d'être heureux ? La lettre de la Sacrée Congrégation des Rites et les instructions y contenues ont été remises par moi-même en mains propres, et nous avons immédiatement parlé de l'affaire qui m'amenait.

« Je vous dirai d'abord, mon très honoré Père, que j'ai trouvé dans Mgr Spelta les dispositions les plus bienveillantes. Ces dispositions se sont exprimées par les faits autant que par les paroles. Je vous assure,

et je n'outre rien du tout, que pour ce qui concerne en particulier la cause des martyrs, Mgr Spelta y va avec moi, comme pourrait y aller le confrère le plus dévoué. En entrant dans le petit oratoire particulier des bons Pères franciscains, j'ai vu qu'aux jours anniversaires où les deux vénérables serviteurs de Dieu sont morts pour la foi, on lit au réfectoire l'abrégé des procès-verbaux sur la vie et la mort des deux martyrs, et l'après-midi les élèves du séminaire ont congé.

« Cette très bonne volonté m'encourageait beaucoup, mais venaient aussi à l'encontre des difficultés de plus d'une sorte, dont les principales étaient que, d'après des rapports certains, les rebelles avaient enlevé les pierres de toutes les sépultures de la Montagne-Rouge, et que les témoins dont on aurait pu invoquer les dépositions avaient disparu dans les malheurs des dernières années ; d'où, concluait-on, avant d'entreprendre le périllenx voyage de Ou-tchang-fou, faut-il au moins envoyer d'avance un exprès, qui examinera si l'opération peut réussir, etc., etc.

« Jamais, mon très honoré Père, la divine Providence ne m'a mieux démontré que depuis deux mois, combien il y a à espérer par la foi, lorsque tout, humainement parlant, semble désespéré. Toutes nos petites combinaisons, toutes absolument, ont rencontré de prime abord des obstacles en apparence insurmontables ; et pourtant, ces obstacles se sont toujours évanouis avec la plus admirable facilité. Je l'ai ressenti encore chez Mgr Spelta. Le lendemain du jour où l'on m'avait mis dans l'anxiété, arrive de *Han-keou* le chrétien Fong, petit-fils de ce fameux catéchiste Fong François, qui a soigné et enterré le vénérable Clet ; fils de Fong André,

qui a soigné et enterré le vénérable Perboyre. Lui-même, Jacques Fong, a aidé à l'inhumation du vénérable Perboyre. Il se charge de trouver des chrétiens qui connaissent aussi bien que lui les deux tombes. D'ailleurs, à la dernière visite qu'il a faite à la Montagne-Rouge, il y a un mois et demi, les deux tombes avaient encore leur pierre.

« On respire après des paroles comme celles-là. Nous partîmes donc pour Ou-tchang le mercredi 19 mai : M[gr] Spelta, son notaire (bon petit prêtre Chinois dont le père, catéchiste d'une de nos anciennes chrétientés, a assisté au martyre du vénérable Clet), M. Fong et moi, en tout quatre dans la même barque. Nous mouillâmes à l'entrée de Han-keou le samedi soir, veille de la Pentecôte. M[gr] Spelta, accompagné de son notaire et de M. Fong, se transporta immédiatement à Ou-tchang-fou pour procéder à l'acte judiciaire qui devait *ad abundantiam juris,* précéder l'ouverture des tombes. Cette nuit-là, vers les deux heures, je célébrai la messe sur la barque chrétienne qui nous avait amenés, et au point du jour je descendis à mon tour le Siang-kiang, traversai le fleuve Bleu, fis une petite pause chez une famille chrétienne et gagnai la Montagne-Rouge, où j'arrivai vers les sept heures et demie. Je trouvai toutes choses bien réglées. Déjà on donnait les premiers coups de pioche sur les tombes, et je voyais nombre de personnes recueillir religieusement à deux mains toutes les herbes et toutes les racines. On assure que des maladies de toutes sortes ont été guéries immédiatement par une potion de ces herbes sauvages. Autant de voix me l'ont dit qu'il y a de chrétiens à Ou-tchang et dans les environs.

« J'aurais désiré assister jusqu'au bout à toutes les circonstances de l'exhumation, mais Mgr Spelta m'engagea à ne pas rester trop longtemps. Le lieu en effet n'était pas sans danger ; au Nord une route très fréquentée ; au Sud, un fort nouvellement bâti, d'où descendaient à chaque moment des troupes de soldats qui venaient regarder.

« Après donc nous être bien entendus sur le mode d'opération, je me retirai chez une famille chrétienne, d'où je pouvais aisément communiquer avec les deux prêtres chinois, le notaire de Mgr Spelta et M. Fong, qui restaient auprès des travailleurs. Pour me rendre dans cette famille chrétienne dont je vous parle, j'ai eu le bonheur de suivre le même petit chemin que le vénérable Perboyre suivit le 11 septembre, en se rendant au martyre ; c'était également presque à la même heure. Et j'ai passé trois ou quatre heures près de l'endroit où il s'est agenouillé en regardant l'Occident et d'où son âme est partie pour le ciel.

« Dans l'après-dînée je retournais faire mes adieux à la Montagne-Rouge, lorsque M. Fong arriva escorté de plusieurs chrétiens qui portaient les précieuses dépouilles. Tout était terminé et, grâce à Dieu, parfaitement terminé. Il ne me resta plus qu'à repasser le fleuve qui ne fut jamais si beau que ce soir-là, et à aller déposer entre les mains de Mgr Spelta les deux caisses renfermant les ossements et les cendres des deux Vénérables, et aussi des fragments de cercueil que j'avais fait recueillir.

« Tout a donc réussi, mon très honoré Père, aussi heureusement que vous pouviez le désirer, et beaucoup plus facilement que je n'osais l'espérer. Le mercredi 26

mai, nous étions de retour au séminaire de Hou-pé ; j'y disais à midi une messe d'actions de grâces et Mgr Spelta, en habits pontificaux, faisait chanter un *Te Deum* solennel.

« Nous rédigeons ces jours-ci les actes requis par la Congrégation des Rites. Dès que je le pourrai, j'en tirerai une copie que je vous enverrai, parce que je sais que tous les détails vous intéressent. En attendant, je vous dirai que le squelette du vénérable Perboyre est parfaitement conservé. Les ossements, même les plus petits, sont presque sans altération. Mais dans le cercueil, ni chair, ni reste d'habits.

« C'est un grand bonheur que l'exhumation ait eu lieu cette année ; le cercueil avait tenu jusqu'à ce jour, de sorte que nous avons trouvé les ossements en bon ordre, sans confusion, sans mélange de terre. Tout le monde regarde comme très probable que le couvercle du cercueil allait s'affaisser sous les pluies d'un nouvel automne.

« Mais un coup évident de la Providence, qui veut certainement que son serviteur soit honoré, c'est que la pierre de la tombe ait été conservée. Les rebelles, qui ont occupé si longtemps Ou-tchang-fou, ont ravagé tous les cimetières pour réparer les murs de la ville et élever de nouvelles fortifications. Hong-chan (Montagne-Rouge) est le grand lieu de sépulture. La grande tour de la ville est aussi là. Les rebelles ont donc bâti en cet endroit une ligne d'enceinte, et pour ces travaux ils ont pris les pierres sépulcrales. Il y en avait des centaines et des centaines ; eh bien ! de ces centaines, de ces milliers de pierres tumulaires, il n'en reste que trois, savoir celle du vénérable Perboyre et deux autres. Et

ce qu'il y a de plus admirable, c'est que la ligne des nouveaux murs construits par les rebelles passe devant ces trois tombes à une distance d'environ *huit pieds*. Ainsi ces gens-là sont allés à une demi-lieue chercher à grand'peine des pierres de toutes sortes, et ces pierres-ci, qu'ils avaient sous la main, pierres magnifiques, de trois pieds et demi de long, un pied trois pouces de large et sept pouces d'épaisseur, ils les ont laissées à leur place. Explique cela qui pourra.

« Les pauvres chrétiens ont eu d'abord le cœur un peu gros de se voir enlever leur trésor. Mgr Spelta leur a montré les lettres de Rome ; il leur a fait comprendre que les martyrs seraient bien mieux honorés à Paris que sur la Montagne-Rouge. De mon côté, j'ai fait espérer que plus tard, lorsque l'église aurait décerné un culte aux deux martyrs, notre supérieur général ne priverait pas d'une relique les chrétiens de Ou-tchang. »

Pendant le voyage de retour, le 13 juillet 1858, Mgr Delaplace écrivait en barque, sur la rivière de Tchang-tcheou, une nouvelle lettre, où il ajoutait quelques détails à ceux qui précèdent.

« ....Notre voyage de retour s'avance ; nous en avons fini avec les bandes de voleurs, les troupes de rebelles, les villes désertes, les bourgs ruinés, les rivières roulant des cadavres. Il ne nous reste plus qu'une grosse douane à passer : dans quatre jours, Dieu aidant, nous serons au milieu de nos chrétientés du Tché-kiang, à travers lesquelles nous promènerons les ossements de Jacob et de Joseph. Qu'ils portent bénédiction partout ! Qu'ils soient à Ning-po comme l'arche dans la maison d'Obédédom ! Que les Dagons tombent en leur présence !

« Les caisses ne sont pas ce que nous aurions voulu ; cela s'explique dans un pays trois fois ravagé par les rebelles ; ici on ne trouve ni ouvriers, ni le bois, ni autres matières désirables. De plus, il fallait aller vite, car les rebelles se rapprochaient, et les mandarins ombrageux et effrayés, tenant pour suspecte la maison où nous nous trouvions, y faisaient multiplier les visites domiciliaires. Ainsi, une heure après notre retour de Ou-tchang, la chambre que j'occupais et où l'on venait de déposer les restes des martyrs, fut inspectée en détail par un tribunaliste et son escorte. Néanmoins rien n'a été omis pour que les précieux dépôts soient à l'abri de toute lésion et altération. Je ne crains rien en particulier pour la caisse du vénérable Perboyre ; les ossements pleins, solides, beaux comme l'ivoire, ont pu être passés par un linge et dégagés de tout dépôt de terre et de racine. A la tête seule, nous n'avons pas osé toucher. Elle est du reste si propre et si nette ! On l'a laissée et enveloppée telle quelle. »

Le 18 juillet, veille de la fête de la saint Vincent, l'heureux vicaire apostolique faisait son entrée dans sa résidence de Ning-po avec son précieux trésor, au son des cloches de toute la maison.

Mgr Delaplace espérait, comme couronnement de ce long et périlleux voyage, conduire en France, et à bref délai, ses deux chers martyrs ; mais le ciel en avait décidé autrement.

Sur ces entrefaites, la santé de Mgr Danicourt ayant subi de graves atteintes et le retour du prélat en France ayant été jugé nécessaire, il fut substitué à Mgr Delaplace pour ramener en France ces restes vénérés.

Mais un doute s'étant élevé sur l'identité du corps du

vénérable Clet, Mgr Danicourt ne ramena en France que le corps du vénérable Perboyre, et le corps qu'on croyait être celui du vénérable Clet retourna au Hou-pé.

Or, pendant les années qui suivirent, Mgr Zanoli, d'abord coadjuteur, puis successeur de Mgr Spelta, fut chargé d'éclaircir le doute qui s'était élevé; il fit donc, selon toutes les règles canoniques, une enquête qui eût pour résultat de retrouver le véritable corps de M. Clet et d'en constater l'identité, d'après le témoignage et le serment de personnes dignes de foi. Le vénérable prélat renferma dans une châsse les ossements du serviteur de Dieu, et, sans les exposer à la vénération publique, il les déposa dans un lieu convenable. Il était heureux de posséder un tel trésor.

Cependant Mgr Delaplace ne pouvait se résigner à voir la Congrégation privée du corps d'un de ses plus glorieux enfants; il pensait, et avec raison, que sa présence dans notre Maison-Mère serait tout à la fois une consolation et un enseignement; c'est dans ces sentiments que, le 14 novembre 1866, il écrivait à M. le Supérieur général :

« Mon très honoré Père, j'ai à vous faire part d'un mouvement intérieur qui me presse très fort; vous en ferez ce que vous jugerez à propos. Le 27 septembre dernier, comme j'étais agenouillé devant la relique de saint Vincent, priant pour nos deux familles, je me mis à regretter vivement que la Congrégation soit privée du corps du vénérable Clet. Je me sentis pressé de vous demander si vous auriez pour agréable qu'on fît une nouvelle démarche au Hou-pé. Il suffirait, ce me semble, que Rome signifiât un mot à Mgr Zanoli, le vicaire apostolique. Si vous daignez me désigner à cet effet, je

me charge d'aller chercher cette précieuse dépouille et de la ramener sans qu'il en coûte un sapèque à la Congrégation. »

La démarche de Mgr Delaplace fut couronnée d'un plein succès : Mgr Zanoli fit l'accueil le plus empressé à la demande qui lui fut adressée de remettre le corps du confesseur de la foi au vicaire apostolique du Tché-kiang ; on n'attendait plus qu'une occasion favorable pour faire parvenir en France le précieux dépôt.

L'occasion ne devait pas tarder à se présenter. On était à la veille du plus grand événement de notre siècle ; l'Église se préparait à tenir un concile œcuménique, le concile du Vatican, qui passionna si vivement les esprits dans le monde entier, même en dehors des sphères catholiques. Appelé à participer aux travaux du concile, Mgr Delaplace s'embarquait, le 21 novembre 1868, pour l'Europe « en compagnie de son cher martyr ». Arrivé à Alexandrie dans le courant de janvier 1869, il fait son pèlerinage aux Lieux saints, séjourne quelque temps en Syrie, et, le 1er mars, il arrivait à Paris, où l'attendait un accueil des plus sympathiques.

On se représente facilement le bonheur que dut éprouver au fond de son cœur ce fils si aimant de saint Vincent, en se retrouvant après vingt-quatre ans d'absence auprès de son bienheureux Père. Quels bons moments il passa devant cette châsse vénérée ! Il s'y tenait agenouillé des heures entières ; on eût dit qu'il ne pouvait s'en séparer ; « il avait tant de choses à lui confier ! »

Il trouva bien des changements dans notre Maison-Mère ; ce n'était plus cette pauvre Bethléem d'autrefois ; mais lui n'avait pas changé, c'était toujours la même

simplicité. Il paraît sans cesse préoccupé de faire oublier son caractère épiscopal, il se met dans le rang comme un simple prêtre ; enveloppé dans une douillette noire déjà bien usée, il ne laisse voir que le moins de violet possible : le petit bouton qui couronne sa calotte est le seul point qui trahisse en lui la dignité épiscopale ; sa simplicité n'a d'égale que son amabilité envers tous.

Son séjour en France ne fut pas un repos ; après avoir épanché son cœur aux pieds de son bienheureux Père, son premier soin fut d'aller visiter les familles de nos confrères employés dans les missions de Chine. Aucune ne fut oubliée. Nous pouvons citer, entre autres, sa visite à la pieuse mère de notre cher confrère M. Thierry, au village d'Arthonnay, près de Tonnerre (Yonne). Il fut heureux surtout d'aller porter à la famille Rouger, de Pourrain, les meilleures nouvelles du digne missionnaire qui devint plus tard vicaire apostolique du Kiang-si méridional ; il eut même la joie, à cette occasion, de présider les noces d'or du vénérable patriarche des Montmartins. Partout où il passait on disait de lui « qu'il s'entendait à faire plaisir ».

Tous ces devoirs accomplis, Mgr Delaplace se rend au concile qui devait s'ouvrir le 8 décembre 1869. Là, une grande surprise l'attendait : « il apprenait, à sa grande stupéfaction, sa translation à Pékin », où il devait succéder à Mgr Mouly, pieusement décédé le 5 décembre 1868.

La translation de Mgr Delaplace à Pékin donna lieu à une petite manifestation d'un caractère tout fraternel, qui montre bien quelles sympathies et quelle confiance notre vénéré confrère avait su inspirer à tous les mis-

sionnaires de la Chine. Aussitôt la nouvelle connue, les vicaires apostoliques du Céleste-Empire s'empressèrent de venir en corps chez lui pour *se féliciter* de sa nomination.

Cette translation eut-elle pour effet de mettre Mgr Delaplace en évidence parmi les Pères du concile, nous ne pouvons rien affirmer à ce sujet. Toujours est-il que, malgré ses précautions pour passer inaperçu et rester dans l'ombre, Mgr Delaplace fut très remarqué et très entouré pendant la tenue du concile du Vatican. Le cardinal Barnabo et Mgr Simeoni, l'un préfet, l'autre secrétaire de la Propagande, avaient de fréquents entretiens avec le nouveau vicaire apostolique de Pékin. Il avait d'abord élu domicile chez nos confrères de Monte-Citorio; mais le cardinal Barnabo lui offrit un logement au Quirinal pour l'avoir plus près de lui et sous la main. Tous les vicaires apostoliques de la Chine, au nombre de dix-huit, qui appréciaient les hautes qualités de notre vénéré confrère, décidèrent à l'unanimité, et à son insu, qu'ils se réuniraient une fois chaque semaine chez lui pour délibérer, sous sa présidence, sur les intérêts des missions catholiques.

Un évêque de cette valeur avait sa place marquée dans les commissions chargées de préparer les questions à soumettre aux délibérations du concile; Mgr Delaplace fit partie de la quatrième commission, dite: commission *des Rites orientaux et des missions catholiques;* deux autres évêques lazaristes, Mgr Spaccapietra, archevêque de Smyrne, et Mgr Lynch, évêque de Toronto aux Etats-Unis, faisaient partie de la même commission.

Quant à l'attitude de l'évêque de Pékin au concile,

elle fut celle d'un vrai fils de saint Vincent, c'est-à-dire empreinte d'un profond esprit de foi; heureux de pouvoir donner au Vicaire de Jésus-Christ un témoignage de sa tendre vénération, il se joignit à la majorité des évêques qui tenaient pour la définition de l'infaillibilité. Il fut même du nombre de ceux qui proposèrent d'introduire dans la formule de définition un amendement énergique qui accentuait plus fortement la doctrine, amendement qui fut voté à une immense majorité.

Les derniers mois du concile furent marqués par un fait très important auquel Mgr Delaplace ne fut pas étranger. M. Etienne, supérieur général de la Congrégation de la Mission, adressa directement au pape Pie IX une lettre dans laquelle il exprimait par une déclaration formelle son entière et complète adhésion, ainsi que celle de toute la Compagnie, à la doctrine de l'infaillibilité. Cette lettre qui eut un certain retentissement, fut d'un grand effet; le Saint-Père en ressentit une joie extrême, il la lut à tous les cardinaux; il la montrait à tous ceux qu'il recevait en audience. Sur ces entrefaites, la sœur Chevrolat étant venue lui demander une bénédiction pour son vénéré Supérieur général qui allait bientôt célébrer sa cinquantaine : *Si, si,* lui répond Pie IX avec sa vivacité ordinaire, *a fatto cosa tanto bella :* « Oui, oui, il a fait une si belle action ! »

Le cardinal Barnabo, qui aimait tendrement notre Supérieur général, exprimait sa joie à tout venant : « Brave Étienne ! » disait-il en parlant de cette lettre. Tous les évêques d'Irlande et d'Amérique, ainsi que plusieurs évêques français, vinrent complimenter Mgr Delaplace.

Cependant le concile touchait à sa fin; le 18 juillet

1870, le pape Pie IX proclamait solennellement le décret d'infaillibilité si impatiemment attendu de tout l'univers catholique. Le 21 août suivant, M[gr] Delaplace se rembarquait pour la Chine, et, le 1[er] novembre, il arrivait dans la capitale du Céleste-Empire. En posant le pied sur le seuil de sa nouvelle résidence, il saluait ses nouveaux confrères par cette parole de foi : *Dominus custodiat introitum et exitum !* « Que le Seigneur protège mon arrivée et mon départ ! »

IX

Mgr DELAPLACE EST TRANSFÉRÉ DU TCHÉ-KIANG AU TCHÉ-LY NORD

1870-1884

Regrets que Mgr Delaplace laisse au Tché-kiang ; joie que cause à Pékin sa nouvelle destination. — Triste situation faite aux missionnaires et aux filles de la Charité. — Coup d'œil rétrospectif sur la maison du Tché-ly. — Expédition franco-anglaise. — Restitution de nos anciennes propriétés. — Établissement des Sœurs à Pékin et à Tien-tsin. — Massacres de Tien-tsin ; sur qui doit en retomber la responsabilité. — Conduite noble et patriotique de Mgr Delaplace en présence des réparations offertes par le gouvernement chinois : il repousse le prix du sang. — Restauration des œuvres des Sœurs et de la Mission à Tien-tsin. — Organisation des œuvres de charité à Pékin. — Fondation de l'hôpital païen de Saint-Vincent. — Fondations de collèges et de maisons d'éducation. — Il fonde une société de vierges indigènes dites de Saint-Joseph. — Il installe une imprimerie au Pétang. — Synode de 1872. — Érection de l'œuvre de la Propagation de la foi. — Organisation du culte à Pékin. — Constitution des districts à la campagne. — Ses luttes avec le gouvernement chinois au sujet des tours du Pétang. — Etat florissant du vicariat. — Division des vicariats de la Chine en cinq régions. — Premier concile de la première région à Pékin. — Fondation de Notre-Dame de la Trappe. — Construction et bénédiction solennelle de l'église Saint-Joseph. — Vertus éminentes de Mgr Delaplace : régularité, foi, confiance en Dieu, piété, simplicité, humilité, zèle, etc. — Saintes dispositions de Mgr Delaplace pendant sa dernière maladie. — Sa mort. — Ses funérailles. — Parfum d'édification qu'il laisse après lui.

Lorsque la nouvelle de la translation de Mgr Delaplace à Pékin se fut répandue dans le Tché-kiang, elle jeta la consternation dans toutes les chrétientés de cette belle province qui surgissait à peine de ses ruines. Ces bons néophytes, qui étaient fiers de leur évêque et le véné-

raient comme un libérateur et un père, se montrèrent inconsolables ; ce fut un deuil public. De leur côté, les missionnaires du Tché-kiang, ainsi que les filles de la Charité, qui comprenaient mieux que personne toute l'étendue de leur perte, eurent besoin de faire appel à tout ce qu'ils avaient d'esprit de foi, pour se résigner au dur sacrifice que le ciel leur imposait. Depuis la mort de Mgr Mouly, de sainte mémoire, et vicaire apostolique de Pékin, certains bruits vagues planaient dans l'air et semblaient les avertir « que Dieu allait leur demander un grand sacrifice » ; néanmoins, bien que prévu, le changement de leur bien-aimé supérieur et père eut un douloureux retentissement dans leurs cœurs.

Mais si Ning-po était dans les larmes, Pékin était dans la joie ; le choix de Mgr Delaplace pour le poste si important, que la mort du regretté Mgr Mouly venait de laisser vacant, fut accueilli des missionnaires et des filles de la Charité du Tché-ly par d'unanimes démonstrations d'allégresse. Tous bénissaient le ciel et se plaisaient à voir dans cette nomination une preuve manifeste de la protection providentielle de Dieu sur nos missions de la Chine. Les missionnaires appartenant aux autres communautés religieuses ne voulurent pas rester étrangers à ce concert de pieuse reconnaissance envers Dieu ; ils donnèrent au nouveau vicaire apostolique des marques non équivoques de la confiance que leur inspirait son élévation sur le siège de Pékin ; tous s'applaudissaient de voir ce poste si considérable confié à un homme dont la haute intelligence et l'administration, aussi ferme que sage, étaient une garantie sûre que les intérêts des Missions ne péricliteraient pas entre ses mains.

Disons toutefois que la joie de posséder Mgr Delaplace devait être un instant assombrie par un départ vivement regretté. Le coadjuteur de Mgr Mouly, Mgr Edmond Guierry, évêque titulaire de Danaba, qui, par sa douceur et sa bonté de cœur, s'était acquis les sympathies de tous, était désigné, par un décret de la Propagande, pour succéder à Mgr Delaplace dans le vicariat apostolique du Tché-kiang; mais l'esprit d'abnégation et le saint contentement avec lesquels ce vertueux missionnaire accepta son sacrifice laissa dans tous les cœurs un parfum d'édification qui adoucit l'amertume de la séparation.

On voit par l'accueil qui lui est fait que Mgr Delaplace n'était pas un inconnu pour le Tché-ly; il y avait été précédé de sa réputation; elle lui avait ouvert tous les cœurs. Et de fait, il eût été difficile de refuser sa confiance et son affection à un supérieur qui réunissait à un si haut degré dans sa personne toutes ces vertus aimables qui constituent l'esprit de famille et font le charme de la vie de communauté.

Le nouveau vicaire apostolique dut savoir gré à ses confrères de leur dévouement; il lui fut d'un grand secours, car il faisait son entrée à Pékin dans des circonstances d'une extrême gravité; il arrivait, on peut le dire, avec un glaive dans le cœur : il foulait une terre qui venait de s'abreuver du sang de nos missionnaire, des filles de la Charité et de plusieurs centaines de chrétiens, tant Européens que Chinois. Mgr Delaplace était l'homme qu'il fallait pour cette douloureuse situation; il sut trouver dans son cœur un cri d'indignation, qui porta l'alarme et l'inquiétude jusque dans les plus hautes sphères du gouvernement chinois; et sans ce

malheur, qui marquera d'une flétrissure indélébile le caractère chinois, nous n'aurions jamais su peut-être tout ce qu'il y avait d'élévation et de noblesse de sentiments dans ce cœur d'évêque; sa grande âme va se révéler dans toute sa magnanime beauté, avec une poignante éloquence. Il saura parler et agir en évêque.

On était encore sous le coup de l'émotion produite par les épouvantables massacres de Tien-tsin; en présence d'une catastrophe qu'on aurait peine à concevoir, si on ne savait de quels attentats est capable la haine jalouse du démon, le vaillant évêque comprit qu'il avait un grand devoir à remplir; il devait, pour prévenir le retour de semblables désastres, exiger du gouvernement chinois une prompte et exemplaire justice : il n'y manqua pas, et il inaugura son apostolat dans la capitale de l'empire par un acte de vigueur tout apostolique.

Mais afin que l'on voie clairement sur qui doit retomber l'écrasante responsabilité des massacres de Tien-tsin, qu'il nous soit permis de remonter quelques années plus haut.

Par sa haine innée contre les Européens en général et les chrétiens en particulier, la Chine avait fini par lasser la patience de l'Europe. Justement indignées des traitements barbares auxquels leurs nationaux étaient journellement en butte, de la part des autorités chinoises, les puissances occidentales résolurent enfin de mettre un frein à des cruautés d'autant plus révoltantes qu'elles s'exerçaient contre des gens inoffensifs, qui n'avaient d'autres torts envers ce malheureux pays que celui de lui apporter le bienfait de la civilisation.

Dans ce dessein, en 1858, les représentants des gouvernements européens, réunis à Tien-tsin, rédigeaient

un traité de paix, stipulant la liberté de croyance pour tous les sujets du Céleste-Empire ; la liberté de prédication pour tous les missionnaires, et la liberté du commerce pour tous les Européens. Ce traité, auquel le ministre de France, M. Lagrenée, attacha son nom en sa qualité de principal négociateur, avait été signé par les plénipotentiaires chinois, aussi bien que par les plénipotentiaires européens, et il devait entrer en vigueur le 1er juin 1858. Mais la diplomatie avait compté sans la fourberie chinoise ; au lieu de recevoir sa pleine et entière exécution, le fameux traité Lagrenée, dont on attendait merveille et qui devait ouvrir une ère de liberté pour la religion chrétienne et pour le commerce, ne fut pas même promulgué ; il alla dormir dans les cartons de la chancellerie de l'empire, et la persécution continua comme par le passé ; seulement, on y mit un peu plus de formes, afin d'éviter les réclamations de la diplomatie européenne.

La France devait au prestige de son nom de faire respecter sa signature ; c'est pourquoi, en 1866, le gouvernement français adressait au gouvernement de Pékin un ultimatum demandant formellement la promulgation et la ratification loyale du traité de Tien-tsin, faute de quoi les puissances de l'Europe en poursuivraient l'exécution par la force des armes.

Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. La Chine ne vit dans cette note comminatoire qu'une impuissante bravade ; elle s'entêta follement dans son refus. C'est alors que fut décidée l'expédition anglo-française.

Il n'entre pas dans le plan modeste, que nous nous sommes tracé, de décrire en détail les beaux faits d'armes de cette brillante expédition ; nous la caracté-

riserons d'un seul mot : c'est une belle page de plus, qui vient s'ajouter aux *gesta Dei per Francos ;* et l'histoire l'enregistrera comme le plus beau titre de gloire de l'illustre général Cousin de Montauban, qui en dirigea les opérations avec autant d'intelligence que de bravoure.

L'expédition franco-anglaise ne fut qu'une série de victoires sur les armées impériales, depuis Tien-tsin jusqu'à Pékin, victoires dont le combat de Pa-ly-kao, où un détachement de huit cents Français mit en déroute une armée de trente mille Chinois, fut le glorieux couronnement.

On aurait tort de mettre sur le compte de l'expédition anglo-française les horribles massacres de Tien-tsin : cette supposition ne saurait tenir devant les faits. Loin d'exaspérer les populations par un coupable abus de la force, l'armée française au contraire excitait l'admiration des pays conquis par une modération au-dessus de tout éloge. L'armée alliée avait pour consigne, en dehors des opérations militaires, le respect des personnes et des propriétés ; elle ne poursuivait qu'un but : la ratification du traité de 1858. Aussi, après chaque victoire, le général en chef offrait la paix au gouvernement chinois ; mais chaque proposition était accueillie par un refus catégorique. En présence de cette obstination insensée, l'armée alliée dut s'avancer jusqu'aux portes de Pékin ; c'est alors que le gouvernement chinois, voyant sa capitale menacée et cédant au mouvement populaire, qui était favorable aux alliés, se décida à écouter les propositions de paix qui lui seraient soumises.

Quant aux missionnaires, leur conduite dans ces

circonstances critiques n'excita qu'un seul sentiment : celui de la reconnaissance. C'est en effet à Mgr Mouly, alors vicaire apostolique de Pékin, que reviennent le mérite et l'honneur d'avoir été l'instrument de la Providence dans la conclusion de cette paix, qui devait mettre fin aux hostilités et ouvrir les portes de la Chine à la civilisation.

Pendant le conflit franco-chinois, le digne prélat avait jugé prudent de conserver la plus stricte neutralité et de s'abstenir de tout rapport avec l'armée alliée : cette attitude d'une correction irréprochable devait avoir pour résultat d'attirer sur Mgr Mouly l'attention bienveillante du gouvernement chinois, et ainsi de hâter la conclusion de la paix.

En effet, le prince Kong, vice-roi et frère de l'empereur, apprenant la conduite si digne du vicaire apostolique, mit tous ses gens en campagne pour découvrir sa retraite ; ayant enfin triomphé de son *incognito,* il le choisit comme intermédiaire entre les plénipotentiaires européens et le gouvernement chinois, et, grâce à l'habileté que sut déployer notre vénéré confrère, la paix fut signée à la grande satisfaction de la population tout entière. Aussi le traité, affiché dans la ville et dans toutes les provinces, n'éveilla aucune protestation.

Une des conséquences du traité de paix devait être, on le conçoit, la restitution aux Missionnaires lazaristes de toutes leurs anciennes propriétés dans la ville de Pékin ; à cette occasion Mgr Mouly montra un tact et une délicatesse qui ne pouvaient que fortifier la sympathie et la confiance que lui avait vouées le gouvernement chinois. Il aurait pu se faire remettre en possession de nos anciennes propriétés par le général en chef

de l'expédition; il aima mieux être redevable de cet acte de justice à la bienveillance du gouvernement impérial, qui s'y prêta, il faut le reconnaître, de bonne grâce.

Jusqu'ici, on le voit, rien dans la conduite des Missionnaires ne justifie l'explosion de fureur populaire qui devait ensanglanter la ville de Tien-tsin. D'ailleurs, le droit des Missionnaires était incontestable; qu'on nous permette d'en rappeler l'origine.

L'arrivée des Lazaristes à Pékin date de 1698; leurs débuts, quoique modestes, furent des plus fructueux. En 1782, par suite de la suppression des Jésuites, le gouvernement français chargea notre Congrégation des missions qu'ils dirigeaient en Chine, soit à Pékin, soit dans les provinces de l'empire. La Congrégation en prit possession en 1784 et en confia la direction à M. Raux, qui vint s'établir à Pékin, en compagnie de M. Ghislin et du frère Pâris, horloger.

Les divers établissements de Pékin se composaient de quatre grandes églises avec leurs résidences, leurs sépultures et les autres dépendances, savoir : le Pé-tang, ou église du Nord, bâtie dans l'enceinte même du palais impérial; le Nan-tang, ou église du Sud, qui est l'ancienne cathédrale, située à une lieue de la ville; le Si-tang, ou église de l'Ouest, et enfin le Tong-tang, ou église de l'Est.

On jouissait alors en Chine d'une certaine liberté, grâce aux bonnes dispositions de l'empereur Kang-hi, qui favorisait ouvertement les Européens; nos Missionnaires étaient même en faveur à la cour : M. Raux fut nommé membre du tribunal des mathématiques et mandarin civil; le frère Pâris lui-même fut élevé à la

dignité *d'horloger de l'empereur;* on conserve encore, dit-on, au palais impérial, plusieurs pièces d'horlogerie, œuvres de ce bon frère.

Mais avec le successeur de Kang-hi commence l'ère des mauvais jours pour les Européens et surtout pour les Missionnaires. Dès l'année 1788, les Européens ne pouvaient plus que très difficilement pénétrer en Chine; et en 1804 éclate une persécution ouverte contre les chrétiens. Tous nos établissements sont confisqués; plusieurs de nos confrères sont jetés en prison et meurent dans les fers : le vénérable Clet est, en 1820, victime de cette persécution.

Depuis cette époque la persécution a toujours continué de faire couler le sang chrétien; les Missionnaires, qui sont envoyés pour évangéliser la Chine, ne peuvent pénétrer dans l'intérieur que secrètement et à l'aide d'un déguisement qui ne réussit pas toujours à tromper la vigilance ombrageuse des mandarins, et, arrivés en Chine, ils sont réduits à se renfermer dans le plus sévère *incognito* pour ne point s'exposer à la prison ou à la mort.

Telle était la sitation de nos Missionnaires depuis cinquante ans, lorsque l'expédition franco-anglaise vint enfin leur apporter le bienfait de la liberté.

Ce fut un beau jour pour nos Missionnaires que celui où il leur fut enfin donné de se montrer publiquement et d'exercer leur zèle à ciel ouvert; quelle joie aussi pour les pauvres chrétiens qui, pendant tant d'années, s'étaient vu traqués par les mandarins comme des bêtes fauves, de pouvoir manifester librement et au grand jour leurs croyances religieuses! Que d'actions de grâces montèrent vers le ciel! Notre brave armée ne

voulut pas rester étrangère à ces pieuses manifestations, et nous sommes heureux de le proclamer, à l'honneur du général de Montauban ; c'est sur sa demande formelle que la vieille cathédrale, fermée depuis cinquante ans, fut réouverte et rendue au culte catholique. Une collecte parmi ses officiers le mit à même de pourvoir aux réparations les plus urgentes et aux décorations les plus indispensables ; et le temple convenablement restauré, il y fit chanter un *Te Deum* d'actions de grâces et célébrer le service divin pour les soldats morts au champ de l'honneur. C'est également par les ordres du général en chef et par la main de ses soldats, que la croix reprit sa place au sommet de l'édifice. Cette croix avait disparu, les autorités chinoises prétendaient qu'elle était introuvable, « mais il fallut la retrouver » ; le vieux guerrier voulait que ses intrépides légions pussent saluer la croix avant de s'éloigner de ces champs de bataille où elles s'étaient couvertes de gloire.

La reconnaissance légale de la religion chrétienne, par le traité de paix, ouvrant un vaste champ au zèle des Missionnaires, nécessitait de nouveaux dévouements. Pour répondre aux besoins sans nombre que créait cette situation inespérée, le vicaire apostolique, d'accord avec le ministre de France, se rendait à Paris en 1861 pour aller chercher du secours, et, au commencement de juillet 1862, il rentrait solennellement dans sa ville épiscopale, accompagné d'un renfort de missionnaires et de quatorze filles de la Charité, dont huit pour Pékin et six pour Tien-tsin.

Tien-tsin, ville de premier ordre, et port franc, aux portes de Pékin, ne pouvait manquer de tenter le zèle des missionnaires.

En attendant l'arrivée des filles de la Charité destinées à cette ville, notre confrère, M. Talmier, y avait fixé sa résidence dans un ancien palais d'été de l'empereur que le gouvernement chinois avait mis à sa disposition. Cette concession, gracieusement offerte, donnait un caractère légal à l'établissement des sœurs et constituait une sérieuse garantie pour leur sécurité; sous l'égide du gouvernement, elles pouvaient donc, sans témérité, s'établir au sein de cette population dont les besoins, du reste, étaient immenses.

A peine installées, ces saintes filles se mettent à l'œuvre avec le zèle et le dévouement qu'on leur connaît, répandant partout des bienfaits, prodiguant au corps et à l'âme tous les secours de leur ministère, se multipliant avec les misères qui accourent à elles de tous les quartiers de la ville, surtout à l'époque où le choléra décimait la ville; visites à domicile, dispensaire et pharmacie pour les pauvres, baptême d'enfants moribonds, adoption d'enfants abandonnés, orphelinat de garçons, orphelinat de filles, hôpital pour les pauvres malades; en moins de dix ans, toutes ces œuvres de charité étaient organisées et fonctionnaient avec une bénédiction extraordinaire. Le nombre des sœurs avait été porté de six à dix, et leur présence au milieu de cette population pleine de misère et de vices constituait un bienfait permanent et universel; aucun genre de souffrance n'échappait à leur charité. De leur côté, les Missionnaires ne demeuraient pas inactifs; de la ville, ils rayonnaient dans les villages environnants où les catéchumènes venaient par centaines demander à adorer le Dieu du ciel; en un mot, tout présageait un avenir prospère.

Mais Satan, l'ennemi de tout bien, minait sourdement ce terrain que couvraient déjà tant d'œuvres florissantes.

L'année 1870 marquera une date sanglante dans l'histoire de la Chine. Depuis quelque temps, des bruits sinistres circulaient dans la foule; des menaces de mort contre les Missionnaires et les filles de la Charité jetaient l'épouvante parmi les chrétiens, mais on n'y prenait pas garde; on laissait passer la menace et l'injure et on continuait de se dévouer. Cependant le mal grandissait; des meneurs, soudoyés peut-être par les mandarins, envenimaient l'esprit de la population, soufflaient la haine dans les cœurs par d'odieuses accusations aussi absurdes que criminelles. On accusait les sœurs d'arracher les yeux et le cœur des enfants pour en composer des remèdes; on accusait les Missionnaires d'attirer à eux les enfants et même de grandes personnes, par des opérations magiques, pour les obliger à se faire chrétiens; et telle était la crédulité de cette population, que les parents n'osaient plus laisser sortir leurs enfants dans les rues; tout se préparait pour un soulèvement général.

Le 4 juin 1870 eut lieu la première attaque directe; une troupe de forcenés se porte vers le cimetière des filles de la Charité, ils déterrent une douzaine de petits enfants pour prouver à la population que les sœurs leur ont arraché le cœur et les yeux, et, pendant dix jours ces petits cadavres restent là, sur le sol, comme pièces à conviction.

Le 20 juin, seconde attaque; une nouvelle troupe plus furieuse encore vient stationner sur le quai de la Mission et du consulat français; on lance des pierres et des briques contre ces deux résidences.

Le 21 juin, à neuf heures du matin, une multitude houleuse et hurlante se précipite comme un torrent vers la maison des Missionnaires et l'envahit au son du tam-tam. Nos deux confrères, MM. Chevrier et Vincent Ou, sont massacrés et éventrés avec tout le personnel de la Mission ; la maison et l'église sont pillées et incendiées. De là, cette foule, ivre de sang, se rue sur le consulat ; le consul est massacré avec tous les employés du consulat.

Après ce premier exploit, l'émeute, ne laissant derrière elle que des cadavres et des ruines, passe sur le quai opposé où s'élèvent les établissements des sœurs, l'hôpital, les orphelinats, la Sainte-Enfance : les dix sœurs sont massacrées avec des raffinements de cruauté que notre plume se refuse à décrire ; elles sont ensuite coupées par menus morceaux, et leurs membres sont jetés dans le fleuve ou dans l'incendie qui dévore leurs établissements. Quant aux chrétiens qui périrent dans ce désastre, on n'en sait pas au juste le nombre, mais on pense qu'il s'élève bien à une centaine.

Nous n'avons pas à rechercher ici qui fut la cause responsable de ces épouvantables atrocités, mais il est deux faits qu'une enquête minutieuse et impartiale a établis d'une manière irréfragable : le premier, c'est que les filles de la Charité et les Missionnaires doivent être mis hors de cause ; ils étaient là, sur la foi des traités, sous l'égide du gouvernement chinois, et, depuis leur établissement à Tien-tsin, leur conduite avait toujours été d'une correction irréprochable ; le second, c'est que ceux qui devaient et pouvaient empêcher cette horrible boucherie n'ont rien fait pour l'empêcher.

En présence de ces faits, dont l'évidence s'imposait,

le nouveau vicaire apostolique avait le droit de parler haut et ferme ; il le fit, et en termes qui font honneur à son caractère.

Plusieurs mois s'étaient écoulés entre les déplorables événements de Tien-tsin et l'arrivée de Mgr Delaplace dans son nouveau vicariat. A peine débarqué, il avait appris par le chargé d'affaires de France, M. le comte de Rochechouart, qu'à la suite de pourparlers entre le gouvernement chinois et la légation, on offrait des indemnités pour les pertes matérielles résultant du désastre, plus cent trente mille taëls comme réparation du massacre des deux Missionnaires et des dix filles de la Charité. Cette dernière proposition révolta tout ce qu'il y avait de sang français dans ses veines. Sous l'impression de sa légitime indignation, il adressa à notre chargé d'affaires une lettre où son âme d'évêque et de Français se révèle dans toute sa noble fierté : « Il repousse avec horreur le prix du sang. »

Voici cette lettre :

« Monsieur le Comte,

« Cette lettre a pour objet de vous dire notre pensée touchant l'indemnité de Tien-tsin.

« Le 28 octobre dernier, au moment où je mettais le pied dans cette mission, il me fut annoncé que telle somme, fixée par le gouvernement chinois et acceptée par la légation de France, nous serait remise... Je déclinai toute acceptation, sans formuler cependant un refus formel. Pressé de m'expliquer, j'ai eu l'honneur de vous répondre, Monsieur le Comte, à peu près en ces termes : « Dans la tragédie de Tien-tsin, je vois « trois choses : 1° un crime atroce ; 2° une injure cruelle

« infligée à tous les Européens en général et en parti-
« culier à nous, Français et missionnaires catholiques ;
« 3° des dommages graves qui ont ruiné toutes nos
« propriétés ».

« Le crime doit être puni, l'injure réparée, les dom-
« mages compensés. La punition du crime ne me regarde
« pas, c'est l'affaire de MM. les ministres plénipoten-
« tiaires et des mandarins chinois. Il m'est seulement
« permis de souhaiter, avec tout le monde, que justice
« soit faite d'une manière assez exemplaire pour pré-
« venir désormais de semblables catastrophes. Quant à
« la réparation de l'injure, je m'unis, comme Européen,
« à tous ceux qui demandent une satisfaction, laquelle
« soit en même temps une garantie pour l'avenir, et,
« comme Français, évêque de cette mission, j'ai non
« seulement le droit, mais le devoir d'exiger une mesure
« solennelle et durable, qui assure à l'avenir la tran-
« quillité de nos établissements. Je voudrais qu'un
« monument fut érigé, *par décret impérial,* le long du
« fleuve, entre le consulat de France et notre église
« ruinée : monument en marbre, tuiles jaunes et ins-
« criptions qui flétriraient les auteurs et les fauteurs des
« massacres de juin, et démentiraient catégoriquement
« les calomnies qu'on fait encore peser sur nos Mission-
« naires et nos filles de la Charité.

« Ces conditions posées, alors nous en viendrions à la
« question des indemnités. Tant que le crime n'aura
« pas été suffisamment puni, tant que l'injure n'aura
« pas été suffisamment lavée, je repousse toute offre
« d'argent. »

« Telles furent mes paroles, Monsieur le Comte, vous
les avez accueillies volontiers comme conformes, dans

le fond, à votre programme, et vous avez bien voulu comprendre que, débarqué depuis trente-six heures à peine, en face d'une affaire si grave dont je tenais aucun des fils, je ne pouvais de suite, sans manquer à la prudence la plus vulgaire, assumer la responsabilité d'aucun engagement.

« Depuis, deux mois se sont écoulés ; j'ai pu consulter les personnes et examiner les documents ; voici à quoi nous nous arrêtons :

« D'après les dépêches du prince Kong, une première somme de quatre-vingt dix mille taëls nous est allouée comme compensation de la ruine de nos propriétés : nous accepterons cette somme, *pourvu que* les conditions par nous réclamées, comme garantie de l'avenir, soient remplies ; que si lesdites conditions ne sont pas admises, nous n'acceptons rien. Je dis : *Pourvu que les conditions par nous désignées soient remplies.* Ne vous étonnez pas, Monsieur le Comte, de notre persistance à maintenir cette réserve ; elle est basée sur ce simple raisonnement : accepter pareille indemnité, c'est nous engager indirectement à reconstruire. Reconstruire tant que la position n'aura pas été mieux assurée, c'est préparer de nouveaux matériaux à de nouveaux incendies, à de nouveaux pillages, à de nouveaux massacres. Donc, si des précautions ne protègent pas l'avenir, ne reconstruisons rien, et partant, n'acceptons rien. Mais que le gouvernement chinois érige un monument solennel, alors mes appréhensions auront cessé, et avec l'indemnité reçue nous pourrons, Dieu aidant, poser à Tien-tsin des édifices qui deviendront et une protestation contre le passé et un gage nouveau de sécurité future.

« Une seconde somme de cent trente mille taëls nous

est offerte, d'après une traduction officielle du texte chinois, *pour notre église;* or le texte original chinois que j'ai sous les yeux porte ceci : « Cent trente mille « taëls pour M. Chevrier,... pour six sœurs françaises,... « pour deux sœurs belges,... pour une sœur anglaise,... « pour une sœur italienne. »

« Votre délicatesse, Monsieur le Comte, a bien senti que ce prix du sang nous répugnerait; il nous fait horreur en effet, pardonnez-moi l'expression. Nous ne l'accepterons pas; nos principaux motifs sont les suivants :

« 1° Quand un missionnaire ou une fille de la Charité se dévoue aux missions, c'est pour donner son travail, ses sueurs, sa vie : *pour donner,* non pour vendre. Qu'elles parlent, nos victimes de Tien-tsin, et elles se récrieront, avec nous, que jamais elles n'ont entendu poser leur sang dans une balance, contre le poids des taëls. Il est vrai que nous aurions de quoi consoler leur humilité, en remarquant qu'elles, pauvres servantes des pauvres infirmes, n'ont été cotées qu'à dix mille taëls. Mais nous ne voulons rien, ni dix mille taëls, ni cent mille. Qu'il soit loisible à notre dignité de pouvoir encore penser qu'aux yeux de plusieurs le sang d'un missionnaire et d'une fille de la Charité est hors de prix;

« 2° Nous ne voulons pas autoriser, pour notre part, un dicton qui menace de devenir un axiome, même un axiome politique en Chine, à savoir : qu'avec les Européens tout s'arrange, moyennant finance. Piller, tuer un Européen, ce n'est plus un embarras, pourvu qu'on ait de quoi payer.

« La Chine a des taëls dans ses douanes, elle est donc

prête à stipuler encore de notre sang, à la première occasion : aussi l'indemnité de Tien-tsin est à peine versée et voyez, Monsieur le Comte, quels bruits courent déjà ; voyez les suppliques provocatrices adressées récemment à l'empereur ; voyez les proclamations, les libellés incendiaires répandus, par les mandarins, contre les barbares d'Occident ;

« 3° Aux termes du décret d'indemnités, les sommes allouées pour les victimes sont données pour être réparties entre les familles ; donc toucher le prix du sang ne me regarde pas ; cela regarde les familles, qui ne m'ont nullement donné charge de les représenter en telle occurrence.

« On a allégué, je ne l'ignore pas, notre disette de ressources pécuniaires, pour nous et pour nos œuvres. Oh ! je vous en supplie, qu'on ne se préoccupe pas de nos plaies d'argent ! Nous ne craignons, grâce à Dieu, ni pauvreté ni souffrance pour nous-mêmes. Quant à nos œuvres, notre conviction est celle-ci : ou la France prendra à cœur l'affaire de Tien-tsin, ou elle la laissera là. Si la France parle et agit comme on a le droit d'espérer d'elle, alors les œuvres et les ressources ne nous manqueront pas ; si la France se tait, alors notre sang ne tardera pas à se mêler au sang des victimes de juin. En l'un ou l'autre cas, nous n'avons que faire d'aller ramasser un affreux argent sur les cadavres de nos Missionnaires et de nos filles de la Charité.

« Voilà, Monsieur le Comte, tout le fond de notre pensée ; je l'ai exprimé sans détour, parce que je sais que vous aimez une nette franchise. »

Cette lettre pourra paraître un peu vive ; mais on doit

reconnaître aussi qu'en acceptant aussi facilement les propositions du gouvernement chinois, touchant *le prix des victimes,* M. le chargé d'affaires avait fait trop bon marché du sang français.

D'ailleurs l'événement démontra que le vaillant prélat avait visé et frappé juste ; son énergique protestation eut l'approbation de tous les chefs de la mission de Chine. En dépit d'une diplomatie à courtes vues, qui inclinait à expliquer les désastres de Tien-tsin par un excès de zèle de la part de nos sœurs, et malgré un rapport officiel de la Chine au gouvernement français, dans le but d'atténuer la culpabilité des autorités locales, le vicaire apostolique eut gain de cause. On lui accorda tout ce qu'il demandait : les coupables furent punis, les pertes matérielles furent couvertes par une indemnité, et l'injure réparée par un monument expiatoire élevé dans le cimetière chrétien.

Dans l'érection de ce monument, la politique chinoise tenta encore, par une demi-mesure, d'éluder le désaveu officiel exigé par le prélat. Les hauts mandarins, chargés de l'exécution du monument, avaient rédigé une inscription satisfactoire de leur façon, et assez insignifiante, mais Mgr Delaplace n'était pas homme à être dupe de cette chinoiserie : très versé dans la connaissance de la langue chinoise et des coutumes locales, et ne jugeant pas cette réparation proportionnée à la gravité de l'injure, ni suffisante pour assurer l'avenir, il refusa l'inscription des mandarins et exigea une *inscription impériale en langue tartare,* dont le caractère officiel devînt une garantie d'inviolabilité. Il obtint tout ce qu'il demandait, et, grâce à cet acte de vigueur, où il déploya autant d'habileté que de patriotisme, nos

missions de la Chine peuvent aujourd'hui se dévouer en toute sécurité à leur œuvre de salut.

La question des indemnités et des réparations une fois réglée sur une base solide et honorable, il importait de relever sans retard la mission de ses ruines et de rendre aux œuvres des filles de la Charité leur splendeur première, pour ne pas paraître céder à la peur, ce qui n'eût pas manqué d'accroître l'audace des ennemis du nom chrétien.

La légation française, dans la crainte de nouveaux désastres, se montrait peu favorable à ces projets de reconstruction ; mais le vicaire apostolique, plus au courant des mœurs chinoises, ne partagea pas ces craintes exagérées ; il se mit à l'œuvre avec vigueur et hardiesse, et en imposa à ceux qui triomphaient le plus insolemment.

Aussi bien, il n'était pas dans les habitudes du prudent prélat de tenter la Providence ; nous devons dire que dans cette entreprise, ainsi que dans bien d'autres, il s'était environné de tous les renseignements et de toutes les précautions capables de lui garantir le succès ; fidèle à sa maxime favorite, « il marchait à coup sûr ». Avant de mettre la main à l'œuvre, il voulut sonder l'opinion publique. « Chinoisé des pieds à la tête », il parcourt en amateur la ville de Tien-tsin, se mêle à la multitude, et, grâce à la rare facilité avec laquelle il parle la langue chinoise, il va de groupe en groupe, liant conversation avec les uns, avec les autres ; il pénètre dans les chantiers de construction, se faufile jusque dans les cabarets ; il interroge, il écoute, il ne perd pas un mot de ce qui se dit. Bref, il revient de sa tournée d'explorateur parfaitement édifié ; la masse de

la population n'est nullement hostile aux filles de la Charité ; à part une certaine tourbe, toujours prête pour les honteuses besognes, la partie saine de la population gémissait et était humiliée, à la vue des ruines encore fumantes de nos établissements dévastés.

D'ailleurs le moment de reconstruire était on ne peut mieux choisi. Un événement qui fera époque dans l'histoire de la Chine, et où l'on sent l'influence du vicaire apostolique, venait de s'accomplir à la cour de Pékin : pour la première fois, depuis des siècles, le Fils du Ciel avait consenti à recevoir les représentants des puissances étrangères en audience solennelle. Dans cette circonstance, les chefs des diverses légations voulurent donner à cet acte vraiment mémorable tout l'éclat grandiose qu'il comportait. Sur la proposition de Mgr Delaplace, et pour bien accentuer leur communauté de vue avec la Mission, ils se donnèrent rendez-vous à notre Pé-tang, et, à l'heure fixée par l'empereur, revêtus de leur grand uniforme et de toutes leurs décorations, ils se rendirent en chaises vertes au palais impérial. L'empereur les reçut avec une dignité et une grâce qu'ils n'osaient pas espérer, et, l'audience terminée, le cortège revint, avec le même cérémonial, du palais au Pé-tang, au grand ébahissement de la population, qui ne pouvait se méprendre sur le sens et la portée de cette innovation, qui constituait un réel progrès dans les relations internationales de la Chine avec les autres États du monde civilisé.

Mgr Delaplace se sentait désormais sur un terrain solide, « il pouvait aller de l'avant ». Non moins habile administrateur que fin diplomate, il se met à l'œuvre avec cette activité mesurée qu'il apportait en toutes

choses; il a tout calculé et tout prévu, l'œuvre de réorganisation marche à souhait, et bientôt la ville de Tien-tsin verra sortir de ses mains de véritables créations. Toutes les œuvres de la Mission et des filles de la Charité ressuscitent et semblent sortir comme par enchantement de cette terre arrosée par le sang des martyrs; et en 1874, c'est-à-dire quatre ans après les désastres inouïs qui avaient ensanglanté la ville de Tien-tsin, grâce à la puissante et sage impulsion du vicaire apostolique, les œuvres chrétiennes étaient plus vivantes et plus prospères que jamais. En cette même année, il avait la joie d'inaugurer deux orphelinats qui abritaient déjà plusieurs centaines d'orphelins et d'orphelines; un hôpital en l'honneur de saint Joseph, situé dans le quartier européen, nommé Su-tchin-lin, et contenant déjà une centaine de malades; les divers établissements de la Sainte-Enfance; une procure provinciale et enfin une magnifique église dédiée à son patron saint Louis, roi de France. Mgr Delaplace avait employé une partie des indemnités accordées par le gouvernement chinois au relèvement de nos divers établissements de Tien-tsin, et, administrateur sagement prévoyant, avec le surplus placé avantageusement, il avait assuré à l'œuvre des filles de la Charité une rente annuelle de dix mille francs. Toutes ces constructions, faites sur un plan dressé par Mgr Delaplace lui-même, s'élèvent sur la concession française, près du fleuve.

De l'aveu de tous ceux qui viennent les visiter, elles sont parfaitement conçues et répondent admirablement aux différents offices auxquels elles sont affectées. De plus, outre les conditions d'hygiène qui ne laissent rien à désirer, elles ont, sur les établissements primitifs,

l'inappréciable avantage d'être à l'abri d'un coup de main de la part des suppôts du démon; protégées par les canonnières des puissances représentées à Pékin, elles offrent toutes les garanties possibles de sécurité.

Mais l'ardeur que déployait notre vénéré confrère à préparer un pied-à-terre à la nouvelle colonie de filles de la Charité ne lui faisait pas oublier celles qui étaient tombées victimes de leur dévouement; il voulut que ces héroïnes de la charité eussent une sépulture honorable. Par ses soins, le théâtre de tant d'atrocités est devenu un cimetière; sur ces lieux où avait retenti tant de fois le chant de la prière, plane aujourd'hui un souvenir inoubliable. A côté de l'ancienne église de la Mission, dont les ruines encore surmontées de la croix se dressent vers le ciel, comme pour implorer le pardon des coupables, dorment dans la paix du Seigneur les victimes de cette horrible boucherie. D'un côté sont les laïques; de l'autre, les tombes de nos confrères, MM. Chevrier et Ou; et du même côté, cinq tumulus recouvrant les restes des dix sœurs massacrées en haine de la foi.

L'ancienne chapelle des filles de la Charité a été restaurée. Ce lieu saint n'est pas habituellement livré au culte; c'est un monument expiatoire, où tous les ans se célèbrera une messe en mémoire des victimes du désastre. Puis, par un sentiment que tout le monde appréciera, et qui nous révèle, une fois de plus, la délicatesse de son cœur, Mgr Delaplace voulut que chacune de ces saintes et douces victimes de la charité eût un monument commémoratif de son martyre. A cet effet, il fit préparer dix colonnes en marbre blanc, de six pieds de hauteur; chaque colonne porte le nom de la

sœur à laquelle elle est dédiée, et s'élève sur le lieu où la victime a été vue frappée et expirante.

Mais une grave préoccupation dominait toutes les pensées du vicaire apostolique : d'après certaines rumeurs qui avaient cours dans les feuilles publiques, il était à craindre que quelques-unes des infortunées victimes de Tien-tsin n'eussent subi un outrage mille fois plus cruel pour elles que la mort elle-même, si épouvantable qu'elle fût ; ces bruits étaient parvenus jusqu'aux oreilles de notre digne supérieur général, M. Étienne ; il en était douloureusement affecté ; cette pensée était un glaive dans le cœur de ce bon Père. En bon fils qu'il était, Mgr Delaplace s'empressa d'ouvrir une enquête ; et sur l'affirmation de témoins dignes de foi, il fut tout heureux de pouvoir rassurer son vénéré Supérieur, et de le délivrer d'une peine qui faisait le tourment de sa vie. « Consolez-vous, cher Père, écrivait-il à M. Étienne, toutes vos filles sont mortes dans l'intégrité de leur virginité ; elles sont au ciel avec leur double auréole de vierges et de martyres. »

C'est à la prière de nos généreuses vierges et martyres, on n'en saurait douter, qu'il faut attribuer les conversions innombrables qui suivirent leur glorieux trépas. Dès l'année 1875, on voyait se réaliser cette parole qui est de tous les temps et de tous les lieux : *Sanguis martyrum, semen christianorum ;* « le sang des martyrs est une semence de chrétiens ». Dans les environs de Tien-tsin, on constatait un mouvement extraordinaire des esprits vers la religion du ciel ; dans les deux sous-préfectures de Ten-chan et de Nan-py, on comptait un millier de catéchumènes dont un cent avaient reçu le baptême ; le missionnaire chargé de ce district ne pou-

vait suffire à se rendre aux désirs des familles qui voulaient connaître et embrasser la vraie religion ; un néophyte avait, à lui seul, entraîné quatre villages entiers ; on comptait dix chrétientés nouvelles donnant les plus belles espérances. On voit par ce rapide exposé que le zélé et infatigable vicaire apostolique faisait marcher de front le relèvement des ruines morales avec la restauration matérielle des œuvres.

Mais la ville de Tien-tsin n'est pas le seul théâtre où s'exerce la prodigieuse activité du vicaire apostolique ; son ardeur pour le bien ne connaissait d'autres limites que celles de son immense vicariat, égal en superficie à la moitié de la France. Sous l'impulsion d'un zèle qui ne recule ni devant la lutte ni devant la fatigue, dès que les intérêts de Dieu et des âmes sont en jeu, il dote sa province d'institutions de bienfaisance corporelle et spirituelle, dont chrétiens et païens lui sont également reconnaissants. Il augmente, développe et perfectionne les œuvres de son vénéré prédécesseur, Mgr Mouly, de sainte mémoire ; il en crée de nouvelles ; tout s'anime, tout prend vie sous son administration toujours marquée au coin de l'esprit de Dieu ; il renouvelle la face de cette vaste province ; les œuvres semblent germer de terre sous le souffle de Dieu ; et bientôt, la capitale du Céleste-Empire elle-même va devenir un centre d'œuvres catholiques, qui constitueront un bienfait permanent pour cette population pleine de misère.

Une des prérogatives de l'apostolat chrétien, c'est de souffrir persécution ; conçu dans les angoisses du martyre, né sur le Calvaire, enfant de la croix, son existence ne saurait démentir son origine ; il doit traverser le monde portant les livrées de son divin Fondateur ; et,

comme le divin Crucifié, quelles que soient les injustices des hommes, en dépit des frémissements de rage de l'enfer, il doit continuer sa marche à travers les siècles en faisant le bien, opposant à l'injure le pardon, se vengeant de l'outrage par le bienfait, et n'ambitionnant d'autres récompenses ici-bas que la liberté d'y rendre le bien pour le mal : *Vince in bono malum.*

Tel est le touchant spectacle que le vicaire apostolique va offrir au monde sur cette terre ingrate, qui verse le sang des envoyés de Dieu et tue les porteurs de la bonne nouvelle. Cette terre de Chine, elle est encore teinte et tout humide du sang de nos missionnaires et de nos filles de la Charité ; et déjà le pieux évêque, imposant silence à sa légitime douleur pour n'écouter que la voix du pardon, employait tout ce que Dieu avait mis dans son cœur de charité et de dévouement au soulagement de la souffrance. D'une main, il cicatrisait des blessures encore saignantes ; de l'autre, il prodiguait des bienfaits aux coupables et à leurs complices. On reconnaît bien là le cœur de ce grand évêque ; il était de cette forte race d'hommes que l'Esprit-Saint appelle des hommes de miséricorde, dont la bienfaisance ne connaît ni déclin ni défaillance : *Hi viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt.*

De tout temps, la Chine a été le pays des fléaux de Dieu ; l'année même des massacres de Tien-tsin, comme si le Ciel eût voulu venger le sang de nos martyrs, une inondation des plus désastreuses détruisit toutes les récoltes ; c'était la famine à bref délai, avec toutes ses horreurs ; les païens eux-mêmes ne purent s'empêcher d'y voir le châtiment de Dieu. « C'est le Dieu des chrétiens, disaient-ils, qui se venge. »

Ce fléau devait avoir pour effet de faire éclater la tendre charité de notre vicaire apostolique et la miséricordieuse bonté de notre Dieu, qui bien souvent ne frappe que pour guérir. En effet, depuis le traité de paix de 1860, la ville de Pékin avait une maison de charité dédiée à l'Immaculée-Conception, où les enfants et les pauvres chrétiens recevaient les soins dévoués des filles de la Charité. Mais la population païenne était bien délaissée; décimée par la famine, elle offrait un navrant spectacle. Un nombre incalculable de pauvres faméliques gisaient par groupes le long des chemins, sur les fumiers, où ils se disputaient les détritus destinés à l'engrais; chaque matin, les missionnaires et les sœurs trouvaient à leur porte quelques-uns de ces malheureux, étendus par terre, exténués, ne pouvant plus se tenir debout.

A la vue de cette affreuse misère, le pieux évêque, toujours attentif aux conduites de la divine Providence, comprit que l'heure de la miséricorde avait sonné pour cette population si cruellement éprouvée. Se rappelant qu'il était père avant tout, il ne put retenir ce cri de douleur sorti un jour du cœur de son divin Maître : *Misereor super turbam;* « compassion pour ces pauvres gens qui, pour être païens, n'en sont pas moins mes enfants ! » Sous l'impression de ce sentiment de tendre compassion, il fonde, près de la cathédrale de Nan-tang, l'hospice Saint-Vincent pour les pauvres païens; et dans la dépendance de l'hospice, qui contenait cinq cents lits, il construit un dispensaire, ainsi qu'une salle de pansements et de consultations. En fondant cette œuvre, il espérait bien que la plupart de ceux qui viendraient y chercher un abri contre la misère y trouve-

raient en même temps la vraie vie de l'âme, la grâce du salut. Son espoir ne fut point trompé. Sous le patronage du Père des pauvres, le nouvel hospice devint bientôt un champ d'une étonnante fertilité, où le vicaire apostolique eut la joie, bien douce pour un cœur d'apôtre, de recueillir, dès la première année, une riche moisson d'âmes pour le ciel; la grâce y opéra des prodiges. Chaque année, vingt-mille blessés ou malades venaient à la salle des pansements recevoir les soins de nos sœurs, et s'en retournaient en appréciant hautement la charité chrétienne : c'était la grâce du salut qui germait dans leurs cœurs. Un nombre égal de malheureux recevaient au dispensaire portions de riz ou médicaments; et tandis que le bienfait matériel apportait quelque soulagement au corps, un attrait divin ouvrait l'âme aux premières lueurs de la foi. Quant à l'hospice proprement dit, « il ne désemplissait pas, raconte la digne supérieure, sœur Valayre; et sur six cents malades, *deux seulement* moururent dans l'infidélité; pour l'ordinaire, ajoute cette bonne sœur, c'était la salle des pansements qui était le vestibule de l'hospice, et l'hospice était vraiment le vestibule du paradis ».

Mais Mgr Delaplace ne renfermait pas toutes ses pensées dans le présent; il se préoccupait aussi de l'avenir; en même temps qu'il pourvoyait de son mieux aux nécessités présentes, avec une pureté de zèle qu'on ne saurait trop admirer, « il préparait le moins mal possible le terrain pour son successeur ».

L'éducation de l'enfance, qui est une œuvre si importante comme élément de régénération sociale, ne pouvait manquer d'enflammer le zèle de cet ouvrier évangélique, qui possédait à un si haut degré l'intelligence

du bien. Dans sa pensée, c'est par les enfants que Dieu voulait sauver la Chine; aussi, c'est l'enfance, cette portion si intéressante du troupeau de Jésus-Christ, qui a toujours eu le privilège de sa tendresse. Oh! comme le cri de l'enfance allait droit à son cœur! Comme le sourire de l'innocence attendrissait son regard! Pour ces pauvres petites créatures, devenues les enfants de Dieu depuis que des parents sans entrailles les ont abandonnées, son zèle va multiplier les œuvres à l'infini, sa charité va enfanter des prodiges : atelier pour les enfants des deux sexes à Cha-la-eul, écoles internes et externes, orphelinats de la Sainte-Enfance, petits collèges pour les enfants des chrétiens pauvres, catéchuménats, maisons de baptiseurs et de baptiseuses, maisons d'éducation pour les enfants en état d'apprendre un métier, confréries de jeunes vierges enrôlées sous les étendards de Marie Immaculée, retraites pour les personnes de l'un et l'autre sexe. Là où l'œuvre existe déjà, il l'organise, la développe, la perfectionne; là où il n'y a rien, il crée, il fonde; et toutes ces œuvres ont leur existence assurée par des ressources suffisantes.

Parmi les œuvres de zèle sorties des mains de cet infatigable apôtre, il en est deux sur lesquelles il fondait de grandes espérances, et qui commencent déjà à porter de bons fruits, à la grande joie de nos confrères. La première, c'est la fondation, près de la cathédrale de Nan-tang, d'un grand collège pour l'éducation des enfants appartenant à des familles riches. Là, sous l'habile direction de maîtres pieux et savants, les enfants font marcher de front les sciences naturelles et la connaissance de la vraie religion; ils peuvent se préparer aux grades littéraires sans être exposés à la corruption des

écoles païennes. Tout d'abord, ce n'était qu'un bien petit grain de sénevé; mais le regard pénétrant du vicaire apostolique voyait sortir, dans la suite des temps, de ce petit grain de sénevé, une riche moisson de fonctionnaires publics, qui, dans un avenir plus ou moins prochain, feraient pénétrer la sève chrétienne dans toutes les branches de cette immense administration qui constitue le gouvernement chinois. Aujourd'hui, nous sommes heureux de le constater, de l'aveu de nos missionnaires de Pékin, le collège de Mgr Delaplace est en pleine prospérité et donne les plus belles espérances.

Une autre œuvre, que Mgr Delaplace avait faite son œuvre à lui, c'est la fondation d'une communauté de vierges indigènes, dites sœurs de Saint-Joseph, pour l'éducation des filles et des femmes chrétiennes, et surtout pour les femmes catéchumènes; elles sont destinées à aller s'établir dans les villages et les districts de l'intérieur de la province, où les filles de la Charité ne peuvent pas pénétrer. Cette petite communauté, commencée en 1872, compte aujourd'hui une cinquantaine de sujets, vivant dans l'exacte observance de leurs saintes règles, et joignant, à un sainteté de vie irréprochable, un grand dévouement pour les œuvres.

Aux yeux du vicaire apostolique, le modeste institut des sœurs de Saint-Joseph offrait un autre avantage qui avait également son prix : c'était de favoriser le développement des vocations religieuses. Sur une population d'environ trente mille chrétiens, composant le vicariat du Tché-ly, l'Esprit-Saint ne pouvait manquer d'appeler à la pratique des conseils évangéliques un certain nombre de jeunes personnes; or, les diriger toutes indistinctement chez les filles de la Charité n'était pas possi-

ble. En présence des inconvénients qu'engendrerait infailliblement l'admission en masse des jeunes vierges chinoises dans l'institut des filles de la Charité, la petite communauté des sœurs de Saint-Joseph offrait donc une ressource d'une incontestable opportunité.

A Paris, les supérieurs majeurs avaient exprimé le désir de voir arriver au séminaire interne de la rue du Bac quelques postulantes chinoises ; mais Mgr Delaplace n'eut aucune peine à démontrer que ce désir était irréalisable. « Le projet d'envoyer des postulantes chinoises à Paris, écrivait-il, ne semble pas pratique. Le grand obstacle, le plus grand que nous rencontrions ici pour les filles de la Charité, c'est le costume européen, ce sont les usages européens à adopter. Or, que des postulantes partent pour Paris, les récriminations seront bien plus vives encore ; cette porte que nous avons eu tant de peine à ouvrir se refermera. De plus, il est fort possible que le gouvernement chinois nous cherche querelle à ce sujet : en fait, l'émigration des femmes n'est pas permise. D'ailleurs, les Chinois restent toujours Chinois. Celles que nous avons admises jusqu'ici nous donnent satisfaction ; mais j'ai dû en *tancer* quelques-unes. A mon avis, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de choisir parmi les meilleures ; nous les formerons ici à l'esprit de la vocation, et nous en ferons, je l'espère, de bons sujets, *tunsione plurimâ.* »

Mais si le pieux évêque avait l'intelligence du bien à réaliser, il faut reconnaître aussi qu'il excellait dans le choix des moyens ; en même temps que sa foi toujours en éveil lui donnait une sorte d'intuition des œuvres de salut, son esprit essentiellement pratique visait toujours le moyen le plus propre à lui assurer le succès, et,

selon lui, les petits moyens étaient toujours les meilleurs.

Plein de confiance dans les petits moyens, il installe au Pétang une modeste imprimerie « d'où sortiront un jour une légion de petits prédicateurs, qui s'en iront porter la bonne doctrine jusque dans les villages les plus reculés de son vicariat ». L'entreprise eut tout le succès qu'il en attendait, et cela se conçoit. Le missionnaire ne peut pas aller partout, il ne peut pas s'installer à demeure dans les chrétientés qu'il va évangéliser ; sa vie est une vie essentiellement voyageuse. Mais ce que le missionnaire ne peut pas faire, un livre peut le faire ; un livre peut aller partout, et, le missionnaire parti, le livre reste et continue d'enseigner, de corriger et d'instruire.

D'ailleurs Mgr Delaplace était l'homme qu'il fallait pour ce mode de propagande ; dans l'apôtre il n'y avait pas seulement le chartreux, comme le veut saint Vincent, il y avait aussi le bénédictin. Le temps que lui laissaient les œuvres extérieures et l'administration de son vicariat était employé à l'étude. La théologie et les livres saints restaient en permanence sur son bureau, où on les voyait toujours ouverts ; les livres chinois y occupaient aussi une place honorable. Chacun sait que cette langue varie considérablement de province à province, quant à la prononciation ; la langue de Pékin était pour ainsi dire une langue étrangère pour le vénéré prélat. Mais, « en dépit de ses cinquante ans bien sonnés, il s'attela à cette besogne » avec tant d'ardeur, et se perfectionna tellement dans le dialecte de Pékin, qu'en peu de temps il se trouva en état de le parler correctement. De plus, il composa et traduisit en

chinois un certain nombre de livres religieux à l'usage de ses chrétiens. Et bientôt « on vit sortir des presses du Pé-tang, livres de piété pour entretenir et fortifier la foi des chrétiens, livres de controverse pour convertir les païens à notre sainte religion, etc. ». Tous ces petits livres font parfaitement leur chemin, ils prêchent, ils instruisent, ils consolent, ils fortifient, ils convertissent, et l'on peut dire aujourd'hui de ce regretté missionnaire : *Defunctus adhuc loquitur.*

Par un sentiment de piété filiale qui ne surprendra personne, il voulut que M. le Supérieur général eût les prémices de sa petite imprimerie, comme l'indique la lettre suivante du bon Frère imprimeur :

« ... Vous avez pu voir, Monsieur et très honoré Père, par les petits livres que je vous ai envoyés l'année dernière, que notre imprimerie marche assez bien. Cette année, nous avons imprimé le *Combat spirituel,* en caractères chinois, ainsi que l'*Introduction à la vie dévote,* en latin ; en ce moment, nous imprimons l'*Introduction* de saint François de Sales, en chinois. Il paraît que ce petit livre est très goûté des chrétiens ; Sa Grandeur m'a commandé d'en tirer au moins trois mille exemplaires, car, m'a-t-il dit, ils seront vite épuisés puisqu'on en demande de tous les côtés. »

Saint Vincent disait : « Un homme de Dieu en vaut dix. » Cette parole du Père s'est pleinement réalisée dans la personne du fils. Oui, Mgr Delaplace valait dix hommes. Quand on se représente tant d'œuvres sorties de ses mains et qu'il nous est impossible d'énumérer ici, dans le détail ; quand on considère cet homme qui, après avoir évangélisé le Hou-pé, le Ho-nan, le Kiang-si, le Tché-kiang, où il a fait revivre le culte du Dieu du

ciel, arrive enfin dans la capitale du Céleste-Empire et la tranforme en un centre d'œuvres catholiques ; à la vue de cet ouvrier infatigable, toujours sur la brèche, luttant contre vents et marée, fondant, organisant, faisant germer de terre des œuvres innombrables, élevant partout où il passe des autels au vrai Dieu, sur les ruines de la vieille superstition chinoise, se jouant des difficultés et des ruses de Satan, on ne peut s'empêcher de se rappeler les paroles de saint Bernard sur saint Malachie, et que l'Église applique si justement à saint Vincent :

Et ecce linguæ sarculo cœpit evellere, destruere et dissipare; factitans prava in directa, et aspera in vias planas. Exultabat ut gigas ad discurrendum ubique. Diceres ignem urentem in consumendo criminum vepres ; diceres securim vel asciam in dejiciendo plantationes malas, extirpare barbaricos ritus ; plantare ecclesiasticos... Tradebat jura cœlestia optimus legislator. Leges dabat plenas justitiæ et honesti.

Dieu bénissait visiblement toutes les œuvres de son fidèle et dévoué serviteur, parce qu'elles étaient toutes inspirées par le plus pur esprit de l'Évangile, et on peut lui appliquer, dans une certaine mesure, cette parole que l'Église se plaît à appliquer à saint Vincent lui-même : *Dominus erat cum eo et omnia opera ejus dirigebat.* « Le Seigneur était avec lui et dirigeait toutes ses œuvres. » C'est qu'en effet le pieux évêque n'agissait que sous l'influence des pensées de la foi ; dans tout ce qu'il entreprenait, il se maintenait constamment dans une complète dépendance de Dieu, dont il ne voulait être que l'instrument docile.

Son administration porte visiblement le cachet de

l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Doué de ce sens chrétien que donne une foi vive et éclairée, en arrivant à la tête du troupeau confié à sa sollicitude, il veut réaliser dans sa personne, autant que les circonstances le permettront, cette parole du pasteur suprême : *Cognosco oves meas et cognoscunt me meæ;* « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. »

Dans cette vue, un des premiers actes épiscopaux du vénéré prélat fut de convoquer un synode auquel furent appelés tous les missionnaires européens et indigènes placés sous sa direction, afin de se mettre en rapport aussi directement que possible avec les nombreuses chrétientés disséminées dans son vaste vicariat. Sa foi attendait de cette réunion plénière, outre l'assurance d'une assistance particulière du Ciel, deux avantages d'un grand prix.

D'une part, environné des lumières et des renseignements de ses confrères venus des quatre points de la province, il pourrait mettre à profit leur expérience personnelle, s'assimiler leurs idées, utiliser leurs impressions et manières de voir ; il pourrait se rendre un compte exact de la situation de son nouveau vicariat, et ainsi il pourrait faire parvenir son action jusqu'aux chrétientés les plus reculées et fonder des œuvres en rapport avec leurs besoins. D'autre part, de cet échange de vues entre l'évêque et ses prêtres, résulterait une communauté d'action, qui ne pourrait que fortifier le nerf de l'administration, et bientôt le Tché-ly offrirait le consolant spectacle d'un seul troupeau sous la houlette d'un seul pasteur : *Et fiet unum ovile et unus pastor.*

Dans cette vue, mettant à profit l'époque des vacances, dès le mois de septembre 1872, le sage et pieux

prélat présidait ses vingt missionnaires, réunis en synode au Pé-tang de Pékin, lieu de sa résidence, et posait les premières assises d'une administration modèle et féconde en fruits de salut.

Cette assemblée synodale, la première peut-être qui se soit jamais épanouie sous le soleil du Céleste-Empire, eut les heureux résultats qu'en attendait le vicaire apostolique. En union d'esprit et de cœur avec tous ses prêtres, qui lui apportaient leurs lumières et leur expérience, il dressa une série de réglements pratiques destinés à devenir le code de lois du missionnaire, à la ville comme à la campagne. Ces divers règlements avaient principalement pour objet les moyens à prendre pour amener les païens à la vraie foi; il fut convenu notamment qu'on favoriserait, comme moyens de propagande, le développement des œuvres de la Sainte-Enfance, les établissements d'écoles de catéchistes, l'érection de l'archiconfrérie, la diffusion des bons livres, la prière publique, etc., etc.

Gardien fidèle des traditions de notre Compagnie, et toujours animé du plus pur esprit de saint Vincent, de concert avec les membres du synode, il établit également la conférence du cas de conscience. Et afin que cette décision ne reste pas lettre morte, chaque année il adresse exactement, à tous les chefs de district, le programme des questions à traiter et à résoudre, en y joignant un rapport clair et précis des questions traitées et résolues l'année précédente.

Une institution non moins importante, dont le zélé vicaire apostolique voulut saisir les membres du synode, fut l'établissement parmi les chrétiens de l'œuvre de la Propagation de la Foi. L'érection de cette belle œuvre

admise en principe, le prélat se réserva de l'organiser ultérieurement par une circulaire spéciale adressée aux chrétiens : le regard toujours fixé sur saint Vincent et toujours attentif à régler sa conduite d'après les enseignements si sages de son bienheureux Père, il voulut faire un essai de l'œuvre avant de l'étabir définitivement. Cet essai était bien de nature à encourager son zèle. Dès l'année 1876, il annonçait à MM. les Directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi les premiers fruits de cette œuvre encore à l'essai. On lira avec plaisir la lettre qu'il leur adressa :

« Messieurs, la mission de Pékin et du Tché-ly Nord vient solliciter une toute petite place parmi les plus humbles souscripteurs à la grande œuvre de la Propagation de la Foi. Chez nos chrétiens, point de grosses fortunes ; mais de la bonne volonté, du zèle, on en trouve. Or qui ne sait que, dans les choses de Dieu, la persévérance de dix pauvres fera plus que les bienfaits passagers et souvent onéreux d'une famille opulente.

« En septembre 1872, un synode de vingt missionnaires, réunis à Pékin, recommandait instamment aux fidèles la conversion des païens et indiquait, entre autres moyens, l'œuvre de la Propagation de la Foi. Pas question encore de contributions pécuniaires ; mais l'esprit de Dieu souffla au cœur ce que nous n'avions pas proclamé de bouche. Vinrent quelques dons isolés ; dons minimes, presque insignifiants par eux-mêmes ; dons pourtant d'une grande signification, comme signes précurseurs. De là, en effet, le missionnaire se prit à raconter vos grands travaux, Messieurs, votre générosité catholique. Il y eut écho ; si bien que dès ce moment, sans que l'œuvre soit organisée, sans que j'aie

même adressé à nos chrétiens la moindre circulaire à ce sujet, m'arrivent à votre adresse *mille cent soixante-dix francs soixante-dix centimes.*

« Placés comme nous le sommes à Pékin, sous l'œil ombrageux de ce gouvernement central ; ébranlés par la secousse terrible de Tien-tsin, nous devions attendre le moment de la Providence, avant de promulguer une association générale de prières et de *sapèques*. Aujourd'hui le moment semble arrivé. Aussi, dans notre prochain synode, l'œuvre sera établie en règle. Espérons que Dieu sera glorifié et qu'il donnera la pénitence aux gentils, pour la vie de leur âme. »

Mais l'œuvre capitale du synode de 1872, ou une de ses conséquences immédiates, fut l'organisation du culte dans la ville, et la constitution des districts à la campagne. Les quatre grandes églises de Pékin, à savoir : les églises du Pé-tang, de Nan-tang, de Si-tang et de Tong-tang furent érigées en églises paroissiales et desservies chacune par un missionnaire remplissant les fonctions de curé. En outre, dans la dépendance de ces quatre paroisses, on construisit des oratoires, ou chapelles de secours, pour faciliter aux chrétiens disséminés dans cette immense cité, l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Chaque curé ou directeur de paroisse eut sa résidence, ses écoles, ses catéchuménats, ses œuvres, groupés autour de l'église, avec les ressources nécessaires au bon fonctionnement de son administration paroissiale.

La campagne devait bientôt à son tour ressentir les effets de l'intelligente administration du vicaire apostolique. Génie essentiellement organisateur, Mgr Delaplace ne pouvait manquer d'apporter dans l'administra-

tion de sa province cet esprit d'ordre qui se révèle dans tout ce qu'il touche. Or, il n'eut aucune peine à comprendre que, pour établir la mission sur un bon pied, il était important que Pékin devînt un centre de direction et le pivot sur lequel devait rouler toute l'administration temporelle et spirituelle de la province. Partant de ce principe, il dote la province de Tché-ly d'une organisation où l'on sent la main d'un administrateur rompu au maniement des hommes et des affaires.

Il divise son vicariat en huit districts ; il met à la tête de chaque district un directeur ou chef de district, ayant tous les pouvoirs que possède dans nos maisons de France le directeur de la Mission, *durante missione,* ou l'assistant de la maison, *absente superiore.* Les curés ou directeurs des quatre grandes églises de Pékin se trouvaient dans les mêmes conditions que les chefs de district.

Grâce à cette sage organisation qui eut plus tard l'entière approbation de M. Fiat, supérieur général, Mgr Delaplace était de droit, comme de fait, seul supérieur des confrères du vicariat. La province tout entière est enveloppée dans un réseau de règlements administratifs, dont l'évêque tient tous les fils dans sa main. C'est lui qui donne l'impulsion, lui qui dirige l'action, et aujourd'hui la province de Pékin peut rivaliser, pour la marche et la bonne conduite des affaires, avec les diocèses de France les mieux organisés. Dans chaque district, l'esprit de régularité va de pair avec le zèle des œuvres extérieures ; tous les missionnaires marchent comme un seul homme et travaillent en union d'esprit et de cœur avec leur vénéré vicaire apostolique, qui est l'âme et le principe d'action de ce corps d'une étendue im-

mense ; il n'est pas une chrétienté, si reculée qu'elle soit, où ne parvienne sa bienfaisante influence ; partout on sent l'action d'un homme passé maître en administration.

Mais Mgr Delaplace n'était pas homme à s'égarer dans les régions vaporeuses de l'idéal ; c'était un esprit positif avant tout ; il ne faisait jamais le bien à demi ; il ne laissait jamais une œuvre incomplète : s'il savait concevoir un plan, il s'entendait merveilleusement à l'exécuter. Or, la division de la province en districts entraînait de soi la fondation, dans chaque district, d'un certain nombre d'établissements devant constituer un centre d'administration ; autrement ses huit districts eussent été autant de cadres vides. Aussi chaque chef de district eut bientôt, comme les quatre curés de la ville, église, résidence, écoles, Sainte-Enfance, catéchuménats, orphelinats, écoles de baptiseurs et de baptiseuses et autres ressources indispensables au bon fonctionnement de la mission.

Dans Mgr Delaplace, avec l'homme d'action, il y avait aussi l'homme armé de toutes pièces pour le bon combat ; avantage d'un grand prix dans ces luttes incessantes qui sont l'apanage de l'apostolat. Nul ne s'entendait mieux que lui à conduire une affaire épineuse et délicate. Sur le terrain du droit, il était inexpugnable ; homme de caractère, il se serait laissé mettre en pièces plutôt que de reculer dans la voie des légitimes revendications des droits de Dieu ; esprit fécond en ressources, et d'une merveilleuse souplesse, il sut toujours ne rien céder de son droit, sans se départir jamais de ces formes polies et courtoises qui forcent l'estime et le respect ; intelligence d'une remarquable perspicacité, il dissé-

quait une question avec une netteté d'analyse et une puissance de logique inéluctables, et, de déduction en déduction, il acculait son adversaire à une difficulté insurmontable qui mettait fin à la controverse. Avec un évêque de ce caractère, l'Église n'avait rien à craindre au sujet de sa doctrine; de son côté, la Congrégation pouvait se reposer sur lui pour la conservation de ses droits et la défense de ses intérêts dans le Céleste-Empire : il étaient dans de bonnes mains. Fidèle au serment de son sacre, il fut toujours une sentinelle vigilante pour garder le dépôt de la foi et des mœurs; fidèle à la Compagnie, il défendit constamment les droits de la Congrégation avec toute la tendresse d'un fils pour sa mère.

Nous l'avons vu à l'œuvre lors des réparations du désastre de Tien-tsin; le gouvernement chinois ne devait pas tarder à lui fournir une nouvelle occasion de déployer les riches qualités qu'il avait reçues du ciel. D'après les lois de l'empire, aucun édifice, soit privé, soit public, ne doit dominer le palais impérial; or, les tours de notre église Saint-Sauveur au Pé-tang, construit, comme on le sait, dans l'enceinte même du palais, ne se trouvant pas dans les conditions voulues par la loi, il en était résulté une question diplomatique.

Déjà, du temps de Mgr Mouly, en 1868, cette fameuse question des tours du Pé-tang avait été mise sur le tapis au conseil de l'empire; et notre résident d'alors, M. le comte de Rochechouart, avait répondu : « Ces tours-là, c'est fâcheux, mais elles y sont, il faut qu'elles y restent. » Et en présence de cette déclaration nette et résolue, le gouvernement n'avait pas donné suite à son projet. Or, dans le courant de l'année 1872, la question

des tours du Pé-tang était de nouveau remise en discussion au conseil de l'empire, et il fut décidé qu'elles devaient être abaissées de quelques mètres pour ne pas *offusquer* le palais impérial.

Au reçu de cette communication, par l'entremise de notre nouveau résident, M. de Geoffroy, Mgr Delaplace, qu'on ne prenait jamais au dépourvu, et qui savait très bien « qu'avec les Chinois, toute question débattue avec patience et fermeté est une cause gagnée », déclara qu'il ne refusait pas d'entrer dans les vues du conseil impérial, mais moyennant certaines conditions qu'il portait à la connaissance du représentant de la France, par une lettre qui dut sigulièrement refroidir chez les mandarins l'amour de la légalité. Voici cette lettre datée du 28 septembre 1872 :

« Monsieur le ministre, puisque les mandarins insistent, paraît-il, ou vont insister avec plus de ténacité que jamais pour la réduction des tours, nous ne voudrions pas être à Votre Excellence une occasion d'ennuis. D'autre part, nous ne devons pas non plus sacrifier sans compensations des droits acquis et garantis même publiquement par la légation de France, ni nous exposer, nous et toutes les missions, sans aucune sauvegarde, à des périls trop justement redoutés. Eh bien ! voici un moyen qui viendrait, ce semble, tout concilier. Cette compensation et cette sauvegarde pourraient être estimées suffisantes si une inscription était gravée au frontispice du Pé-tang, suivant l'une ou l'autre des trois formules dont vous trouverez le texte ci-inclus.

« Donc, 1° qu'on grave *en gros caractères chinois et tartares,* sur le portail de notre Pé-tang, une de ces trois formules, constatant officiellement notre droit de pro-

priété ; 2° qu'on nous délivre, en bonne forme, l'acte constatant ce privilège ; 3° que dans la *Gazette de Pékin* soit insérée une note, laquelle déclare qu'en vertu d'un accord passé entre le Tsoung-ly-ya-men (ministre des Affaires étrangères), la légation de France et le Tien-tchou-tang (l'évêque), désormais le Pé-tang a le privilège des deux caractères chinois et tartare, et que, par suite, l'évêque *a volontairement* descendu ses tours ; 4° je ferai à ce sujet une circulaire aux chrétiens ; circulaire dont j'enverrai copie à la légation et au Tsoung-ly-ya-men.

« Cet arrangement consenti, ces mesures *prises* et *exécutées*, on descendra nos tours de tout ce que l'on voudra.

« A la première proposition, les mandarins se récrieront, Monsieur le ministre, vous pouvez vous y attendre ; mais nous demandons cet acte authentique et en bonne forme, c'est-à-dire en chinois et en tartare, sous forme de décret encadré de dragons, ainsi que la note dans la *Gazette de Pékin*, afin qu'il ne soit pas dit dans le public, et de la part des mandarins eux-mêmes, que « les « Européens ont gravé au portail de leur église les ca- « ractères qu'ils ont voulu graver ; que tout au plus, « cela vient de leur empereur d'Europe, mais que ce « n'est pas le fait du Fils du Ciel ». Il faut que notre privilège soit patent et dûment constaté. Le mandement que j'adresserais aux chrétiens serait conçu en tels termes qu'il donnerait, j'en ai la confiance, grande satisfaction au Tsoung-ly-ya-men comme à tout le monde.

« Nous voulons espérer aussi, Monsieur le ministre, que l'arrangement proposé par cette lettre conviendra à Votre Excellence. Il nous semble de nature à ne pas con-

tredire le passé et à garantir suffisamment l'avenir. Il prouvera du moins que, loin de fermer les issues à tout accommodement, nous ne demandons pas mieux que de les ouvrir. A coup sûr les mandarins feront des difficultés, ils céderont pourtant à la fin s'ils tiennent autant qu'ils le disent à ce que les tours soient descendues. S'ils ne cèdent pas, Votre Excellence nous rendra cette justice, que l'opiniâtreté ne vient pas de nous. »

Les propositions du vicaire apostolique reçurent l'accueil qu'il prévoyait ; les mandarins les jugèrent inacceptables, et l'affaire en resta là.

Mais la trêve ne devait pas être de longue durée. A la fin de septembre 1874, les mandarins reprenaient l'offensive et priaient l'évêque de vouloir bien se présenter au Tsoung-ly-ya-men ; et cette fois il ne s'agissait plus seulement de l'abaissement des tours, mais de la rétrocession et de l'abandon du Pé-tang lui-même. A cette proposition, Mgr Delaplace répondit par une protestation où, sous une forme pleine de modération, on sent vibrer sa grande âme d'évêque. Quelques jours après cette entrevue, il écrivait au ministère des Affaires étrangères :

« Excellence, le 22 de la présente lune, vous m'avez appelé au Tsoung-ly-ya-men et m'avez dit, de la part du prince Kong, qu'il y avait à craindre que le Pé-tang ne fût occupé par les constructions à faire sur le San-hay ; d'où vous m'engagiez à céder le dit Pé-tang, moyennant compensations ou échange.

« Je ne vous ai donné aucune réponse sur-le-champ : il me fallait quelques jours de réflexion. Or, ces réflexions sont faites, et, par la présente lettre, j'ai l'honneur de les porter à votre connaissance :

« 1° Je ne puis me persuader qu'on veuille, en ce

temps de paix, nous chasser du Pé-tang, où la main du grand empereur Kang-hy nous a jadis posés ;

« 2° Une cession du Pé-tang, librement consentie de notre part, ne me semble pas non plus possible. Occupation violente du Pé-tang, cession volontaire du Pé-tang : plus je considère ces deux choses en elles-mêmes et dans leurs conséquences, plus je les trouve également pleines de périls, impraticables sous tous les rapports ;

« 3° La question du Pé-tang ne concerne pas les seuls missionnaires de Pékin ; la France et toute l'Eglise catholique y sont intéressées. Je dois partir bientôt pour l'Europe ; là, je m'entendrai sur ce sujet avec mes supérieurs ecclésiastiques et le gouvernement français ;

« 4° Je ne dis rien encore à la légation de France ; ce n'est pas à moi de lui parler maintenant de cette affaire, d'autant que la légation ne pourra pas plus que moi aboutir par elle-même à une solution ;

« 5° Enfin, rien ne saurait compenser pour nous le Pé-tang ; aussi, quoi qu'il arrive, nous n'accepterons jamais ni indemnités, ni échange.. Mon très sincère désir a toujours été et sera toujours de vivre en bonne harmonie ; pour cela, je ferai et sacrifierai tout ce qu'il est *possible* de faire et de sacrifier. Mais il est des *droits* qu'on ne sacrifie jamais ; il est des *devoirs* qu'on remplit jusqu'à la mort ; or, tels sont nos droits et nos devoirs à l'égard du Pé-tang. »

En présence de cette attitude calme et résolue, et dans la crainte de complications avec le gouvernement français, les mandarins n'insistèrent pas pour le moment, et si plus tard ils réveillèrent cette question, ils comprirent qu'ils devaient négocier cette affaire sur des bases bien différentes. Leurs propositions sponta-

nées furent si avantageuses qu'elles parurent acceptables.

A la suite d'une convention passée entre la congrégation et le gouvernement français, d'une part, et le gouvernement chinois, d'autre part, la Mission céda le Pé-tang.

A vrai dire, Mgr Delaplace lui-même n'était pas au fond absolument opposé à la cession du Pé-tang ; seulement, il voulait que le gouvernement chinois y mît le prix ; de là, son attitude si ferme. C'est ce qui paraît résulter d'une lettre qu'il écrivait, à cette occasion, à M. Etienne, supérieur général. Il lui disait, en parlant des tours du Pé-tang : « Croyez bien, mon très honoré Père, que nous trouverons beaucoup mieux. J'ai écrit, à ce sujet, à notre chargé d'affaires ; je lui ai accentué, dans une note particulière, que les mesures de compensation devaient être considérées comme condition *sine quâ non.* Il est venu me voir là-dessus. « Alors, me dit-il, ce n'est « pas un don pur et gratuit ; c'est un marché à discu- « ter ? — En effet, » ai-je répondu.

« Un principe, avec ces mandarins, est de poser exigence contre exigence. Leur offrir une prévenance, dans l'espoir qu'ils s'en montreront reconnaissants, c'est l'illusion des bons cœurs européens. Pour le cas actuel, loin d'en devenir plus arrangeants, ils n'en deviendront que plus arrogants. Ils diront : « Comment ! voilà quatre « ans que nous demandons qu'on abaisse ces tours sans « l'obtenir, et voilà qu'aujourd'hui ou nous fait une offre « spontanée ; c'est donc qu'on a peur ; alors, tombons dessus ! » Notre ministre parut impressionné. Il conclut en disant : « Vous connaissez mieux les Chinois que moi. »

Depuis qu'il avait posé le pied sur la terre de Chine, le vaillant évêque avait toujours été en lutte ; le Hou-pé, le Ho-nan, le Kiang-si, le Tché-kiang, le Tché-ly, rediront à la postérité avec quelle patience et par quels durs labeurs ce pionnier de l'Evangile creusa, dans cette terre couverte des ronces et des épines de l'infidélité, le sillon destiné à recevoir la divine semence de la foi ; mais l'heureuse transformation qu'il voyait s'accomplir, dans ces diverses contrées fécondées par ses travaux et arrosées de ses sueurs, le payait largement de sa peine.

Quels élans de reconnaissance s'échappaient de son cœur, à la pensée de la bénédiction que le ciel s'était plu à donner à ses humbles travaux ! Laissons-le exprimer sa joie reconnaissante à MM. les directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi qui, « eux aussi, avaient « leur part du bien accompli ». Il leur écrivait, à la date du 18 octobre 1876 :

« Déjà nous pouvons nous réjouir de ce que notre travail n'est pas vain dans le Seigneur. Oh ! Messieurs, qui a vu la Chine il y a trente ans et qui la regarde aujourd'hui, peut-il n'être pas émerveillé ? Pour ne parler que de cette ville de Pékin, eussions-nous pensé que la capitale du Céleste-Empire deviendrait si vite un centre d'œuvres catholiques ? Car, Messieurs, les œuvres ne manquent pas à Pékin, et elles y paraissent au grand jour. Quatre grandes églises paroissiales desservent environ huit mille âmes, partie en ville, partie dans la banlieue. Deux séminaires, grand et petit ; trente-cinq élèves ; six prêtres en sont sortis cette année. Deux maisons de filles de la Charité. Une communauté indigène de sœurs de Saint-Joseph, pour orphelinats et écoles. Un grand collège, récemment ouvert, pour les

jeunes gens appartenant aux familles riches. Retraites générales pour chrétiens et chrétiennes, etc., etc. Voilà un aperçu de ce qui se fait à Pékin ; et moyennant une certaine audace circonspecte, tout marche en paix. Les cloches sonnent, les églises sont pleines ; les dimanches et les fêtes se célèbrent comme dans les bonnes paroisses d'Europe ; les sacrements sont fréquentés ; l'oraison mentale, les lectures spirituelles, les retraites du mois et autres pratiques de piété, sont assez communes. Nous comptons, grâce à Dieu, bon nombre d'âmes instruites, ferventes, généreuses.

« Les districts du dehors comptent une population d'environ vingt-deux mille âmes ; toutes les œuvres des Missions y progressent ; églises, chapelles, écoles se multiplient au-delà de nos espérances. En 1871, ce vicariat ne comptait que quarante-six églises ou oratoires ; aujourd'hui, cent cinquante-quatre ; à la même époque, 1871, trente-huit écoles seulement, aujourd'hui cent trente-cinq.

« Le diable n'est pas sans rage, et nous ne sommes pas à l'abri de certaines vexations locales ; mais le résultat est généralement bon ; Dieu change toujours le mal en bien ; notre sainte religion sort de ces luttes plus forte qu'auparavant. C'est ce qui faisait dire à un de nos prêtres chinois, dans son naïf langage : *Ecce nunc diabolus adjuvat nos ad convertendum paganos.* « Voilà que maintenant le diable nous aide à convertir les païens ! » Aussi, quand le diable fait vacarme, nous disons : « Tant mieux ! Dieu va triompher. »

Pour compléter ce tableau si consolant, le zélé vicaire apostolique aurait pu ajouter, si sa modestie le lui eût permis, que, depuis son arrivée à Pékin, c'est-à-dire

dans l'espace de six ans, le nombre des chrétiens s'était augmenté de huit mille.

En présence de cette situation prospère des missions de la Chine, l'Eglise crut le moment arrivé d'affirmer, en vue d'un plus grand bien, sa prise de possession du Céleste-Empire par un acte solennel, qui fût comme une consécration de son droit de cité sur toute l'étendue de cette terre de Chine, qui était restée pendant tant de siècles le domaine de Satan ; à la date du 27 avril 1879, un décret émanant de l'autorité pontificale portait indiction de plusieurs conciles provinciaux, auxquels devaient être convoqués tous les vicaires apostoliques de la Chine.

Pour l'intelligence de ce grave document, rappelons que, pendant la tenue du concile du Vatican, tous les vicaires apostoliques de la Chine, réunis sous la présidence de M[gr] Delaplace dans une des dépendances du palais apostolique, avaient eu à délibérer sur soixante-douze questions concernant les missions de l'extrême Orient ; ils devaient notamment donner leur avis sur la question de l'établissement de la hiérarchie ecclésiastique en Chine. Sur ce dernier point, les avis furent partagés ; mais tous les vicaires apostoliques proclamèrent à l'unanimité la nécessité de former des sections, qui, tout en favorisant l'uniformité dans l'administration, seraient comme un acheminement vers l'établissement de la hiérarchie.

Au mois de septembre 1874, les Eminentissimes Pères chargés de veiller à la propagation de la religion chrétienne en Chine étaient saisis de la délibération des vicaires apostoliques ; et il fut décidé que les vicariats seraient divisés en cinq régions. Or, le 27 avril 1879, S. S. Léon XIII, approuvant de nouveau cette décision,

déjà ratifiée par son prédécesseur Pie IX, de sainte mémoire, ordonnait, par un décret émanant de son autorité souveraine, que dans l'espace d'un an, à partir dudit décret, le plus ancien des vicaires apostoliques par la consécration épiscopale convoquerait, dans chaque région, une assemblée synodale, dont, pour la première fois, il fixerait le lieu et l'époque, et qu'il présiderait.

Cette disposition imposait au vicaire apostolique de Pékin un grave devoir ; étant le plus ancien évêque de la région, Mgr Delaplace se trouvait de droit investi de la présidence du futur concile de la première région. Il désigna Pékin pour la tenue du concile, et en fixa l'ouverture au 18 avril 1880, jour où, cette année, l'Eglise célébrait la fête du Patronage de saint Joseph.

La première région comprenait cinq vicariats : le Tché-ly septentrional, le Tché-ly occidental, le Tché-ly oriental, la Mongolie et la Mantchourie. Au premier concile de Pékin, on vit donc réunis, dans un sentiment de soumission absolue au Chef suprême de l'Eglise, tous les titulaires de ces divers vicariats, assistés de leurs vicaires généraux et théologiens ; à savoir : Mgr Louis-Gabriel Delaplace, de la Congrégation de la Mission, évêque d'Andrinople et vicaire apostolique du Tché-ly septentrional ; Mgr François Tagliabue, de la Congrégation de la Mission, évêque de Pompéiopolis et vicaire apostolique du Tché-ly occidental ; Mgr Jean Bax, de la Mission belge, vicaire apostolique de la Mongolie ; Mgr Joseph Dubail, des Missions étrangères, évêque de Bolina et vicaire apostolique de la Mantchourie ; et le R.P. Joseph Gonnet, de la Société de Jésus, pro-vicaire du Tché-ly oriental.

Cette assemblée d'évêques et missionnaires, dont la

tête blanchie avant le temps et les traits altérés attestaient de longues années de travaux, de persécutions et de souffrances, était comme une vision en miniature de cette assemblée auguste convoquée par le pape saint Sylvestre dans la ville de Nicée, après trois siècles de persécutions, et dont les membres avaient été, pour la plupart, confesseurs de la foi, et portaient encore les nobles et glorieux stigmates de leur martyre.

A la voix de leur président si aimé, si vénéré, tous les Pères du concile accoururent de tous les points de cette immense région, bravant la fatigue et les ennuis inséparables d'un voyage aussi long que fécond en péripéties de tout genre. Une réunion d'évêques est facile en Europe, mais il n'en est pas de même en Chine, vu la difficulté des communications. Mgr Tagliabue dut mettre six jours pour parcourir dans une mauvaise charrette les cinquante lieues qui le séparaient de Pékin ; Mgr Bax dut employer le même temps, voyageant soit en litière, soit en charrette, à travers les montagnes. Quant à Mgr Dubail, tels furent les obstacles et les difficultés qu'il eut à surmonter, qu'il n'eut pas la joie d'être présent à l'ouverture du concile.

« Mgr Delaplace, écrivait notre regretté confrère M. Delebarre, voulut donner à son concile toute la solennité possible. Le dimanche 18 avril, tous les pères du concile se rendent processionnellement et en grande pompe, de notre Pé-tang à l'église Saint-Sauveur, où Mgr Delaplace doit officier pontificalement ; ils font leur entrée au bruit des détonations de pétards, sous les accords des grandes orgues, auxquels se mêle la fanfare de notre petit séminaire. Les quatorze instruments joués par nos jeunes élèves firent un tel effet que païens, chrétiens et

Pères du concile en furent émerveillés ; le grand vicaire de Mongolie, après la cérémonie, ne put retenir ce cri d'admiration : « Oh ! que c'était beau ! Moi qui depuis « treize ans n'avais pas entendu de musique, je me « croyais dans le Paradis ! »

« Le soir du même jour, continue M. Delebarre, nos jeunes gens ménagèrent une nouvelle surprise à nos vénérables hôtes : réunis au pied de la statue de saint Joseph, érigée sur une petite colline, au beau milieu de notre propriété, et illuminée pour la circonstance, ils exécutèrent brillamment encore quelques morceaux de leur répertoire, et le lendemain les travaux du concile commencèrent. »

Si les évêques et les missionnaires de la première région avaient pu jusque-là ignorer la haute capacité de leur vénéré président, le concile de Pékin ne leur eût laissé aucun doute à ce sujet ; Mgr Delaplace se montra vraiment à la hauteur de la tâche ardue et délicate que lui imposait la volonté du Souverain Pontife. De l'aveu de nos confrères de Pékin, il fit l'admiration de l'auguste assemblée tout entière, par la sûreté et la clarté de sa doctrine, non moins que par la manière pleine de distinction avec laquelle il dirigea les débats ; sous le charme de cette parole vraiment sacerdotale, où l'élévation des pensées s'alliait merveilleusement au plus pur esprit de l'Eglise, évêques et prêtres ne pouvaient se lasser de l'entendre : tous avaient dans le cœur, sinon sur les lèvres, cette impression que ressentaient les membres de la Conférence du mardi, au sortir de ces colloques spirituels, où saint Vincent faisait passer son âme de feu dans l'âme de ses auditeurs : *Nonne cor nostrum ardens erat dum loqueretur nobis ?*

Commencé le 18 avril, le concile se prolongea jusqu'au 9 mai. Pendant trois semaines, les commissions eurent à préparer les diverses questions et réponses proposées dans les sessions des évêques, et discutées dans les sessions publiques ; les décrets furent proclamés en trois sessions solennelles, dans l'église du Saint-Sauveur.

Les divers décrets émanés du concile, et qui portent visiblement le cachet du vicaire apostolique de Pékin, se rattachent à trois titres principaux :

Le titre Ier : *De Clero indigenâ,* contient cinq décrets concernant :

1° Les études des séminaristes indigènes : les jeunes aspirants au sacerdoce se perfectionneront dans la langue latine, afin d'être en état de lire la philosophie, la théologie, l'Écriture sainte, etc., ainsi que les livres ascétiques traitant de la sainteté sacerdotale ;

2° Les moyens d'existence des prêtres indigènes qui travaillent pour le compte des Missions : leur entretien sera entièrement à la charge de la Mission ; en retour, ils abandonneront à celle-ci leurs honoraires de messes, et n'exigeront rien des chrétientés qu'ils desserviront ;

3° L'administration des sacrements : chaque prêtre recevra une liste des pouvoirs extraordinaires qu'il pourra exercer par délégation ; il délivrera gratuitement les dispenses matrimoniales et n'imposera aucune pénitence publique, sans l'avis du vicaire apostolique ;

4° La manière de donner la mission : le prêtre aspergera l'assemblée des fidèles en arrivant et en partant, célèbrera chaque jour les divins mystères, exigera des néophytes la récitation du catéchisme avant de les entendre en confession, leur enseignera la manière de

baptiser, et, à son retour, il rendra compte à l'évêque des nouveaux baptêmes et mariages ;

5° Les règles à observer touchant les baptêmes privés, la conservation de la sainte réserve, l'administration du saint viatique, le culte des images et les cérémonies des funérailles.

Sous le titre II : *De Regimine Christi Fidelium,* le premier décret : *De la discipline,* porte : uniformité dans le catéchisme et les prières dominicales ; institution d'écoles de catéchistes et de communautés de vierges, avec vœux temporaires ; tenue des femmes dans les églises, où elles ne doivent paraître que voilées ; *desideratum* touchant la fondation d'un ordre religieux voué à la pénitence ; défense de lire des livres protestants et écrits suspects, et tolérance du prêt à intérêt.

Le deuxième décret : *De la Réception des sacrements,* porte qu'on ne devra admettre les catéchumènes au baptême qu'après un an d'épreuve ; on devra s'assurer qu'ils ont une connaissance suffisante de la doctrine des sacrements ; qu'ils savent le *Pater,* l'*Ave,* le *Credo,* les commandements de Dieu et de l'Eglise, les actes de Foi, d'Espérance, de Charité, de Contrition et le catéchisme. Les catéchumènes bien disposés pourront être admis à l'église avant le baptême ; on leur administrera la sainte communion aussitôt après le baptême ; défense de fiancer les enfants avant douze ans pour les garçons et dix ans pour les filles ; précautions à prendre au sujet du mariage des étrangers et vagabonds.

Le titre III : *De Uniformitate mediorum ad propagandam Fidem,* contient deux décrets : le premier indique les moyens surnaturels, à savoir : l'humilité et la mortification, les prières publiques, la fréquentation des

sacrements, l'érection de l'archiconfrérie, l'assistance au saint sacrifice de la messe; faire la sainte communion à cette intention le premier dimanche de chaque lune.

Le deuxième indique les moyens naturels, tels que : l'étude de la langue chinoise et des livres chinois, pour être en mesure de réfuter les erreurs qui ont cours dans le pays; le choix de zélateurs et de zélatrices d'un dévouement reconnu, qui travailleront à amener les infidèles à la vraie foi; la formation d'écoles de catéchistes; la multiplication des catéchuménats; la diffusion des bons livres approuvés par l'évêque de la province.

Les Pères du concile trouvèrent, est-il besoin de le dire, de la part de nos confrères le plus fraternel accueil; réunis en famille par les liens d'une sainte fraternité, ils purent goûter, pendant trois semaines, toutes les joies de la plus cordiale hospitalité. Mgr Delaplace avait laissé un jour libre chaque semaine; fidèle au conseil du poète : *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci,* il profita de ce jour de vacance pour faire à ses vénérables hôtes les honneurs de sa ville épiscopale et de ses environs.

« Notre première visite, écrivait M. Delebarre, à qui nous devons tous ces détails, fut pour Cha-la-eul, situé à un kilomètre en dehors des murs; c'est là que se trouve le grand cimetière, où reposent tous les missionnaires non Français, depuis le P. Ricci jusqu'à Mgr Pirès, le dernier évêque de Pékin. C'est là aussi que se trouvent la grande ferme de la Sainte-Enfance et les divers ateliers de l'œuvre; c'est là enfin que les confrères fatigués peuvent se reposer quelques semaines pendant les grandes chaleurs du temps des vacances.

« Après avoir visité ces souvenirs du temps passé et ces œuvres nouvelles, nous crûmes devoir une prière commune aux missionnaires français, tous inhumés à Tcheng-fou-ssé. Ce second cimetière, exclusivement français, est à six kilomètres de Pékin, dans une dépendance de la vieille cathédrale de Nan-tang : nous y allâmes donc dans l'après-midi. Mgr Dubail y vit les tombes de deux de ses confrères des Missions étrangères, morts pour la foi à Pékin ; les RR. PP. Jésuites y virent celles de leurs anciens confrères du Pé-tang, et nous, Lazaristes, ce ne fut pas sans émotion que nous nous arrêtâmes devant les magnifiques pierres en marbre blanc érigées nouvellement sur les tombes de nos Pères, MM. Raux, Ghislain, le bon frère Pâris, les premiers arrivés en Chine, le vénéré Mgr Mouly et tant d'autres qui, depuis lui, nous ont quittés pour un monde meilleur. En rentrant à Pékin, nous visitions en passant l'église de Notre-Dame des Sept-Douleurs, au Si-tang ; quoique la plus petite de la capitale, elle n'en est pas la moins belle.

« Notre seconde sortie fut pour l'église de l'Est, Toung-tang ; c'est une misérable chapelle chinoise rongée par l'humidité, ayant peine à contenir les quinze cents personnes qui composent cette belle paroisse. Mais quelle ne fut pas la joie de tous en voyant s'élever à côté la nouvelle église dédiée à saint Joseph, et dont les fondations ont été posées l'année dernière ! Chacun comprit que dans cette partie de la ville, où se trouvent les palais des ministres européens, les diverses institutions dirigées par eux, pour le compte des Chinois, où se trouvent enfin tous les résidents étrangers, il fallait que nous eussions une église convenable et bâtie à

l'européenne. Grâce à Dieu, nous comptons en faire la plus belle église de la capitale ; c'est bien dû au bon saint Joseph, le grand patron de la Chine.

« Après cette visite commença la troisième semaine du concile ; ce fut la plus sérieuse et la plus accablante, car tout le monde désirait terminer. La clôture, fixée au dimanche dans l'octave de l'Ascension, ne pouvait être reculée. Une messe non moins solennelle que celle de l'ouverture fut célébrée par Mgr de Mantchourie, et le soir, M. le chargé d'affaires de France, ses interprètes, les secrétaires, accompagnés des professeurs français du collège impérial, voulurent bien partager notre dîner.

« Après le repas, chacun se rendit à la montagne du petit séminaire, où se trouve la grotte de Lourdes. Les enfants y avaient ménagé une surprise ; plus de trois mille lampions éclairaient *a giorno,* non seulement la belle statue de Notre-Dame, mais encore la grotte et les rochers qui l'environnent. Plus de cinq cents lanternes de diverses couleurs et de formes variées étaient suspendues dans les arbres. Les armes du Souverain Pontife, brillamment illuminées, dominaient la grotte, au pied de laquelle des coquilles d'œuf ingénieusement transformées en points lumineux, faisaient lire les paroles de l'apparition : « Je suis l'Immaculée Conception. » Après les chants en l'honneur de la très sainte Vierge et les fanfares de nos petits musiciens, on tira un feu d'artifice où, dans la pièce principale, apparut tout en feu, au grand étonnement de tous, le nom chinois de chacun de Nosseigneurs les évêques. Quelques feux de Bengale embrasèrent alors la montagne et la statue de leurs nuées lumineuses, et un bouquet de cinq cents fusées à étoiles termina la fête. »

On a remarqué parmi les décrets du concile de Pékin un *desideratum* relatif à la fondation en Chine d'un ordre religieux voué à la prière et à la pénitence : ce désir, Mgr Delaplace le nourrissait depuis longtemps dans son cœur et en mûrissait la réalisation devant Dieu. Dès l'année 1857, alors qu'il avait l'administration du Tché-Kiang, il avait conçu le projet de doter son vicariat d'un établissement de Trappistes; l'œuvre se recommandait par des considérations d'un caractère éminemment chrétien et social, savoir : 1° le besoin de prière et de pénitence pour la conversion de ce pays; 2° la nécessité, surtout en ces provinces pleines de bonzes, de montrer aux populations les vrais religieux tels que la religion chrétienne sait les faire; et 3° la grande utilité que retireraient du voisinage et de la direction de ces religieux les orphelins de la Sainte-Enfance. Tous les plans du vicaire apostolique étaient dressés, tout était prêt pour la mise en œuvre du projet si cher à son cœur, lorsque tout à coup l'invasion des rebelles vint anéantir toutes ses espérances; l'heure de la Providence n'avait pas sonné.

Mais depuis ce temps les évènements avaient marché, et, en dépit de la rage du démon à entraver les œuvres de Dieu, la Chine de 1880 n'était plus la Chine de 1857. Le *desideratum* des évêques de la première région était parfaitement réalisable; d'ailleurs il répondait trop aux vœux et aux besoins des missionnaires de Pékin pour qu'ils n'en pressassent pas l'exécution, d'autant que la Providence venait de leur mettre en mains les moyens d'agir. D'un côté, une famille généreuse de la Saxe royale, la famille du comte Caïus de Stolberg-Stolberg, avait donné au vicaire apostolique de Pékin une somme

assez notable pour une œuvre à son choix. D'autre part, les chrétiens de Fanchan venaient d'offrir à l'évêque la propriété de Yang-kia-keou, sans autre prétention que d'avoir un missionnaire résident au milieu d'eux.

Fonds de terre, fonds d'argent, cet heureux concours parut un témoignage de la volonté de Dieu. A l'unanimité il fut résolu que le projet d'installer les Trappistes au sein de la mission de Pékin serait sans retard proposé à Paris et à Rome.

De Paris, M. Fiat, supérieur général, répondit, en date du 11 août 1882 : « J'approuve pleinement le projet d'avoir des Trappistes. »

De Rome, le cardinal Simeoni écrivit, le 23 septembre 1882, une lettre qui porta une grande joie dans le cœur du pieux évêque ; en voici la traduction : « Je loue le dessein que vous avez formé d'introduire les Trappistes dans votre vicariat, car tel est le désir le plus ardent de la Sacrée Congrégation. L'application spéciale à la prière et les rigueurs de la pénitence, auxquelles ces religieux se consacrent, sont de nature à démasquer, d'une manière efficace et salutaire, l'austérité mensongère des lamas et des bonzes. Voilà pourquoi je verrais avec pleine satisfaction l'heureuse issue du dessein que vous avez projeté. »

Muni de tels encouragements, le vicaire apostolique chargea le procureur de la mission de Pékin, M. Favier, qui devait se rendre en Europe, de mettre tout en œuvre pour amener en Chine « les élus du Seigneur. » « A combien de portes de monastères, écrit le digne prélat, notre envoyé ne dut-il pas frapper, jusqu'à ce que le Révérendissime Père abbé de Sept-Fonds ouvrît enfin les

siennes ? Il était donc écrit que les disciples de l'abbé de Rancé deviendraient les coopérateurs des enfants de saint Vincent, et que ces deux familles de la Trappe et de Saint-Lazare travailleraient de concert, chacune selon ses moyens, à renverser le trône de Satan pour étendre et glorifier l'empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Un contrat provisoire, passé entre le Révérendissime Père abbé de Sept-Fonds, dom Jérôme Guénat, et M. Favier, servit de base au contrat définitif dont voici la teneur :

« Contrat définitif passé entre Sa Grandeur Mgr Louis-Gabriel Delaplace, de la Congrégation de la Mission, évêque titulaire d'Andrinople et vicaire apostolique de Pékin et Tché-ly Nord, et le T. R. P. dom Marie Ephrem (Louis Seignol), agissant comme délégué du Révérendissime Abbé de Sept-Fonds, dom Jérôme Guénat.

« Au nom et à la gloire de la très sainte Trinité, à l'honneur de l'Immaculée Marie, consolatrice des affligés et secours des chrétiens, sous la protection du juste Joseph, époux de la bienheureuse Vierge, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Vincent de Paul : un monastère de l'ordre de Cîteaux, congrégation de Notre-Dame de la Trappe, est établi dans la mission de Pékin et Tché-ly Nord, préfecture de Suen-hoa-fou, au lieu dit Yang-kia-keou. Ce monastère sera appelé : « Notre-Dame de Consolation (en chinois : Chin-ouei-yuen), etc., etc. »

Par une attention délicate où se révèle sa piété filiale, Mgr Delaplace voulut que ce contrat fût signé le 13 juin 1883, jour où l'on célèbre la fête de saint Antoine de Padoue, patron de notre très honoré Père M. Fiat. Le vicaire apostolique était au comble de ses vœux.

Pendant cette même année 1883, Mgr Delaplace parlait très fréquemment de sa fin prochaine ; il paraissait dominé par ce pressentiment que l'apôtre saint Paul exprimait à son disciple Timothée : *Ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat.* Mais il lui restait une tâche à remplir : il voulait couronner sa vie d'apôtre par un monument à la gloire « de son bon père saint Joseph dont il avait, en mille circonstances difficiles et périlleuses, expérimenté la toute paternelle protection » ; son grand désir était de « terminer la belle et grande église de Saint-Joseph, et puis mourir ». C'est donc à l'achèvement de cette œuvre qu'il va consacrer ce qui lui reste de vie et de forces.

La construction de cette église n'était pas une fondation nouvelle, c'était la résurrection d'un édifice qui avait eu, dans le passé, ses jours de splendeur. En l'année 1700, Pékin possédait déjà trois églises : le Nan-tang, cathédrale dédiée à l'Immaculée Conception ; le Si-tang, sous l'invocation de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; et le Pé-tang, qui avait pour titulaire le saint Sauveur.

Or, le nombre des chrétiens allant toujours croissant, en 1703, les RR. PP. Jésuites, qui dirigeaient alors cette mission, durent construire une quatrième église, le Toung-tang ou église de l'Est, qui fut dédiée à saint Joseph. Cette nouvelle église, la plus belle et la plus monumentale de toutes, subsista cent-huit ans, de 1704 à 1812, époque où elle fut détruite par le gouvernement chinois en haine de la religion chrétienne.

A la suite de l'expédition franco-anglaise, en 1860, nos propriétés de Pékin nous ayant été restituées, nos missionnaires élevèrent, sur l'emplacement de l'ancienne église Saint-Joseph, une chapelle provisoire avec rési-

dence pour le missionnaire. Mais cette église était loin de répondre aux besoins de la population chrétienne de ce quartier; d'ailleurs les trois autres églises ayant été convenablement restaurées, « saint Joseph, le patron de l'Eglise universelle et le protecteur des missions de la Chine, ne devait-il pas avoir, lui aussi, son temple au milieu même de Pékin? c'était juste et digne ».

Aussi, le plan de l'église dressé et accepté par le conseil épiscopal au printemps 1879, le projet si longtemps caressé par le pieux vicaire apostolique entrait en voie d'exécution.

Nous laissons à d'autres, plus experts et plus familiarisés avec les termes techniques, le soin de décrire les beautés architecturales de l'édifice: nous noterons seulement que pour être la dernière venue, l'église de Saint-Joseph n'est ni la moins belle ni la moins monumentale de la capitale.

Le 20 juillet 1879, tout était prêt pour la pose de la première pierre: outre les monnaies de l'époque et l'acte authentique écrit en français, en latin et en chinois sur parchemin, cette pierre renfermait des médailles de presque tous les sanctuaires vénérés de France: c'était un solide fondement pour cette église bâtie sur un sol aussi mouvant. La cérémonie, présidée par le vicaire apostolique, s'accomplit solennellement et selon le cérémonial romain, en présence de tous les missionnaires qui s'étaient donné rendez-vous au Toung-tang, et au milieu d'un concours immense de peuple.

Les travaux avancèrent lentement et en proportion des ressources dont on pouvait disposer; enfin, grâce à un don généreux de M. notre très honoré Père, l'année 1884 vit s'achever le monument, objet de si ardents

désirs, et la cérémonie de la bénédiction fut fixée au 5 mai, fête du Patronage de saint Joseph.

« Notre vénéré vicaire apostolique, raconte Mgr Sarthou, attendait ce beau jour avec une impatience facile à comprendre, car la construction de cette église avait été vraiment l'œuvre qu'il avait le plus à cœur. Que de sacrifices pour mener cette œuvre à bonne fin ! quel bonheur, quelle consolation pour son cœur d'évêque de bénir ce beau monument de sa piété filiale, bâti dans la capitale, à quelques centaines de pas du palais de l'empereur, pour la glorification du grand patriarche saint Joseph, patron spécial de la Chine ! C'était le couronnement d'une vie toute remplie de travaux apostoliques. Sa Grandeur, en une circonstance si extraordinaire, *consentit* à se rendre au Toung-tang solennellement, en chaise verte.

« M. le vicomte de Semalé, chargé d'affaires de France, en uniforme, accompagné de tout le personnel de la légation, ainsi que MM. les chargés d'affaires d'Espagne et de Belgique, avaient déjà pris place dans la nef de la nouvelle église, et la foule des fidèles était fort compacte. La fanfare du petit séminaire accueillit Monseigneur au seuil de la résidence et fit entendre ses accords les plus harmonieux.

« Ce n'est pas ici le lieu de faire la description d'une si grandiose cérémonie, qu'il suffise de dire qu'elle fut magnifique, splendide. Sa Grandeur, la joie peinte sur le visage, fit la bénédiction selon les prescriptions du rituel, prêcha d'une voix forte de façon à se faire entendre de tous, chanta la messe pontificale, donna la bénédiction papale, présida le dîner qui suivit, porta la santé des personnages marquants qui étaient venus

rehausser l'éclat de la fête par leur présence, et officia encore à la cérémonie du soir. On eût dit que Sa Grandeur était revenue à ses plus beaux jours de jeunesse et de santé. Hélas ! ce n'était que la dernière lueur d'un flambeau qui allait s'éteindre. »

Cette expression est parfaitement à sa place ici ; oui, comme le saint précurseur, Mgr Delaplace était un flambeau, un flambeau brillant et ardent, qui a répandu la vraie lumière de la foi sur une immense superficie du Céleste-Empire et allumé le feu de l'amour de Dieu dans tous les cœurs qui ont entendu cette parole pleine d'onction et d'une force toute divine : *Ille erat lucerna ardens et lucens.*

Le souvenir du vicaire apostolique de Pékin restera parmi nous comme un des plus glorieux monuments du caractère sacerdotal, comme l'idéal du missionnaire, le type de l'homme apostolique. Son nom est de ceux qui ne sauraient périr dans notre Compagnie : il dira aux générations présentes et futures ce que doit être un vrai fils de saint Vicent.

Un vrai fils de saint Vincent ! c'est l'éloge qui se trouve dans la bouche de tous ceux qui l'ont connu. Sur ce point, missionnaires et filles de la Charité sont unanimes. C'était le titre qu'il affectionnait lui-même pardessus tout. Une fille de la Charité lui ayant un jour exprimé les sentiments de profonde vénération que lui inspirait le caractère sacré dont il était revêtu, il lui répondit d'un ton presque affligé : « De grâce, ma chère sœur, n'agissez plus ainsi ; il est vrai que je suis évêque, mais avant tout je suis enfant de saint Vincent. » Le pieux missionnaire est tout entier dans cette phrase ; il aimait la Compagnie d'un amour de véritable tendresse,

comme un enfant aime sa mère, et lorsque dans les conférences il avait l'occasion de parler du bonheur d'appartenir à la Compagnie, il avait peine à maîtriser son émotion ; elle se trahissait par un certain tremblement dans la voix, souvent même par des larmes de tendre reconnaissance : c'était un amour communicatif, on en subissait l'ascendant malgré soi.

Ce n'était pas seulement par des paroles que notre vénéré confrère affirmait son attachement filial à la Congrégation, c'était aussi et surtout par des actes. Quelle preuve plus éclatante de son amour pour la Compagnie que ces quarante années passées à cinq mille lieues du berceau de sa vocation, dans une fidélité qui ne s'est jamais démentie un seul instant ? Tel ses jeunes confrères l'ont connu au séminaire interne, tel il est resté toute sa vie : « La vie de Mgr Delaplace, affirment nos confrères de Pékin, n'a été qu'un long noviciat de quarante ans sur la terre de Chine. »

A l'extérieur, c'était une vraie physionomie de religieux. Il y a des vertus qui perdent à être vues de trop près ; pour Mgr Delaplace, plus on l'étudiait de près, plus on s'apercevait que les formes extérieures n'étaient qu'un reflet des dispositions intérieures : à première vue on l'admirait ; vu de plus près, il subjugait le cœur par sa vertu. Homme de règle, non seulement il était d'une exactitude exemplaire à tous les exercices, mais encore il y arrivait habituellement le premier. Parfois son langage empruntait à son amour de la règle comme des traits de flamme qui imprimaient en caractères ineffaçables, dans l'âme de ses confrères, les convictions dont il était lui-même pénétré : « Si je restais dans ma chambre, disait-il un jour, lorsque mes confrères sont

réunis pour un exercice, le plancher me brûlerait sous les pieds. » Il faisait ses lectures de piété aux mêmes heures qu'au séminaire interne. Ses livres préférés étaient la *Vie des saints,* les lettres de saint Vincent, et ceux qui lui offraient un aliment substantiel pour perfectionner et accroître en lui l'esprit de la Compagnie ; le dimanche, il lisait les circulaires de nos supérieurs généraux. Ces pieuses lectures étaient « un régal » pour son cœur toujours affamé de sainteté et du véritable esprit du missionnaire : « Tout ce qui est indiqué dans nos constitutions, disait-il un jour dans une conférence, est ce qui constitue le missionnaire. »

Homme d'ordre, il disposait si bien sa journée que tout y avait son temps et sa place marqués. Il avait coutume de dire « qu'en faisant chaque chose à l'heure, on a une grâce de plus pour la bien faire ». Cette exactitude militaire dans la distribution de son temps, il désirait qu'elle fut respectée par ceux qui devaient avoir des rapports avec lui ; il le fit bien voir dans une circonstance :

En 1883, un envoyé extraordinaire du gouvernement français, M. Tricou, arrivait à Pékin ; Monseigneur était allé lui faire visite et ne l'avait pas trouvé. Le diplomate ne devant rester que quelques jours à Pékin et voulant voir l'évêque avant de partir, il fit demander à quelle heure il pourrait voir Sa Grandeur. Monseigneur répondit qu'il serait libre jusqu'à quatre heures après midi. M. Tricou et tout le personnel de la légation se mettent en route pour arriver au Pé-tang à l'heure réglementaire ; malheureusement ils arrivent quelques minutes après quatre heures : Monseigneur venait de partir pour donner la conférence de la retraite annuelle

des sœurs. On alla avertir l'évêque de l'arrivée du ministre, mais celui-ci ayant manqué l'heure dut partir sans voir Monseigneur, qui ne pouvait interrompre son instruction.

C'est M. Tricou lui-même qui raconta sa mésaventure à un de nos missionnaires de Tien-tsin, et, loin de s'en formaliser, il se plaisait à reconnaître qu'il avait trouvé dans l'évêque de Pékin « un homme de devoir ». C'est sans doute dans une occasion semblable que M. Bourrée, ancien ministre de France à Pékin, porta le même jugement sur le vertueux prélat : « Monseigneur Delaplace, disait-il, est *un caractère,* j'aime ces hommes-là. »

Ces sentiments du devoir, qui font les hommes forts et les grands caractères, M[gr] Delaplace les puisait dans sa foi. Lorsque la foi s'empare du cœur de l'homme, elle le transfigure ; elle répand sur ses traits cette sérénité qui est comme un reflet du regard de Dieu sur l'âme ; elle lui imprime un sceau divin. Tel nous apparaît le pieux vicaire apostolique de Pékin ; sa foi le transfigurait. A le voir si grave, si recueilli, marchant habituellement les yeux modestement baissés, on comprenait que Dieu était avec lui, on sentait la présence de Dieu dans son cœur ; ce regard intérieur, qui semblait sonder les profondeurs divines pour régler toutes ses pensés sur les pensées de Dieu, disait à tous ceux qui l'observaient que sa conversation était dans les cieux ; c'était un *sursum corda* de tous les instants.

Mais sa foi se révélait surtout dans les exercices de piété. Qu'il était édifiant pendant son oraison ! Pressé par cette faim et cette soif de Dieu, qui était le tourment de sa vie, il lui tardait de voir arriver l'heure de l'oraison. Quel recueillement pendant ce saint exercice !

Immobile sous le regard de Dieu, toute sa vie il voulut observer pendant l'oraison les positions que l'on garde à la Maison-Mère : à genoux pendant la première demi-heure, debout pendant le quart d'heure suivant et à genoux pendant le dernier quart d'heure ; on ne le vit jamais, soit seul, soit réuni à ses confrères, déroger à ce pieux usage. Aussi quelle union avec Dieu ! On eût dit, affirment ses confrères, qu'il voyait Dieu avec les yeux du corps : *Invisibilem tunquam videns sustinuit.* L'oraison était pour son âme ce délicieux festin dont parle l'auteur de l'Imitation, *juge convivium ;* pendant une heure entière son âme se nourrissait de Dieu et du pain de sa parole intérieure ; il disait que lorsqu'il n'avait pas bien fait son oraison, il lui semblait que son âme n'avait pas bien mangé ».

Quand il était à l'autel, on pouvait dire de lui ce qu'on disait de saint Vincent de Paul : « Que ce prêtre dit bien la messe ! » C'était une ferveur communicative, c'était un stimulant et un reproche tout à la fois. Quand les chrétiens assistaient à sa messe, ils étaient tout yeux pour le regarder et s'édifier. C'est là surtout, à l'autel, qu'il sentait Notre-Seigneur près de lui, et il s'anéantissait devant cette divine majesté. Si l'oraison était pour lui un si délicieux festin, quelle devait être la joie de son âme lorsque Notre-Seigneur se donnait réellement à lui en nourriture !

La foi donnait à sa parole une onction et une force pénétrantes qui allaient jusqu'à la division de l'âme. Quoique possédant parfaitement la langue chinoise, quand il prêchait, les mots arrivaient lentement, ils s'échappaient de son cœur comme des jets de lumière qui, selon l'expression d'un brave chrétien, « péné-

traient jusqu'aux os ». Lui exposait-on une difficulté, une peine, une inquiétude, une sentence brève, claire, incisive, lumineuse, répondait à la difficulté qu'on lui avait exposée et vous laissait pleinement satisfait. Lui survenait-il une contradiction, une épreuve, un contretemps, une pensée de foi apportait de suite remède au mal. Habitué à voir Dieu en tout et tout en Dieu, il acceptait comme venant de Dieu tout ce qui émanait des supérieurs. Une année, le respectable M. Aymeri, procureur à Chang-hay, ayant été désigné pour aller faire la visite à la mission de Pékin, une sœur de la Charité avait exprimé, devant Mgr Delaplace, son étonnement qu'un simple prêtre eût été chargé de contrôler la conduite d'un évêque; Mgr Delaplace lui répondit : « Quand même on m'enverrait pour visiteur un de nos chers frères de la cordonnerie, je le recevrais avec bonheur et avec confiance, nous venant de la part de nos vénérés supérieurs. »

Chez Mgr Delaplace, la confiance en Dieu allait de pair avec la foi. La protection de la divine Providence est le fonds qui manque le moins au missionnaire; Dieu lui a promis aide et assistance : *Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus;* « Je serai avec vous tous les jours. » Cette vérité, le pieux vicaire apostolique l'avait élevée à la hauteur d'un dogme. Revêtu de sa confiance en la divine Providence, comme une cuirasse, il était inaccessible à la peur du danger; il ne s'y exposait pas inutilement et imprudemment; mais lorsque la Providence le plaçait en face du danger, il ne le craignait pas. Sa vie si mouvementée dans les provinces du Hou-pé et du Ho-nan, dans les vicariats du Kiang-si et du Tché-kiang, pendant l'horrible guerre des rebelles, est la traduction

exacte de ces sentiments de noble audace que chantait le prophète royal : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum ; si exurgat adversum me prœlium in hoc ego sperabo ;* « Si je voyais une armée marcher sur moi, mon cœur ne tremblerait point ; quand je verrais mille glaives tournés contre moi, j'espèrerais encore dans le Seigneur. »

Mgr Delaplace attendait tout de Dieu ; comme son bienheureux père saint Vincent, il ne reposait jamais plus doucement sur le sein de la divine Providence que lorsque, tout secours humain faisant défaut, il n'avait plus d'espoir qu'en Dieu. Il demandait au Seigneur soit les biens spirituels, soit les biens temporels, avec la confiance naïve d'un enfant s'adressant à son père. Il comptait beaucoup plus sur le secours du ciel que sur les moyens humains, même les mieux concertés. Aussi Dieu prouva plus d'une fois que cette simplicité de cœur lui était extrêmement agréable, car il se plaisait à bénir toutes les entreprises de ce bon serviteur.

Cette admirable confiance dans la divine Providence était pour lui une force à laquelle rien ne résistait. Il semble qu'il eût manqué quelque chose à sa vertu, si elle n'avait pas reçu la consécration de l'épreuve. A une époque, il eut à lutter contre une situation des plus orageuses ; tout semblait conjuré contre lui. Une vertu vulgaire eût succombé à la peine, mais il fallait d'autres épreuves que celles-là pour ébranler la constance de cette âme si fortement trempée, qui marchait dans la droiture de son cœur et avait placé toutes ses espérances en Dieu. Il se contenta de prier ; il souffrit en silence pendant un an, ne voulant dire sa peine qu'à Dieu seul ; finalement il sortit victorieux de l'épreuve, avec l'au-

réole d'une patience qui ne pouvait être que le fruit de longs combats contre la nature.

Mais le trait distinctif de sa confiance en Dieu était un abandon plein et entier aux conduites de la divine Providence. Pendant sa retraite annuelle de 1882, il écrivait : « Je supplie le bon saint Joseph, qui déjà m'a tant aidé, de vouloir bien m'abriter avec lui dans le Cœur de Jésus et de m'apprendre à y adorer et imiter principalement la charité, la douceur, la sérénité de l'abandon à la tendre volonté du Père céleste. » Il ajoutait : « Il m'a semblé, pendant cette retraite, sentir un attrait vers *Christum in cordibus ;* tout raconter *soli Deo et angelis ejus.* »

Tous ces traits de tendre piété sont autant de preuves d'un réel et solide amour pour Dieu et Notre-Seigneur. Saint Vincent disait : « Notre amour pour Dieu doit se traduire par des actes. » *Totus amor noster in operatione consistit.* Cette maxime résume admirablement la vie tout entière de notre pieux confrère. « Mgr Delaplace, racontent nos confrères de Pékin, aimait Dieu comme un enfant aime le meilleur des pères. Toutes ses actions tendaient à l'aimer et à le faire aimer ; la nature n'avait pas la moindre part dans l'accomplissement de ses devoirs. En mission, il ne s'appartenait plus ; tous les jours, il se levait à trois heures du matin pour accomplir sans retard ses exercices de piété et être ensuite tout entier à ses chers chrétiens pendant le reste de la journée. Au séminaire interne, il est d'usage que les jeunes novices passent un quart d'heure en adoration devant le Saint Sacrement ; notre pieux évêque fut fidèle à cette pratique toute sa vie ; quelques jours avant sa mort, un confrère l'ayant rencontré se traînant

péniblement du côté de la chapelle, lui exprima sa pénible surprise ; Monseigneur lui répondit : « Il faut bien que j'aille voir le bon Dieu encore une fois ! »

« Une chose qui édifiait grandement encore, c'était de le voir, chaque vendredi, faire le chemin de la croix et baiser la terre humblement et respectueusement devant toutes les stations. Son amour pour Notre-Seigneur était un amour respectueux ; il voulait que l'on récitât les prières et l'office lentement et gravement, et il était le premier à nous donner l'exemple sur ce point.

« Sa dévotion envers la très sainte Vierge était d'une tendresse extraordinaire. Il devait bien aimer cette divine Mère, pour la prier avec tant de ferveur et de confiance. En mission, son premier soin, en arrivant dans une chrétienté, était de placer la mission sous le patronage de la sainte Vierge ; « du haut de cette Tour « de David, il était sûr de bombarder avec plein succès « les hordes infernales de Satan ». Partout où il donnait la mission il érigeait l'Archiconfrérie comme moyen de persévérance et de propagande. Grâce à sa tendre dévotion pour Marie refuge des pécheurs, l'Archiconfrérie érigée dans notre église du Saint-Sauveur nous donnait les plus douces consolations ; Monseigneur était heureux, tous les premiers dimanches du mois, de réunir les associés et de leur rappeler les vertus de Marie, sa bonté et sa miséricorde envers les pécheurs. Nos chrétiens savouraient avec délices ses instructions pleines de cœur et empreintes d'une onction toute divine, et chaque fois ils en rapportaient un surcroît d'amour pour leur bonne Mère du ciel et un plus grand désir de se sanctifier.

« Dans le désir d'étendre le règne de la très sainte

Vierge, Sa Grandeur composa et traduisit en chinois divers opuscules très estimés sur Notre-Dame du Mont-Carmel, sur le saint Cœur de Marie et sur le saint Rosaire. Mais c'est surtout au Pé-tang que le culte de la très sainte Vierge était en honneur : un autel monumental proclamait hautement que tous les cœurs se faisaient gloire d'appartenir à Marie.

« Si Mgr Delaplace a été fidèle à Marie, Marie aussi lui a été fidèle. Chaque mois, pendant sa petite retraite, le pieux évêque choisissait un patron pour le mois; la dernière fois qu'il observa cettre pratique fut le 6 mai 1884 ; il choisit pour patronne Notre-Dame Auxiliatrice, dont la fête devait se célébrer le 24 du même mois, et c'est ce jour-là qu'il rendit son âme à Dieu : nul doute que la sainte Vierge ne soit venue elle-même chercher son fidèle servileur pour le conduire au ciel. Ce qui nous affermit dans cette espérance, c'est le fait extraordinaire qui s'est passé auprès de la dépouille mortelle de l'illustre défunt, le lendemain de sa mort. Monseigneur reposait, revêtu des ornements pontificaux, sur un lit de parade ; les chrétiens arrivaient de tous les quartiers de la ville, pour contempler une dernière fois les traits de leur père bien-aimé ; tout à coup, au milieu de ce silence religieux que commande la présence de la mort, un enfant de trois ans, que sa mère portait sur les bras, se met à crier : « L'évêque est au ciel, il re-« garde la sainte Vierge ! » Qu'on juge de l'étonnement de la pieuse assistance ! nous renonçons à décrire l'émotion que produisit dans les cœurs cette parole d'un enfant de trois ans.

« Après la sainte Vierge, c'était saint Joseph qui était l'objet d'un culte spécial de la part de notre bon vicaire

apostolique. Saint-Joseph était « son bon et bien-aimé saint ». Il disait toujours : « Honorons bien saint Joseph. » Étant vicaire apostolique du Tché-kiang, il avait composé un *Mois de saint Joseph,* fort bien écrit et très pratique, que nos chrétiens du Tché-ly goûtaient particulièrement ; c'est que déjà, à cette époque, il avait ressenti les effets de la bienveillante protection de ce tendre père. Pendant la guerre des rebelles, l'armée franco-chinoise se trouva, un jour, dans une situation périlleuse ; elle avait épuisé toutes ses munitions, et l'armée envahissante s'avançait sur elle, menaçante, terrible. Mgr Delaplace implore le secours de saint Joseph : peu après, une pluie diluvienne mettait les rebelles dans l'impossibilité d'attaquer l'armée expéditionnaire. »

Après des faits de protection d'une aussi indiscutable évidence, on conçoit la reconnaissance de Mgr Delaplace pour son « bon et bien-aimé saint » ; aussi une de ses grandes craintes était « de mourir avant d'avoir achevé la belle église qu'il voulait offrir à saint Joseph ». Saint Joseph lui épargna ce chagrin.

On pourrait appliquer à Mgr Delaplace cette parole que nous lisons à l'office des confesseurs : *Amavit eum Dominus et ornavit eum;* « le Seigneur l'a aimé et l'a orné de toutes les vertus ; » car toutes les vertus de notre sainte vocation ont brillé dans ce vénéré missionnaire, avec un éclat qui forçait l'admiration, malgré son attention continuelle à se dérober à l'attention. Son amour pour la sainte pauvreté était connu de tout le monde ; né et élevé dans la pauvreté, toute sa vie il conserva l'empreinte de son éducation première ; le souvenir de son berceau était resté dans son cœur comme

un appel divin aux saintes austérités de la pauvreté évangélique. Mgr Delaplace était pauvre en tout : dans son logement, dans sa nourriture, dans sa manière de voyager, dans son vêtement. Sa chambre avait l'aspect austère d'une cellule de religieux : aucun ornement superflu. Dès son arrivée en Chine, il s'efforça de s'habituer à la nourriture commune du pauvre peuple ; un confrère lui ayant, un jour, exprimé sa répugnance pour ce genre de nourriture, Mgr Delaplace lui fit cette réponse bien digne de lui : « Eh bien ! mon cher, faisons de nécessité vertu ; quand le missionnaire avale bien le riz, malgré qu'il en ait, le bon Dieu le récompense en faisant avaler la contrition aux pécheurs. » Quand il s'en allait en mission, il accomplissait à la lettre cette recommandation du Sauveur à ses apôtres : *Nihil tuleritis in via ;* le strict nécessaire renfermé dans un mouchoir, le tout formant un petit paquet qu'il portait à son bras : voilà quel était son train épiscopal. Rien de plus pauvre que ses vêtements ; il les portait jusqu'à extinction ; souvent on le surprit raccommodant lui-même ses habits, ou « remplaçant un bouton qui lui avait fait une infidélité ».

On avait de la peine à lui faire accepter un habit neuf, à la place d'un vieux. Une fois, entre autres, il avait dû céder aux instances qui lui étaient faites ; avant de s'en aller en mission, il avait consenti à prendre un vêtement neuf et plus chaud, pour l'hiver ; mais quel ne fut pas l'étonnement de nos confrères, quelques jours après, en voyant se présenter à la résidence un pauvre revêtu de l'habit de son évêque ! Mais le mystère fut vite expliqué. En route, Monseigneur avait rencontré ce pauvre transi de froid, et, nouveau saint Martin, il s'était dé-

pouillé pour couvrir ce malheureux. A son retour, comme on lui demandait ce qu'il avait fait de son habit neuf, il comprit que sa charité avait été trahie ; il répondit en souriant : « Que voulez-vous ! moi, j'aime les antiquités. »

La simplicité chez Mgr Delaplace était un don de nature. Cette vertu veut que la parole soit conforme à la pensée qu'on a dans le cœur : *Est declaratio rerum, ut se habent in corde ;* certes, personne ne songera à accuser le bon et pieux missionnaire d'avoir péché par défaut contre cette vertu ; on pourrait plutôt lui reprocher d'y avoir manqué par excès : nature ouverte et expansive, caractère tout d'une pièce, il disait ce qu'il pensait, avec une rondeur et une franchise qui n'étaient pas toujours conformes à ces sages ménagements et à ce tact discret que commandent les susceptibilités humaines. Sa bonne mère lui avait cependant dit bien des fois, pendant son enfance : « Mon Louis, tu t'attireras des misères ; tu dis bien trop franchement ce que tu penses. » Le conseil était bon et sage ; notre cher confrère lui-même en convenait, et nous devons dire à sa louange qu'il se surveillait particulièrement sur ce point. Mais, *natura invite vult mori,* la nature a la vie dure ; en dépit des nombreuses victoires qu'il remporta sur lui-même, il ne se corrigea jamais entièrement de sa rondeur native ; Dieu sans doute le permit ainsi, pour lui donner l'occasion de s'humilier sans sortir de lui-même.

Mais la simplicité ne consiste pas seulement *in nuda declaratione rerum ut se habent in corde,* mais encore : *in rebus sine fuco et artificio agendis.* Or, à ce point de vue, Mgr Delaplace a fait l'admiration de tous nos missionnaires de Chine. Il n'aimait pas l'apparat, il en

avait horreur; et en cela, il se mettait ouvertement en opposition avec l'esprit chinois. Il ne voulait pas de domestique attaché à sa personne, soit à la maison, soit dans ses tournées pastorales. On trouva d'abord, surtout parmi les chrétiens, que sa mise et son équipage n'étaient guère en rapport avec sa dignité; Sa Grandeur laissa dire; il resta ce qu'il avait été toute sa vie, un apôtre, et on s'habitua parfaitement à ce genre. Il avait droit à la *Chaise verte,* réservée aux grands dignitaires de l'empire; il n'usait de ce privilège qu'au premier jour de l'an chinois, pour aller faire sa visite au Tchong-ly-ya-men. Il aurait pu mener grand train dans ses visites pastorales, en imposer aux païens, par des mises en scène majestueuses; les chrétiens en eussent ressenti une joie bien vive, car il avait droit à des honneurs officiels, à cause de sa décoration du Dragon impérial; mais il ne voulait pas établir le règne de Notre-Seigneur sur ce fondement humain : *Ut non evacuetur virtus crucis.* Un confrère lui disait, un jour, qu'il « devrait faire mousser le collège de la Mission de Pékin. — Moi, lui répondit-il, faire mousser le collège! pas plus cela qu'autre chose. De la mousse, fi donc! Le champagne mousseux est tout voisin de la Champagne pouilleuse; préparer l'avenir, du moins mal, et *in angustiis multis,* voilà mon petit fait. »

Des sentiments d'un christianisme si élevé ne pouvaient procéder que d'un grand fonds d'humilité. Comme tous les vrais humbles, dans tout ce qu'il entreprenait, Mgr Delaplace n'était préoccupé que d'une seule pensée : s'effacer autant qu'il pouvait pour ne ne laisser voir que Dieu. Il était ennemi de ces œuvres à fracas où la vanité humaine se pare d'une gloire qui

n'appartient qu'à Dieu ; il aimait « le petit bien, ces petites œuvres obscures qui se font sans bruit, sans qu'il y paraisse ». Il voyait avec peine que les journaux s'occupassent de nous et embouchassent la trompette, pour publier nos œuvres aux quatre coins du monde. « A quoi bon, disait-il, pourvu que Dieu le sache ! » Il avait reçu du Ciel des talents hors ligne, une intelligence supérieure, un esprit de pénétration extraordinaire ; loin de se livrer à un vain étalage de ces dons naturels, il ne songeait qu'à les cacher sous le voile de l'oubli. Naturellement, il lui était plus facile de parler que de se taire ; sa parole, riche de fond, brillante de forme, toujours empreinte d'une piquante et spirituelle originalité, aurait pu lui susciter bien des admirateurs : il préférait le sacrifice à une vaine admiration qui ne pouvait que faire les affaires du démon ; ou si, de temps en temps, il laissait échapper une saillie spirituelle, un trait piquant, c'était pour défrayer la conversation ou « dérider un confrère dont la figure morose et assombrie jetait du froid dans les esprits et dans les cœurs ». Sa position de vicaire apostolique l'obligeait à faire quelques visites aux grands ; il les faisait uniquement par devoir et par un sentiment des convenances, et il se bornait à celles qui étaient indispensables.

Mgr Delaplace était grandement apprécié des diplomates, des mandarins, de nos officiers de marine, qui recherchaient sa compagnie et prenaient un plaisir extrême à sa conversation ; il aurait pu paraître avec distinction dans la haute société : il préféra toujours son humble cellule au salon des grands.

Un vertueux missionnaire de Pékin nous écrit : « On dira de belles choses sur les vertus et les œuvres du

vénéré Mgr Delaplace, et avec raison ; car sa vie entière n'a été qu'un long sacrifice pour le salut de ses frères de Chine, qu'il aimait tant ; mais on ne dira pas tout, et le grand jour des révélations dévoilera bien des actes héroïques de vertu, qui demeureront inconnus jusqu'à ce grand jour. On a pu se méprendre quelquefois sur ses intentions, juger ses actes avec sévérité ; fidèle à la recommandation de saint Vincent, il ne se défendait pas, alors même qu'il n'avait qu'un mot à dire pour que l'accusation se changeât en admiration ; il avait écrit parmi ses résolutions de retraite cette maxime du grand Apôtre : *Non defendentes nosmetipsos ;* et il y était fidèle. »

Mais ce qui a été pour le fervent missionnaire une occasion de fréquents actes d'humilité, ce sont les défauts qu'il avait comme contrepoids de ses éminentes qualités. Il avait hérité comme tout le monde de ce lot de misères qui est l'apanage de tout homme venant en ce monde ; il n'en disconvenait pas, il s'en humiliait, il en gémissait, il combattait ses défauts, et il en souffrait plus qu'il n'en faisait souffrir les autres. Il avait surtout besoin de s'observer du côté de la patience et de la douceur ; ces deux vertus n'étaient point nées avec lui ; il a dû les conquérir à la pointe de l'épée ; il les a pratiquées, et même quelquefois jusqu'à un degré héroïque.

Son administration a pu paraître, à première vue, empreinte d'un certain esprit autoritaire. En réalité, ce que voulait le vertueux prélat, c'était le respect du principe d'autorité ; il le voulait plein et entier ; en cette matière il se montrait sensible aux plus légères infractions ; quant à sa personne, il paraissait indifférent aux manques d'égards.

Parmi les renseignements qui ont servi de base à ce modeste travail, nous avons surpris le mot de « sévérité ». Nos confrères de Pékin vont nous dire la vérité sur ce point : « Sévère, il l'était pour lui-même, à coup sûr, mais nullement pour les autres. Notre bien-aimé vicaire apostolique était un père pour ses confrères. Nous devons reconnaître qu'avec lui il fallait marcher droit, et il s'entendait à mettre un homme au pas ; mais qui oserait lui en faire un crime ? Qui aime bien châtie bien. A cette accusation de « sévérité », il n'y a qu'une réponse à faire : tous les missionnaires qui sont passés par ses mains se ressentiront toute leur vie de cette intelligente et ferme direction ; ils lui en seront éternellement reconnaissants. Pour tout dire en un mot, Mgr Delaplace voulait des hommes forts, et il savait les faire comme il les voulait. »

Les armes épiscopales de Mgr Delaplace portaient : *Mettez la faucille, le champ du monde est vaste.* Le vaillant pontife s'est peint lui-même dans cette légende ; elle résume parfaitement cette vie si admirablement remplie qui s'est consumée dans l'exercice d'un zèle tout apostolique. En 1878, notre pieux et respectable confrère, M. Thierry, qui s'est trouvé associé à l'administration de trois vicaires apostoliques dans la mission de Pékin, adressait à M. Chevalier, premier assistant de la Congrégation, un rapport officiel qui prouve éloquemment que le zélé missionnaire n'a pas menti à sa devise :

« Depuis vingt-deux ans, écrit-il, que je suis dans cette mission, je ne l'ai jamais vue aussi florissante. Toutes ses œuvres : missions de la ville, missions des champs, retraites d'hommes et de femmes, éducation

des enfants, collèges, écoles, séminaires, maisons de sœurs de la Charité, hôpitaux, orphelinats de la Sainte-Enfance, baptêmes des enfants moribonds, maisons de refuge et d'éducation pour les enfants des chrétiens pauvres, catéchuménats, constructions de chapelles rurales et de presbytères, tout marche à merveille. Il n'y a pas encore huit ans que Mgr Delaplace a pris la direction de cette immense mission, et non seulement il a développé les œuvres de Mgr Mouly, de bonne mémoire, mais encore il les a amplement augmentées ; il en a créé de nouvelles, et tout a pris un élan nouveau.

« Les districts sont constitués ; nos chrétientés de la campagne qui, autrefois sans chapelles, sans écoles, sans ressources, ne faisaient que végéter et ne pouvaient même pas être visitées une fois tous les ans, ont maintenant une mission chaque année et quelquefois deux. Chaque directeur de district a ses écoles, ses catéchuménats, ses orphelinats, ses baptiseurs, et tous les ans il peut aider les chrétientés pauvres à bâtir, sinon une chapelle, du moins une maison de prières. Les grandes villes, Pékin, Tien-tsin, ont leurs hôpitaux bien tenus et toujours pleins. Les familles chrétiennes, un peu plus à l'aise, ont des collèges où elles peuvent envoyer leurs enfants : avec les sciences naturelles ils acquièrent la connaissance de notre sainte religion ; ils peuvent se préparer à obtenir les grades littéraires sans être exposés à la corruption des écoles païennes. Le grand collège de Pékin, qui au commencement n'était qu'un grain de sénevé, a pris des développements extraordinaires ; il n'y a plus assez de place pour les enfants qui demandent à y être admis. Pour l'éducation des femmes et filles chrétiennes et surtout des femmes

catéchumènes (besoin urgent de la mission), une société de vierges indigènes, sous le titre de Filles de Saint-Joseph, commencée il y a six ans, se développe admirablement et porte déjà de bons fruits. Ces bonnes filles, appelées à s'établir dans l'intérieur de la province, où les filles de la Charité ne peuvent pénétrer, nous y rendront des services immenses et prépareront d'excellents sujets pour le séminaire de nos sœurs.

« Pour soutenir des œuvres si nombreuses et si bien lancées, Sa Grandeur a su créer des ressources, les secours qui nous viennent de France étant insuffisants. Autrefois tout languissait et nous ne pouvions pas joindre les deux bouts, et cependant les œuvres étaient bien moins nombreuses. Mgr Delaplace a su profiter de toutes les circonstances, et tout en soutenant et augmentant nos œuvres, il a trouvé moyen d'assurer leur existence pour l'avenir ; en sorte que, maintenant, tout marche à l'aise et d'un bon pas. Rien ne languit, rien n'est négligé, ni pour le matériel ni pour le spirituel. »

Ni la fatigue, ni la fièvre dont il souffrait fréquemment, ne pouvaient modérer le zèle de cet intrépide ouvrier évangélique. A la fin, cependant, il dut compter avec sa santé déjà fortement ébranlée par les privations et les durs labeurs de quarante ans d'un apostolat des plus mouvementés. Une voix intérieure semblait l'avertir que sa fin approchait. Six mois avant sa mort, il écrivait sur son cahier de résolutions, comme s'il se fut adressé aux confidents de ses pensées : « Je prie en silence depuis longtemps ; je désirerais avant de passer le gouvernail à un autre, éclaircir plusieurs choses ; et il faut se hâter, je crois, car je me sens très fatigué. Dès que je serai forcé de m'arrêter, *préparez vos tentures noires.* »

Et de fait, le courageux missionnaire ne cessa son travail que pour mourir. « Au mois de janvier dernier, écrivait Mgr Sarthou à M. le supérieur général, à la date du 15 juin 1884, Mgr Delaplace avait déjà été malade à Tien-tsin, où il s'était rendu pour affaires, malgré le froid intense de la saison : c'était une maladie de foie bien caractérisée. Pendant toute une semaine, on n'entendit qu'un gémissement dans nos deux familles : « Quelle épreuve pour la mission ! quelle calamité, si, menacés d'une guerre, nous venions à perdre un si expérimenté et si influent vicaire apostolique ! » Dieu cependant eut pitié de nous ; le danger put être conjuré et notre bien aimé supérieur et Père revint à Pékin assez bien portant. L'avenir paraissait moins sombre sous le regard de ce vaillant capitaine qui avait vu le feu si souvent pendant ses quarante ans de séjour en Chine ; tous sentaient la confiance renaître dans leur cœur ; aucune éventualité n'était plus capable de les troubler.

« La guérison avait été rapide, mais jamais, hélas ! elle ne fut complète. Pâle, défait, le moindre travail l'accablait. « C'est fini, répétait-il souvent, je sens que « le terme approche. » Cependant il allait toujours sans qu'on pût l'arrêter.

« Nous étions aux derniers jours du mois d'avril ; il voulut prêcher la retraite annuelle de sa petite communauté de Saint-Joseph, située sur la paroisse de la cathédrale. Il s'en revint très fatigué. A peine de retour, on vient le prévenir que ma sœur Ducheix était mourante ; il accourut lui porter les derniers sacrements et revint assez tard prendre un peu de repos.

« Le lendemain, fête du Patronage de Saint-Joseph,

était le jour fixé pour la bénédiction de la nouvelle église dédiée à ce saint patriarche. La cérémonie avait été longue et fatiguante. Vers quatre heures du soir, et immédiatement après l'office, Monseigneur, préoccupé de l'état désespéré de notre chère sœur Ducheix, voulut aller, tout ruisselant de sueur, visiter la pauvre malade. Dans la nuit, il sentit des frissons ; le lendemain, grand malaise ; mais, dur à lui-même, il continuait de suivre le train de la communauté. Le lundi 12 mai, il écrivit encore un mandement à l'occasion de l'encyclique du Saint-Père prescrivant la récitation de certaines prières après la messe ; le soir, il tint encore son conseil pendant deux heures, mais il n'en pouvait plus ; ce fut sa dernière journée de travail. Un médecin appelé constata une fièvre typhoïde des plus malignes.

« Nous crûmes devoir veiller au chevet de notre vénéré malade ; il y consentit par condescendance. Après minuit, jusqu'au jour de sa mort, nous lui portions la sainte communion, qu'il recevait avec la plus tendre piété. Pendant cette dernière maladie, jusqu'à ce qu'il eût reçu l'extrême onction, notre cher vicaire apostolique faisait tous ses exercices en union avec ses confrères ; à quatre heures et demie, il demandait son livre de prières et de méditations, récitait l'*Angelus* au son de la cloche, disait ensuite le bréviaire ; enfin célébrait spirituellement la sainte messe, car nous l'avons surpris plusieurs fois étendant ses bras tremblants pour figurer les cérémonies du saint sacrifice.

« Notre confusion était grande en voyant Monseigneur continuer de nous donner un exemple si édifiant jusqu'à la veille de sa mort. Quand on voulait l'empêcher de réciter le bréviaire, il répondait d'un ton suppliant :

« Je vous en conjure, mon cher confrère, laissez-moi « cette consolation ! » A la fin, son directeur dut intervenir : « Mon Dieu, s'écria-t-il en levant les yeux au « ciel, que votre volonté soit faite et non la mienne ! il « faut obéir ; j'obéirai. »

« Mais la faiblesse augmentait ; il était temps de donner les derniers sacrements ; Sa Grandeur, prévenue, dit aussitôt : « Je suis prêt; Dieu soit béni ! » *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* La cérémonie terminée, le pieux moribond ouvrit les yeux et sourit en voyant la délicate attention qu'on avait eue de dresser plusieurs petits autels auprès de son lit, sur lesquels étaient placées les statues de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Vincent et de saint Louis.

« Un confrère lui ayant demandé pardon, au nom de tous, de la peine que nous lui avions faite, Monseigneur, très touché, répondit d'une voix émue : « Mes chers « confrères, moi-même j'ai pu vous faire de la peine ; « pardonnez-moi ; je vous bénis de tout mon cœur ; « priez pour moi. »

« Cette scène, aux portes de l'éternité, fit couler nos larmes en abondance ; l'émotion nous suffoquait. Il fallut soutenir le bras de Monseigneur pour recevoir sa dernière bénédiction.

« Le 24 mai, fête de Notre-Dame Auxiliatrice, qui était un samedi, la respiration de notre cher malade devint tout à coup plus faible et plus saccadée ; nous commençâmes les dernières prières. Au moment où nous terminions par cette invocation : *Maria mater gratiæ,* etc., trois légers soupirs nous avertissaient que l'âme de notre pieux vicaire apostolique en-

trait dans son éternel repos. Il était dix heures du matin.

« Mgr Delaplace avait soixante-quatre ans et quatre mois d'âge, et quarante-deux ans de vocation ; il était resté trente-huit ans en Chine, dont six ans au Ho-nan comme simple missionnaire ; deux au Kiang-si, seize au Tché-kiang, et quatorze au Tché-ly septentrional comme vicaire apostolique.

« Dès que le corps du vénéré défunt eut été mis en chapelle ardente, sur un lit de parade, et revêtu des ornements pontificaux, les chrétiens des quatre paroisses arrivèrent en foule ; ce fut un flot continuel pendant deux jours. Chacun voulait contempler encore une fois ce visage si calme et si majestueux, auquel la mort semblait avoir ajouté un nouveau trait de grandeur.

« Tous approchaient de cette noble dépouille leur chapelet et autres objets de piété ; quelques-uns allèrent jusqu'à lui enlever une parcelle de sa barbe et de ses cheveux.

« Les funérailles furent un vrai triomphe. Bien avant la levée du corps, la vaste église du Pé-tang est pleine de fidèles, et plusieurs centaines sont obligés de stationner devant la porte. Au moment où les notabilités européennes font leur entrée, la fanfare du petit séminaire fait entendre une marche funèbre ; prennent place dans le chœur, sur des prie-Dieu d'honneur : M. l'amiral Lespès, commandant de la division navale des mers de Chine, avec son état-major ; M. le vicomte de Semalé avec la légation, les ministres d'Angleterre, de Russie, d'Allemagne, de Belgique, des États-Unis, tous les représentants des diverses puissances, les professeurs français du collège impérial du Tsong-ly-ya-men. Le

prince président du Tsong-ly-ya-men avait député quatre mandarins, voulant ainsi rendre hommage à la mémoire de Mgr Delaplace.

« Après la messe chantée sur un ton grave et d'une majestueuse tristesse, comme il convient à une cérémonie funèbre, le convoi se met en marche pour se rendre au cimetière français de Tchen-fou-sse, situé assez loin de la ville. La population encombre les rues; on ne voit que des têtes, il y en a jusque sur les toits; mais l'ordre est parfait. A la suite du cercueil, couvert d'un immense baldaquin violet et porté par soixante-quatre hommes, marchent tous les représentants européens en grand uniforme, accompagnés de tout leur personnel; puis viennent les filles de la Charité; elles ne pouvaient manquer de rendre ce devoir de reconnaissance à celui qui fut pour elles un guide si sûr et un père si tendrement dévoué; puis une file incalculable de chrétiens.

« Arrivés au village sur lequel se trouve situé le cimetière français, le cercueil est retiré du baldaquin; le cortège se reforme; les coins du poêle sont tenus par l'amiral Lespès et son aide de camp, M. de Semalé et le chancelier de la légation de France, M. Collin de Plancy; on traverse le village en grande pompe, croix en tête et au chant solennel du *Benedictus*.

« Enfin, après avoir déposé le corps dans un caveau voisin de celui où repose Mgr Mouly, et récité les dernières prières liturgiques, agenouillés devant cette tombe qui allait se refermer sur notre cher défunt, il nous semblait entendre une voix qui nous disait : *Beati mortui qui in Domino moriuntur, opera enim illorum sequuntur illos :* « Bienheureux ceux qui meurent

dans la paix du Seigneur, leurs œuvres les accompagnent dans l'éternité. »

On peut dire que Mgr Delaplace est mort comme il a vécu : simplement. Il se montra, jusqu'à son dernier soupir, l'homme de l'obéissance et de la soumission. Pendant sa vie d'apôtre, au premier signal de son supérieur, il répondait : « Mon Père, vous avez parlé, je pars. » Arrivé au terme de sa course, Dieu rappelle à lui son fidèle serviteur et il lui répond : « Seigneur, vous m'appelez, me voici ; je suis prêt. » Cet exemple d'une simplicité sublime, la Congrégation le conservera comme un héritage précieux qu'elle voudra léguer à tous ses enfants.

Peu de temps après la mort de Mgr Delaplace, le prince régent écrivait au ministre de France, à Pékin : « Exhortez celui qui remplace l'évêque *Tien* (Mgr Delaplace) à examiner avec attention et à imiter l'administration de cet évêque. » Quant à nous, missionnaires, mettons à profit ce conseil ; écoutons la voix qui sort de cette tombe vénérée et instruisons-nous ; gravons dans nos cœurs la devise qui fut comme l'enseigne de cette vie d'apôtre si admirablement remplie : « Mettez la faucille, le champ du monde est vaste. »

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE V

1842-1845. — ARRIVÉE A SAINT-LAZARE

CHAPITRE VI

1845-1852. — M. DELAPLACE AU HO-NAN

CHAPITRE VII

1852-1854. — Mgr DELAPLACE AU KIANG-SI

CHAPITRE VIII

1854-1870. — Mgr DELAPLACE AU TCHÉ-KIANG

CHAPITRE IX

1870-1884. — TCHÉ-LY NORD, PÉKING



